

Franco Troiano

Entrepreneurs et petite entreprise moderne

L'entrepreneurialité
comme devoir
et vertu salvatrice



TCG Éditions
Bruxelles - 2011

Franco Troiano

Entrepreneurs et petite entreprise moderne

L'entrepreneurialité comme devoir et vertu salvatrice

Image de couverture

Métaphore visuelle de petits entrepreneurs
sauvés par leurs petites ailes
aussi religieuses que créatives.

L'auteur

Franco Troiano (1944) est le fondateur, à Bruxelles en 1977, du Groupe Eurologos, aujourd'hui constitué de trois sociétés pilotes (Eurologos, Littera Graphis et Telos) et d'une vingtaine de sièges « glocalisés » sur quatre continents.

Il a écrit plusieurs livres de traductologie appliquée, publiés sur Internet à partir les années 90. Catholique pratiquant, il est toujours à la tête de son groupe de communication qui, naturellement, ne cesse de créer de nouveaux sièges dans le monde entier.

Actif dans la lutte contre le nihilisme et le relativisme de notre époque, il donne plusieurs conférences, également dans des universités européennes dont certains textes sont publiés sur les sites web de ses sociétés (www.eurologos.com).

Du même auteur :

« Traduction, adaptation et éditng multilingue »

avec J. Permentiers et E. Springael,
TCG Édition, Bruxelles, 1994,
édité en 5 langues
(EN, DE, IT, SP et NL)

« Destra, sinistra o centro? Sopra »

TCG Édition, Bruxelles, 1994

« Traduttori, Tre racconti »

deux éditions en italien,
puis traduit en français, anglais,
espagnol et néerlandais
TCG Edizioni, Milan, 1994 et 1996

« Jérôme »

écrit en italien,
puis traduit en anglais, allemand,
néerlandais, espagnol, italien et grec
TCG Éditions, Bruxelles, 1998

« Dialogue imaginaire entre Gutenberg et saint Jérôme »

« Dialogue imaginaire entre Gutenberg, Berners-Lee et saint Jérôme »

écrits en français et traduits en cinq langues
TCG Éditions, Bruxelles, 2006

« Glocal »

écrit en français
et traduit en cinq langues
TCG Éditions, Bruxelles, 2007

« Les services multilingues trahis par le monolocalisme »

L'honneur des industries des langues sauvé par le glocalisme
écrit en français et traduit en italien, anglais, espagnol et néerlandais
Éditions TCG, Bruxelles, 2010

**À mes deux enfants,
Didier et Odile,
qui ont sauté, dès leur enfance,
sur les épaules de leurs parents.
J'espère qu'ils continueront
à monter bien plus haut.**

La mise en page de ce livre et son illustration
ont été réalisées par la filiale multimédiale
du Groupe Eurologos, Littera Graphis S.A.
www.litteragraphis.be

Sommaire

Note de l'éditeur

L'entrepreneurialité par un entrepreneur

Introduction

Huit mots pour le dire

Première partie

L'entrepreneurialité comme noblesse de l'existence

- 1.1 – Le désir projectuel du petit entrepreneur face à l'acédie moderne, vers l' « esclavage » du monde sécularisé
- 1.2 – L'entrepreneur en quête de la raison contre le rationalisme même dégradé
- 1.3 – Une idéologie de la connaissance mutilée et la nécessité continue de décisions raisonnables. Non parfaites
- 1.4 – L'océan des subordonnés et la minorité des petits entrepreneurs
- 1.5 – Les entrepreneurs, très grands bâtisseurs et multiplicateurs de technoscience, face à la transcendance
- 1.6 – Le Mystère de chaque existence et le but d'ajouter de la valeur
- 1.7 – La fausse autosuffisance de l'homme nihiliste, la guerre à la métaphysique et l'entrepreneur moderne
- 1.8 – Le petit entrepreneur, acteur privilégié de la Création continue du monde
- 1.9 – Créer de la valeur ou ajouter de la valeur à la Création ?
- 1.10 – L'origine hobbesienne des idéologies matérialistes, aussi bien nazies que communistes, qui sont à la base du nihilisme relativiste actuel
- 1.11 – Ne jamais couper le fil rouge du travail qui doit toujours être considéré comme sacré et gratuit
- 1.12 – L'entrepreneur traité par Dieu dans son Royaume comme tous les autres hommes : jugé par rapport aux talents de sa personne
- 1.13 – La liberté comme caractéristique essentielle ancrée dans la démarche du petit entrepreneur avant la valeur de la justice
- 1.14 – Le double mouvement transversal de la priorité à la liberté par rapport à la pensée unique : l'entrepreneur contre la haine nihiliste
- 1.15 – L'entrepreneur victime du rouleau compresseur idéologique laminant, avec son nihilisme laïciste, notre culture religieuse
- 1.16 – L'artisan et l'entrepreneur, toujours fidèles à eux-mêmes dans l'histoire, comme modèles de la personnalisation du travail
- 1.17 – Qui avant le Big-Bang ? La Création avait commencé avant et elle continue toujours
- 1.18 – Éloigner la faillite et accomplir la coexistence des quatre intérêts divergents de l'entreprise
- 1.19 – Pas en mesure de communiquer, il faut que les entrepreneurs se forment à la parole en public (et les intellos à leur laisser de la place)
- 1.20 – Le caractère vocationnel et gratuit du travail dans sa production de richesse toujours nécessaire

Deuxième partie

La culture anti-entrepreneuriale de notre époque

- 2.1 – Les institutions pédagogiques européennes aux antipodes de la culture entrepreneuriale
- 2.2 – La culture du travail subordonné, en Europe, soumise au principe de l'aliénation matérialiste
- 2.3 – Le devoir religieux du travail comme vertu salvatrice et mission chrétienne
- 2.4 – L'intelligentsia nihiliste, surtout européenne, et la plupart des syndicats organisant l'attitude du refus du travail
- 2.5 – Les entrepreneurs et les organisations patronales avilis et assujettis au nihilisme syndical moderne

- 2.6 – Le sel insipide : les entrepreneurs subordonnés aux clercs et aux syndicats sur le plan culturel et projectuel
- 2.7 – La pénurie de culture bourgeoise en Europe et l'abondance d'une culture petite-bourgeoise toujours subordonnée
- 2.8 – La course (infinie) du nihilisme paupériste et pieux après les pauvres
- 2.9 – La complicité des entrepreneurs très peu « bourgeois » dans l'interventionnisme de « l'état éthique » toujours liberticide
- 2.10 – La haine envieuse de l'argent de l'entrepreneur, souvent supposé volé : émulation ou jalousie ?
- 2.11 – Du désir de Lacan à celui de la sainteté jusqu'à la boulimie fatalement anorexique : la « jouissance de la vérité »
- 2.12 – Le travail moderne souvent perçu comme celui des esclaves et l'immense leçon du christianisme pour le libérer
- 2.13 – L'obsolescence de l'achiffisme des clercs classiques et, symétriquement, des entrepreneurs économicistes
- 2.14 – Les aberrations des entrepreneurs : nier leur vocation sociale et politique. Et pour ne pas tomber dans leur hagiographie
- 2.15 – Les évangiles condamnent le mauvais emploi de la richesse et du pouvoir. Non l'entrepreneurialité et la propriété totale
- 2.16 – L'amalgame entre le péché et le pécheur. L'opulence au service de la personne
- 2.17 – Spiritualiste « collaborationniste » et non producteur de richesse. Un christianisme à 50 %
- 2.18 – Les petits entrepreneurs comme producteurs, tout simplement, de beauté : destructrice par définition du nihilisme
- 2.19 – Le péché contre le Saint Esprit jugé impardonnable en trois évangiles et la miséricorde de Dieu pour l'entrepreneur
- 2.20 – Le chômeur face à l'entrepreneurialité: le travail n'est pas un droit, c'est un devoir

Troisième partie

La production de la richesse : finalité suprême de la vie ?

Interview avec l'auteur Franco Troiano

- 3.1 – Le 2 novembre 2010, j'ai commencé ma cinquante-troisième année de travail
- 3.2 – Des conférences en université sans jamais y être inscrit : j'étais autodidacte, pour échapper à l'ignorance totale
- 3.3. – La fondation de l'Entreprise et le choix de devenir entrepreneur, grâce à... Kadhafi
- 3.4 – La découverte que, pour produire de la Communication multilingue, il faut disposer d'autant de sièges que de langues promises
- 3.5 – Le mot « glocalisation » trouvé après en avoir inventé l'application
- 3.6 – L'aristocratie de l'entrepreneur fondée sur sa liberté irréductible et insubordonnable
- 3.7 – Réification, religiosité et liberté de l'entrepreneur
- 3.8 – Les problèmes des grandes entreprises
- 3.9 – Ma famille : immigrée du Sud paysan et pauvre, au début des années 50
- 3.10 – Le spiritualisme étatiste : le contraire de la religiosité
- 3.11 – On côtoie la transcendance en fréquentant les zones entrepreneuriales de frontière
- 3.12 – Ajouter de la valeur à la Création : cela n'est pas gratuit
- 3.13 – La fin virtuelle de la lutte des classes : une révolution culturelle
- 3.13 – Qui peut créer des postes de travail? Chacun
- 3.15 – Propriété, possession, consommation : l'injuste et malheureuse boulimie
- 3.16 – Les associations professionnelles : corporatistes ou fraternelles ?
- 3.17 – La philanthropie des immenses fortunes et la charité de chacun
- 3.18 – La beauté est gagnante sur le nihilisme. Mais avec le travail
- 3.19 – L'université, la globalisation du monde, la destruction de la Tour de Babel et le dessein intelligent de Dieu
- 3.20 – Vertu salvatrice ou perfectionnisme factuel

Index de noms

Bibliographie

**« Homo sine pecunia
imago mortis »**
*(Un homme sans argent
est l'image de la mort)*

Cardinal Giuseppe Siri
(Genova, Italie, 1906 – † 1989)

Note de l'éditeur (ou quatrième de couverture)

L'entrepreneurialité par un entrepreneur

Écrire un livre comme plaidoyer de l'entrepreneur et, de surcroît, du petit entrepreneur est aujourd'hui toujours une gageure casse-cou.

La culture du travail qui se veut dominante a relégué l'entreprise et ses acteurs souvent dans un territoire de perdition où l'âme, le bien-être, la justice n'ont souvent pas de citoyenneté.

En plus, cette mauvaise réputation – à peine voilée – date de plusieurs siècles. Et même les catholiques n'ont pas manqué de la classer, aussi avec des justifications pseudo-théologiques, recourant à des catégorisations presque honteuses.

Il fallait donc que l'auteur de ce livre-défense, de cette apologie du petit entrepreneur traditionnellement « imprésentable », soit lui-même un exemple prototypique de ce héros assez peu connu.

Notre auteur, depuis plus de trente-cinq ans, en est un : sans jamais avoir fréquenté une université (il en est très fier). Mais il est régulièrement invité pour y donner des conférences dans divers pays d'Europe.

Fondateur et gestionnaire d'une vingtaine de petits sièges de sa société sur quatre continents, auteur de plusieurs livres professionnels publiés en différentes langues, aussi sur Internet, et reconnu par ses pairs et concurrents comme un leader dans la recherche appliquée de la profession, Franco Troiano s'exprime comme un citoyen du monde moderne de la globalisation. Ou, comme il aime le préciser, de la « glocalisation ». Il a aussi été présenté, plus directement et personnellement, dans une interview comme troisième partie de ce livre.

Introduction

Huit mots pour le dire

De quoi je parle dans ce petit livre ?

Fondamentalement, je plaide autour de huit mots. Ceux qui constituent le titre et le sous-titre de cet essai : « entrepreneurs », « entreprise » mais, en l'occurrence, l'entreprise « petite » et « moderne » ;

« entrepreneurialité », « devoir », « vertu » et enfin, le troisième adjectif, le plus important, « salvatrice ».

Il s'agit là, avec ce dernier terme, de l'objectif, l'objet même de notre existence : le travail.

De quoi, en effet, pourrait-on parler – humainement, modestement et sans surenchère – dans le possible éloge à nos funérailles ?

De notre travail. De notre œuvre, de nos activités et de leurs résultats, aussi petits ou grandioses soient-ils.

Il faut faire et refaire la narration de notre occupation la plus importante – en tout cas, la première – pas seulement sur le plan quantitatif.

Et, comme toute action humaine ne peut être que limitée, je chercherai à centrer mes propos sur le travail entrepreneurial : d'ailleurs, on en parle si peu et, souvent, en de très mauvais termes, fréquemment aussi de manière préconçue.

J'essaierai de le faire surtout sous l'éclairage du concept général de l'*entrepreneurialité*, dans sa dimension la plus eschatologique. Celle qui est indiquée comme éternelle tentative d'ajouter de la valeur à la Création.

Pour le « bien commun », d'après les directives que la spiritualité occidentale, fondamentalement chrétienne, a toujours substantiellement suivies (du moins jusqu'à notre ère qualifiée de nihiliste).

J'en parlerai comme l'impératif catégorique que tout adolescent ou jeune ressent lorsque le mot *devoir* se dilate à l'intérieur de sa recherche de sa vocation personnelle vers la vie adulte.

Les crises économiques occidentales, plurielles et rapprochées du dernier quart de siècle, ont exigé qu'on commence à évaluer et, à juste titre, réévaluer, les grands héros silencieux (trop silencieux) de notre époque. En effet, on commence à s'apercevoir de l'oubli coupable perpétré aux égards des entrepreneurs qui ont été souvent victimes aussi de la part des chrétiens. Ceux-ci sont souvent parvenus à les mépriser à cause de préjugés absurdes, même pseudo-théologiques.

En réalité, les derniers pontifes, de Léon XIII à Benoît XVI (en passant par Pie XI, Paul VI et surtout Jean-Paul II), ont commencé à traiter radicalement leur essence et leur statut social en les rapprochant et en les situant dans les thématiques prioritaires de la catéchèse de premier plan : il est vrai que la globalisation – qui a commencé, on le sait, avec Alexandre le Grand depuis qu'il est venu par contempler directement l'Océan indien – a illuminé et stimulé ces papes très modernes.

Ainsi, les huit termes au cœur de ce petit livre sont fondés sur le premier et sempiternel de ces mots : les entrepreneurs. Les petits, notamment.

F. T.

Bruxelles, le 10 septembre 2011

Première partie

L'entrepreneurialité comme noblesse de l'existence

**L'univers de notre époque
est apparemment dépourvu
d'aristocratie. En réalité, les
petites entreprises cachent
la grande forêt des
entrepreneurs, véritables
aristocrates dissimulés dans
notre ère postmoderne.**

***« L'homme n'est
vraiment libre
que s'il vit de
l'économie de marché »***

Gianfranco Miglio
(Sénateur, professeur et politologue,
Como, 1918 – † 2001, Domaso, Italie)

***« L'intellectuel est si souvent
imbécile que nous devrions
toujours le considérer tel
jusqu'à ce qu'il n'ait pas
prouvé le contraire »***

Georges Bernanos
(Écrivain, polémiste et patriote,
Paris, France 1888 – † 1948)

1.1 – Le désir projectuel du petit entrepreneur face au retour de l'acédie moderniste vers l'« esclavage » du travail de notre monde sécularisé

Le thème de base et réellement central de ce livre tourne paradoxalement autour de l'esclavage moderne du travail. Toute l'antiquité, de la civilisation égyptienne à celle grecque et, partiellement, même à celle de Rome, avait résolu et classé le travail avec la séparation entre les hommes libres (nobles) et les esclaves obligés à travailler. Le travail était l'apanage de ces derniers et il était considéré comme la fatigue factuelle des hommes jugés inférieurs : des vaincus, des soumis, des assujettis. D'ailleurs l'abolition de la servitude forcée dans notre ère n'a été atteinte, presque partout, que depuis presque deux siècles : non pacifiquement, par ailleurs.

Quel est donc le rapport entre l'esclavage et le protagoniste de cet essai, le petit entrepreneur ?

Quelle est la question que ce rapport met en lumière et qui délimite réellement la dimension existentielle des hommes, de tous les hommes, sur la planète ?

C'est le christianisme qui a affirmé, le premier et en profondeur, que la captivité était même humainement inacceptable. La loi de l'amour fraternel, et non de l'oppression quiconque classiste, est à la base de l'Évangile. Et, dès que nos civilisations dites modernes ont commencé à se séculariser, à se déchristianiser, le thème du travail servile et paresseux est proportionnellement redevenu d'actualité. La philosophie positiviste, fatalement matérialiste du dix-neuvième et du vingtième siècle, a remis tragiquement à l'ordre du jour le thème de l'esclavage, même si dans des formes nouvelles et étonnantes, dans nos sociétés se voulant – à juste titre naturellement – très modernes. Cette soumission, désormais pathologique, est aujourd'hui partout volontaire et non contrainte. D'ailleurs la légalité de nos sociétés démocratiques ne le permettrait pas, il va de soi. En effet, le mot esclavage a presque disparu du langage même des dictionnaires et de la sociologie de nos jours, moderniste plus que moderne. Mais son signifié revient au galop au fur et à mesure que les valeurs transcendantales chrétiennes sont remises en cause par les idéologies matérialistes et nihilistes qui se veulent dominantes. On parle ainsi d'oppression de masse, de passivité des populations à la « pensée unique » et au conformisme (apparemment révolté) des comportements standardisés... Le travail lui-même est vécu de plus en plus comme celui de l'époque de l'esclavage.

On travaille car « on y est obligé », « par nécessité », « pour l'argent ». On y est, par conséquent, « réticent », « dans l'apathie » jusqu'à dans le « défaut d'énergie » : ce sont les affirmations les plus répandues... D'ailleurs, les mêmes contrats nationaux de travail sont dénommés pertinemment, dans tous les pays occidentaux, de « subordination ». On vit souvent, on le dit toujours, dans une ère de réelle indifférence passive.

Le travail libre, volontaire et conçu gratuitement par le christianisme, dans sa sacralité ontologique, est remplacé par celui renoncitaire et très subalterne. Dans un monde où tout devient inévitablement coordonné, le travail s'enfonce dans la subordination souvent la plus réfractaire et bureaucratique.

L'idée du travail, naturellement bien rémunéré et profitable, conçue comme activité finalisée à ajouter de la beauté et de la fonctionnalité à la splendeur et à l'harmonie de l'univers, est parfois jugée désormais subjectivement naïve et sans aucun sens. Les ouvriers et les employées – y compris, comme nous verrons dans les prochains chapitres, les managers – rechignent à devenir vraiment actifs et « infatigables ». Le travail vécu comme vocation réalisatrice, comme démarche factuelle dans laquelle on réalise et on sauve son propre sort, non seulement professionnel, s'évapore parmi les idées fumeuses et anti-productives des activités en bémol et proies de la torpeur spirituelle. On a ainsi souvent oublié que l'*accidia*, l'acédie, le péché dont parlait Thomas d'Aquin¹, au treizième siècle à Paris, avait déjà été analysé parmi les pires abominations coupables de l'homme. Cependant, le plus grand théologien du Moyen Âge n'aurait jamais pu imaginer que ce péché serait peut-être devenu le plus répandu de toute une époque : la notre. La figure du petit entrepreneur, bien actif et constamment dans l'alacrité, émerge ainsi dans ce contexte où l'esclavage acédique et *soft* de notre fausse modernité prend pied. Toutes les valeurs qu'il incarne sont à contre-courant de ce grand mouvement de déclin que l'Occident incrédule, relativiste et matérialiste est tristement en train de poursuivre. Le petit entrepreneur, en effet, est un exemplaire humain qui, non seulement est régi par la dimension téléologique qui le totalise avec son rare « désir projectuel », mais qui fait animer ses actions par ce même désir devenu de plus en plus introuvable dans notre monde. Non par hasard en crise pérenne.

¹ Saint Thomas d'Aquin, l'avait magistralement écrit dans son célèbre ouvrage « *Quaestiones Disputatae de Malo* » (son chef d'œuvre sur les sept péchés capitaux), c'est-à-dire ce qu'on appelle aujourd'hui la paresse comme refus indolent de l'effort et comme inertie de la volonté.

1.2 – L'entrepreneur en quête de la raison contre le rationalisme même dégradé

Qu'est-ce qui caractérise, au premier abord et dans sa démarche, un entrepreneur ou, plus en particulier, un petit entrepreneur ? Sa rationalité.

La substance ultime de la première approche concrète et directe d'un petit entrepreneur est toujours la raison. La totalité de son être est systématiquement percevable dans la solidité logique de ses activités : il en représente la synthèse humaine la plus accomplie dans son attitude toujours judicieuse, sensée et sage. Sa raison d'être elle-même anticipe la raison qui est à la base de son être et qui préfigure la profonde identité qu'il incarne entre sa vie et son travail. Les activités qui jaillissent du travail bien personnel et de son entreprise – aussi petite soit-elle – sont presque saisissables, avant même qu'on puisse les connaître vraiment, dans l'attitude de sa personne, dans les typologies des comportements et dans le réalisme de ses relations. L'habitude à être constamment plongé dans son travail, dans son entreprise et son marché, lui confère un positionnement même psychologique, complètement consacré aux catégories de la légitimité, du naturel et du bon sens.

Le rationnel devient ainsi pour lui le compagnon de voyage indispensable et nécessairement coutumier pur l'accomplissement de toutes ses activités concrètes et économiques. Cette rationalité de ses actions quotidiennes ne peut que demeurer interne – généralement – à la densité réaliste, précise et très pratique de ses affaires. La rationalité que l'on pourrait ainsi nommer la valeur-essence de l'entrepreneur, subordonnée – on le verra dans les prochains chapitres – seulement à la liberté, a été également l'objet de recherche privilégiée de la part de la philosophie. Là aussi – on pourrait dire – cet objet de compréhension et d'études n'a été traité, naturellement, comme subordonné à celui, justement, de la liberté elle-même.

Un des plus grands philosophes qui a le plus approfondi le sens de la raison et du rationnel dans notre ère moderne a été Kant². Afin de bien présenter la nature, la quiddité intrinsèque du petit entrepreneur, il est donc nécessaire de passer critiqueusement par là. Mais qu'affirme ce grand philosophe vraiment emblématique de la pensée moderne, sur la raison qui est à la base de toute activité entrepreneuriale ?

La connaissance, en extrême synthèse et comme la vision chrétienne a toujours constaté, ne peut que partir des faits. Mais, comme toute la philosophie positiviste et antimétaphysique de l'époque dite des Lumières reste enfermée dans le sujet qui la produit, le kantisme aussi se construit d'abord une raison fatalement limitée pour ensuite la juger et la critiquer. Dans cette vision, substantiellement correspondante à celle de la révolution française, Kant arrive à faire coïncider la réalité objective avec la projection du sujet !

En d'autres termes, il arrive à limiter la réalité aux capacités factuelles et non métaphysiques : ainsi la foi (transcendante) ne permettrait nullement, d'après lui, la connaissance...

L'idée qui est aux « fondements » de cette vision positiviste et athée est celle de l'homme autosuffisant, maître total de son destin et de ses réalisations. Pour la première fois dans l'histoire, l'homme se présente comme arbitrairement « libéré » de son Maître éternel et en parfaite mesure de « maîtriser » son existence qui serait dépourvue de transcendance. La description du réel, ainsi, ne part pas mais s'arrête à la collection des seuls faits matériellement constatés. En d'autres termes, il s'agit également – pour demeurer dans la culture allemande de la même époque – de la vision faustienne (du Goethe narrateur), de l'homme « infiniment puissant » qui doit tout de même s'allier avec le diable pour maîtriser totalement sa vie intrinsèquement limitée...

Les analyses kantiennes si profondes et articulées ne peuvent donc pas intégrer et expliquer la totalité de la réalité ! Comme la formulation de la définition de l'homme lui-même est réduite par cette philosophie de la connaissance pratiquement matérialiste, la réalité humaine en résulte écourtée et handicapée.

Où va-t-on placer la force idéale et mystérieuse, bien invisible et pré-opérationnelle, de l'entrepreneur qui tout seul (et apparemment contre tout) crée, fonde et développe son entreprise ?

Le petit entrepreneur, comme d'ailleurs le grand, passe ses journées à prendre et exécuter des décisions.

Il ne peut pas permettre le vide ou l'handicap de la suspension subjective de la continuité opérationnelle dans son entreprise. Son rapport au raisonnable pratique et complet est sans solution de continuité.

Il ne sait donc pas quoi faire du rationalisme fatalement idéologique et amputé.

² Emmanuel Kant a vécu en Allemagne (Königsberg, l'actuelle ville russe Kalinigrad), entre 1724 et 1804 : grand penseur de l'Aufklärung (la philosophie allemande des Lumières), sa recherche sur la raison s'est réalisée surtout dans trois livres, devenus des classiques, *Critique de la raison pure*, *Critique de la raison pratique* et *Critique de la faculté de juger*.

1.3 – Une idéologie de la connaissance mutilée et la nécessité continue de décisions raisonnables. Non parfaites

Le petit entrepreneur qui s'occupe de son produit, de sa fabrication, de ses collaborateurs, de ses dépendants, de la publicité, du marketing, de la structure financière de ses investissements et de leurs rémunérations, bref de tous les problèmes propres aux grandes entreprises elles-mêmes, doit constater qu'avec cette vision rationaliste et illuministe de la connaissance et de la réalité si limitée n'arrivera pas à s'en sortir. Ne répète-t-il pas tout le temps, par ailleurs, qu'« une chose est la théorie et bien autre chose est la pratique » ?

Dans cette limitation positiviste et matérialiste, même la philosophie, comme pensée sous-tendue aux comportements, est annihilée à une utilisation qui ne peut rester qu'uniquement « théorique », c'est-à-dire, comme on dit couramment, inutile.

Mais *theoros* en grec voulait dire, à l'origine, « description de la réalité », de toute la réalité. Et non, comme dans la philosophie moderne, une hypothèse, même sophistiquée et très articulée, fruit de la spéculation intellectuelle et indépendante de la recherche totale de vérité. Notre petit entrepreneur contemporain a besoin de bien autre chose : donc il ne sera, généralement, pas « philosophique ».

Antonio Rosmini, le prêtre qui a été béatifié en 2007 par le pape Benoît XVI et dont l'énorme œuvre théologique a été complètement réhabilitée après plus de 150 ans de condamnation de la part du Vatican, avait opéré une critique sévère de la philosophie kantienne sur la rationalité.

Même un cardinal, ex anglican et converti au catholicisme, John Henry Newman, béatifié lui-aussi en 2010 par le même pape très théologien pendant son voyage en Grande Bretagne, partageait les mêmes critiques que Rosmini vis-à-vis de l'idéologie du rationalisme franco-allemand. Beaucoup de philosophes, de critiques et de théologiens de notre troisième millénaire estiment désormais que père Rosmini, grâce entre autres à son éreintement de la mutilation, partielle mais essentielle, dans l'analyse kantienne de la raison (voire de la faculté de jugement), puisse être approché aux deux plus grands théologiens de l'histoire chrétienne: saint Augustin, pour le premier millénaire (cinquième siècle) et saint Thomas d'Aquin, pur le deuxième (treizième siècle).

Comme l'entrepreneur, surtout le petit, est toujours concret, opérationnel et appliqué à cause, fondamentalement, de l'inévitable continuité fonctionnelle de son entreprise, il a besoin d'une théorie véritable et fondée sur toute la vérité de la réalité et de ses supports métaphysiques.

Même une analyse rigoureuse et recherchée de la connaissance, comme celle de Kant ou de quelques philosophes des Lumières, ne peut pas être utilisable dans la complexité et la globalité de activités du petit entrepreneur, dans toutes ses composantes économiques et, surtout, ontologiques.

La réalité est intimement liée et intrinsèque aux hommes qui en font intégralement partie : il n'y a pas de séparation ou de division – comme l'affirment les rationalistes (futurs nihilistes, comme nous le verrons) – entre le Sujet et l'Objet. Dans cette conception non seulement de la connaissance mais également de la vie, c'est l'individu qui se rend arbitrairement maître de l'univers avec sa subjectivité qui peut tout définir, même l'Objet. En effet, la vie serait – comme il sera spécifié d'une manière toujours plus assertive et arrogante par le modernisme du nihilisme relativistique – sans sens et sans vérité. Chaque individu pourra s'en « fabriquer » une à sa guise et en dehors de toute référence cosmique.

Mais le point essentiel pour l'entrepreneur est, dans cette idéologie du savoir (donc de la raison), le processus des décisions : l'entrepreneur en serait très intéressé et concerné vu que ses journées – comme j'ai déjà dit – sont cadencées de nombreuses et presque irrémédiables décisions et de réalisations pratiques.

Il y a d'innombrables livres et publications marketing pour conseiller les meilleures méthodes décisionnaires. Mais, naturellement, il faut qu'elles aient bien résolu le problème primaire qui en est également le fondement: celui que Rosmini avait défini, vers la moitié du XIXe siècle, comme le problème du « parfaitisme ».

Ce problème, que la théologie dans la tradition de l'Église avait par contre déjà analysé et substantiellement résolu, est le système qui croit possible la perfection dans les choses humaines sans aucune limite. Mais le petit entrepreneur connaît très bien ses propres limites et ceux de son entreprise. Ainsi qu'il a créé sa société, il sait bien que lui-même n'est autre chose qu'une créature autant fragile que volontaire. D'ailleurs, il a toujours été très réfractaire aux théories abstraites ou utopiques.

Son destin et ses décisions, il les a immanquablement toujours vus dans les mains du possible et du raisonnable, donc de l'Éternel.

1.4 – L'océan des subordonnés et la minorité des petits entrepreneurs

On peut constater qu'une majorité des hommes se contente de se laisser vivre.

Une autre partie, incommensurablement moindre, se donne la peine de s'engager activement, de manière autonome et créative, dans l'existence.

Au sein de cette deuxième partie, bien minoritaire, se trouvent tous les entrepreneurs.

S'agit-il d'une subdivision trop approximative, insuffisante et grossière ?

Oui, naturellement. Mais, au fil de cet ouvrage, j'essaie de décrire d'autres « segments intermédiaires d'humanité », de personnes qui se situent, par rapport au travail, de manière même très différente mais oh combien totalisante sur le plan existentiel.

En effet, bien d'autres catégories de travailleurs, définis par les « formes de production » multiples de notre organisation productive moderne, sont là à peupler un très sacro-saint et vaste spectre en activité.

Un tout premier exemple comme avant goût ?

Les « intrapreneurs », ceux qui, n'étant pas encore des entrepreneurs, se laissent tout de même entraîner dans une carrière convergente à ces derniers...³

Toutefois, les océans d'hommes et de femmes de notre ère demeurent, en matière d'activités économiques, des « subordonnés », selon la définition inscrite explicitement dans les contrats de travail avec leurs employeurs. Qui sont, selon cette définition, les entrepreneurs ?

Les personnes économiquement indépendantes et librement actives dans leurs créativités professionnelles.

Ce sont des fondateurs et des responsables de leurs activités, c'est-à-dire de leurs entreprises, dont ils assument – cela va de soi – la totalité des risques et des bénéfices possibles (d'ailleurs toujours plus improbables, dans nos sociétés étatiques et, par conséquent, hypertaxées).

Naturellement, ces entrepreneurs doivent également supporter tous les frais de leurs créations d'entreprise, souvent même avec des dettes financières importantes pour eux et leurs conjoints, dans leur petite ou grande famille. C'est ce que les Américains appellent le *love money*, la toujours « miraculeuse » transformation, en argent totalement risqué, des sentiments et des liens familiaux dans la nouvelle entreprise à fonder.

Je parle, cela va de soi, de la petite entreprise, et non de la grande société, souvent appelée *public company* (avec des participations de l'État) et parfois même cotée en bourse.

La PME ou PMI, généralement réduite en terme de personnel et très performante sur les plans informatique et technologique, constitue le modèle moderne d'activité productive dans lequel la très grande majorité des hommes et des femmes travaillent.

Je parlerai ainsi des petites entreprises qui occupent, ainsi, plus de 70 % (!) des travailleurs dans le monde. Sans compter les indépendants et les artisans individuels.

Comme déjà dit, je m'intéresse aux innombrables petits entrepreneurs : j'en suis un depuis plus de 35 ans. Dans le monde entier et dans le plus réservé des anonymats à l'intérieur de l'ère dite de la Communication, ils se lèvent muets chaque matin pour faire face à leur destin et aux tâches qui, généralement, n'enthousiasment guère nos contemporains. Et ceci en dépit du fait que les petites entreprises déterminent les *trends* économiques de tout pays et soient considérées comme la base principale de la possible sortie de la dernière crise économique.

Mais qui sont les protagonistes de la myriade de ces petites entreprises ? Quelle est la caractéristique la plus remarquable – si l'on peut dire – de ces fourmis inlassables à la tête de leurs activités ?

Leur liberté totale !

On pourrait affirmer qu'aucune autre catégorie d'hommes ne peut en dire vraiment autant.

Les entrepreneurs, les petits, se la paient cash, au plus haut degré et dans la continuité, leur liberté.

Et c'est pour cela qu'ils en sont immensément conscients. Et fiers.

Aucune autre valeur immédiatement humaine plus noble ne pourrait être vantée que la liberté !

C'est la raison pour laquelle il n'existe pas de « sacrifices » personnels et quotidiens qui puissent les décourager dans leur laborieuse et très sous-estimée continuité.

³ Ce mot « intrapreneur » est un néologisme inventé par un couple anglais, les époux Giffort et Elizabeth Pinchot qui, en 1977, utilisèrent ce nouveau terme pour décrire une réalité entrepreneuriale déjà bien connue : celle de tous ces travailleurs qui ne se seraient jamais lancés dans une activité d'entrepreneur mais qui ont tout de même commencé à opérer – très souvent irréversiblement dans cette direction – sur la base d'une proposition toujours pédagogique. Je reviendrai, dans ces chapitres, sur ce mot devenu rapidement multilingue, largement utilisé sur la Toile et dans les publications contemporaines : en 2007, mon entreprise y avait compté plus d'un million d'occurrences, dans les sept langues les plus parlées au monde.

1.5 – Les entrepreneurs, très grands bâtisseurs et multiplicateurs de techno-science, face à la transcendance

Même les grands entrepreneurs ont tous été petits : les géants aussi, naturellement, naissent bébés. Et souvent, lorsqu'ils héritent des fortunes, ils ne sont pas en mesure de les garder s'ils n'ont pas su également garder (ou se relier à) la petite sagesse fondée sur le rapport avec la simple réalité et le bon sens courageux.

Il y a toujours un cœur dominant de petit entrepreneur dans la démarche d'un efficace et très grand capitaine industriel.

Les écoles de management les plus avancées et excellentes, après avoir fait le tour des principes d'organisation et de gestion des grandes entreprises, même multinationales, sont substantiellement revenues, vers le milieu des années 80, aux règles utilisées par... grand-mère pour classer, aligner et comptabiliser les pots de confiture.

Toutes les écoles de management ? Malheureusement pas vraiment.

La spécificité et la sophistication des technologies de production, de planning, de logistique, d'informatique, de publicité, de vente et de gestion internet ne toucheront jamais la simplicité conceptuelle d'une activité ou d'une entreprise (même la plus moderne).

Presque tous les petits entrepreneurs le savent très bien. Leur activité quotidienne, menue et concrète, leur permet une double protection qui en a déjà secrété la réputation (même si encore trop peu appréciée).

D'un côté, la première protection vient de la factualité permanente de leurs multiples et toujours globales occupations qui retiennent les petits entrepreneurs constamment à l'œuvre. Ils sont ainsi protégés des abstractions dévastatrices que les théoriciens de service techno-scientifiques (parfois techno-scientistes) proposent d'une manière abstruse – et malhonnête – parmi leurs véritables innovations réellement créées et diffusées.

De l'autre côté, les petits entrepreneurs résistent beaucoup mieux que tout autre homme moderne aux innombrables tentations nihilistes dont la culture contemporaine fait la propagande tous les jours.

De même, leur alacrité très laborieuse les tient sans discontinuité en rapport avec les limites des moyens et des fins de leurs occupations, souvent très importants. Et qui dit limites met inévitablement en évidence le rapport entre la personne et le naturel illimité de ses désirs et de ses projets.

Les petits entrepreneurs sont « obligés » de poursuivre, pratiquement tout le temps, leur rapport avec la réalité. Donc avec tout ce qui les dépasse continuellement : la transcendance. Celle-ci n'est nullement étrangère à l'humanité perçue dans la continuité quotidienne. Il ne s'agit pas d'une dimension fantaisiste, marginale ou inutile dont on peut aisément se passer. L'habitude de vivre en rapport avec les limites, toutes les limites factuelles et personnelles, aide naturellement à se sentir et à se concevoir comme une créature qui non seulement a été créée, mais qui a besoin de cette conscience de fond pour arriver à réaliser quoique ce soit : vers la vérité, sur son chemin et durant toute sa vie⁴.

Ce n'est pas par hasard si plusieurs enquêtes et études statistiques – surtout américaines – mettent en évidence une religiosité incontestable et incommensurable des entrepreneurs par rapport à d'autres catégories professionnelles. Aux toutes dernières places de ce palmarès inversé de la non-croyance on trouve systématiquement les enseignants et les journalistes : les deux catégories professionnelles dédiées à la pédagogie et à la (in)formation moderne⁵.

Ainsi, plus on s'éloigne de la factualité et des activités directement productives, plus on a à faire aux conceptions idéologiques matérialistes qui se moquent de la vérité et qui piétinent la réalité sans presque jamais vraiment la voir.

L'entrepreneur, qu'il soit grand ou petit, peut se considérer chanceux du privilège de travailler de manière factuelle et, peut-on dire, vraiment. Normalement il n'en est que trop secrètement orgueilleux.

Cependant, il reste à résoudre, même pour l'entrepreneur (comme pour tout autre homme), la totalité du problème radical relatif au rapport permanent et conscient avec la transcendance. Avec la vérité qui fait que la vie est un don permanent, y compris les créations de l'homme les plus factuelles ou celles « apparemment » produites, parfois, par sa propre prodigieuse intelligence appliquée.

⁴ Toute référence à la très célèbre phrase de Jésus est intentionnellement voulue : « Je suis la vérité, le chemin et la vie » Jean, 14,6.

⁵ Voir le formidable essai du théologien américain, Michael Novak, *L'entreprise comme vocation* (références en Bibliographie).

1.6 – Le Mystère de chaque existence et le but d'ajouter de la valeur

Deux événements majeurs peuvent nous éclaircir concernant la substance réelle et, en même temps, presque impalpable de l'existence humaine : la naissance et la mort.

Tout parent, au moment de voir et de caresser délicatement leur nouveau-né, ne peut que s'étonner et s'égarer face au véritable miracle de la vie qui vient de se produire : un être, autre que soi, au-delà de toute imagination possible, et au-dessus – malgré tout – de toute prévisibilité, est bien là !

Il pourrait s'avérer un nouveau Mozart, un futur scientifique encore plus génial qu'Einstein ou un grand entrepreneur... (dont on n'a jamais vraiment un nom, un modèle sous la main)⁶.

Après plusieurs décennies, à la mort naturelle de ce bébé, quelle qu'ait pu être sa vie, on ne peut que demeurer consterné, sans paroles et méditatif sur le mot éternité ou sur la vie après la mort.

Aussi bien sa naissance, immanquablement joyeuse, que son trépas, toujours triste, nous mettent manifestement face à ce que toutes les populations ont appelé Mystère avec un M majuscule qui en indique sa nature indiscutablement surnaturelle, sauf pour les éternels matérialistes et positivistes.

Comment pourrait-on penser, raisonnablement, qu'entre ces deux événements incomparablement mystérieux, la vie intermédiaire, toute la vie, pourrait échapper à ce même Mystère ?

Dès que notre bébé prend conscience, même avant sa jeunesse, de la beauté infinie de la Création, en comprenant – si l'on ose dire – l'origine et le grand dessein de la Nature, on observe en lui et dans chaque personne une propension naturelle à perfectionner le réel, à y ajouter de la valeur.

L'activité vocationnelle de cette jeune personne émerge dans son esprit comme nécessité de laisser sa propre empreinte au monde qui l'a accueilli et a vu développer sa croissance. La question « Qu'est-ce que tu feras lorsque tu seras grand ? » n'est jamais impertinente dans le dialogue avec un enfant. Il y « pense » tout le temps comme il respire et déjà se sent humainement accompli lorsqu'il se préfigure en pompier, en mécanicien ou en médecin, selon ses premiers goûts. Pour les filles, c'est pareil, *mutatis mutandis*, c'est-à-dire en changeant ce qu'il faut changer. Plus tard, il ou elle découvrira qu'à la valeur ajoutée qui l'avait tant fait rêver on aura, très prosaïquement, appliqué une taxe, de surcroît lourde et généralisée : la TVA.

Et pourtant, la réalisation, l'accomplissement de soi-même, ne sera jamais plus séparée de ce supplément de valeur que l'intuition lui avait fait ontologiquement comprendre comme but quotidien et factuel de son existence. Dans la Bible, déjà dans son premier livre, la Genèse, il y a le commandement, la narration prototypique, décrivant la séquence originaire de la vocation humaine. Celle de dénommer toutes les choses et les animaux de la Terre pour les assujettir et les ordonner dans un développement harmonieux, porté et porteur d'un projet supérieur⁷.

La liberté commence à entrer complètement et profondément en jeu à partir de cette conscience. Et des déterminations qui lui sont liées. La prise de conscience même initiale de ses propres limites, de ses propres talents et de ses propres désirs coïncide avec le commencement de l'auto-conscience qui génère le fondement de toute personne. Lorsqu'un individu veut se mettre en rapport activement avec la valeur du monde et désire prendre la place qui lui revient – sa propre, unique et petite place –, naît son activité par rapport au travail : l'individu commence à travailler à partir de ce moment.

Cependant, rien n'est automatique ni simple. La personne doit tout découvrir, souvent au sein de parcours détournés. Il doit « gagner » sa vie. Il doit mériter, vaincre l'obscurité, le brouillard de son être pour le mettre en mesure de contribuer à la merveilleuse Création qu'il a rencontrée. Essayer de pénétrer dans cet inconnu signifie se situer et, surtout, accepter d'accueillir le Mystère de la vie. On pourrait appeler cela la contribution, rien d'autre que la valeur ajoutée par chaque personne et que la vie attend, produite par chaque individu. L'univers entier l'« exige », car seule cette créature peut l'offrir, et aucune autre à sa place.

L'opinion publique en Italie a beaucoup été impressionnée par le cas d'une chômeuse qui, ayant gagné à un jeu sponsorisé à la télé un million d'euros en janvier-février 2011, a déclaré que son rêve restait de trouver un travail. Même si son état de nécessité était désormais résolu par le million gagné, son bonheur de créature ne pouvait être accompli que par une activité dans laquelle pouvoir apporter et ajouter de la valeur. Sa valeur.

⁶ J'en reparlerai, cela va de soi, tout au long de ce petit essai.

⁷ Bible, Genèse, 1, 11-30.

1.7 – La fausse autosuffisance de l'homme nihiliste, la guerre à la métaphysique et l'entrepreneur moderne

Dans sa mission permanente de combattre l'athéisme et le nihilisme et, en même temps, d'affirmer la vérité du Mystère de la Création immédiatement constatable par tout le monde, le pape Benoît XVI vient d'accomplir son énième rigoureuse intervention sur le point de rencontre essentiel entre la science et Dieu. À la fin d'octobre 2010, en parlant à l'Académie des Sciences au Vatican, le Pape a tout simplement constaté : « Les scientifiques n'ont pas créé le monde. Ils apprennent des choses sur ce monde et essayent de l'imiter ».

Et de continuer : « L'expérience du scientifique en tant qu'être humain est donc celle d'apercevoir une constante, une loi, un logos qu'il n'a pas créé, mais qu'il a par contre observé ».

Au lendemain du début de la publication de son *Opera omnia* théologique en plusieurs langues (seize gros volumes, pour un total supérieur à douze mille pages !), le pape Ratzinger montre comme « cette expérience amène à admettre l'existence d'une Raison toute puissante qui est différente de celle de l'homme, et qui soutient le monde »⁸.

L'entrepreneur qui, contrairement à beaucoup de scientifiques, n'a pas la pernicieuse tendance à produire de l'idéologie (toujours préconçue) malgré l'évidence de la réalité, ne prétend pas affirmer les théories nihilistes, si chères à la science du vingtième siècle. Cependant, il demeure lui aussi substantiellement perplexe ou égaré face à l'immanentisme superficiel de l'armée, d'autant plus belliqueuse, de tous ces scientifiques revendiquant l'autosuffisance de l'homme moderniste et tardo-positiviste. Ceux-ci prétendent même avoir gagné la guerre contre la métaphysique et la transcendance.

Lorsque l'on parle de l'entrepreneur, on est induit à l'identifier prototypiquement à celui de la petite ou – tout au plus – de la moyenne entreprise.

Depuis bien longtemps – au moins un demi-siècle – la grande entreprise est presque désertée par les entrepreneurs qui ont très généralement abdiqué (très commodément) à la faveur des managers.

Ceux-ci ne sont nullement des entrepreneurs (ou si rarement), ils appartiennent à une autre corporation anthropologiquement et socio-économiquement bien différente. Les très grandes sociétés nouvelles de nos jours sont le fruit d'une véritable cession des entreprises aux actionnariats diffusés et anonymes, devenus majoritaires et représentés par ces nouveaux spécimens de « dirigeants », fondamentalement mercenaires. Généralement, leurs capacités entrepreneuriales sont aléatoires et systématiquement fondées – quoique l'on dise – sur leur avidité personnelle presque toujours animée par une convoitise prioritaire sur tout. J'exagère à peine.

Tellement obnubilés par le désir de se remplir les poches et de s'organiser des armées de protection et de complicité auto-défensives, les managers ne peuvent généralement que se subordonner à un tout autre but, fatalement devenu mécaniquement objectif. Leurs statuts, par ailleurs, sont toujours subordonnés : ils ne risquent pratiquement rien même lorsqu'ils sont évincés, ayant prévu dans leurs contrats faramineux (toujours au détriment des malheureuses grosses entreprises qui les ont eu à leur tête) de liquidations incroyables chiffrées à plusieurs centaines de fois plus que la moyenne de tout autre personnel.

Il va de soi que je suis bien conscient de la valeur de marché que ces traitements impliquent : « s'ils sont payés c'est que la libre compétitivité l'impose ». Mais, faut-il rappeler que cette compétitivité du marché n'a rien de sacré et d'intouchable ? Par ailleurs, il existe même – c'est plutôt rare – de très bons managers assimilés à des véritables entrepreneurs.

Dans ces conditions généralisées, quel peut bien être leur intérêt à considérer les mots du Pape par rapport à la vie et au destin de l'homme ? Ou bien par rapport à la soi-disant autosuffisance eschatologique de l'homme moderne ? Voire à la guerre déclarée par beaucoup de scientifiques à la métaphysique ?

On peut bien constater – sans trop d'analyses mais en ne se limitant qu'à suivre les scandales récurrents que la presse relate sur leurs comportements – à quel niveau dérisoire et triste d'engagement moral, intellectuel et religieux ces managers se positionnent dans le travail pour créer, comme ils disent toujours, de la « valeur ». Le petit entrepreneur, par contre, envahi outre toute limite normalement acceptable par sa multitude de problèmes quotidiens et réellement concrets, garde généralement tout de même une attitude toujours active et possibiliste par rapport au dialogue global sur son existence transcendante.

⁸ Benoît XVI à l'Assemblée Plénière de l'Académie des Sciences du 28 octobre 2010 à Rome.

1.8 – Le petit entrepreneur, acteur privilégié de la Création continue du monde

Qu'est-ce qui permet, d'habitude, au petit entrepreneur ce lien bien plus solide que celui fondamentalement piètre, inefficace ou provisoire du manager par rapport à la transcendance et au Créateur ?

La doctrine sociale de l'Église catholique enseigne que la Création du monde continue toujours : c'est l'homme lui-même qui a été apparemment chargé de cette tâche qui, bien éternellement divine⁹, ne peut se réaliser que dans la véritable création éternelle de Dieu.

Même si la grande entreprise arrive souvent à produire des innovations éclatantes, souvent bien plus de pointe que les créations, tout de même innombrables, des petites entreprises, les grands dirigeants préposés au management de ces grosses sociétés – fréquemment des colosses multinationaux – apparaissent souvent comme presque coupées des activités présentables comme ajout de la valeur à la Création. La raison en est simple : si on met en doute ou si on nie la réalité de la Création en assimilant tous les phénomènes – contre toute évidence – à la maîtrise et au contrôle exhaustif de l'homme, à sa prétendue puissance infinie, on ne peut que s'enfermer dans une projectualité autosuffisante, donc arrogante et fatalement nihiliste. Les créations humaines de ce type perdent toute référence et orientation. Elles deviennent aléatoires et même fatalement dévastatrices par rapport au destin ontologique de l'homme.

Il faut bien dire que, malgré les convictions et les déclarations des hommes, qu'ils soient petits entrepreneurs ou « grands » managers, leurs réalisations factuelles pourraient s'intégrer mystérieusement dans les projets de la Trinité, avec des logiques inconnues ou éloignées de l'intelligibilité des personnes.

Quant à lui, le petit entrepreneur est quotidiennement, directement et intrinsèquement interne aux activités de son entreprise. Il y est même intimement lié et toujours déterminant. Les résultats de sa société coïncident avec les siens, y compris les limites et les défauts qui l'accablent tout le temps.

Son propre sentiment de travailler à tout rendre meilleur, compétitif et utile, s'interprète aussi avec évidence dans le grand projet de rendre le *bien commun* réel et concret.

Et, surtout, en lui s'incarne le principe selon lequel la personne, les personnes, et non seulement l'entreprise administrative ou strictement économique, parviennent à augmenter la valeur apparente du monde. C'est ce degré d'identification entre entrepreneur et entreprise qui permet ce miracle créatif et récréatif de la planète. Plus ce lien s'affaiblit, se désincarne, plus le sujet humain disparaît et son œuvre devient problématique, voire ruineuse : que l'on pense aux progrès meurtriers ou monstrueux de la soi-disant bioéthique manipulatrice et prénatale, lorsqu'elle entrave ou empêche criminellement la vie.

Au fond, le projet salvateur pour l'homme n'est autre chose que ce destin qui lui fait pousser de petites ailes dans cette œuvre immense consistant à ajouter de la valeur à la Création divine. Aidé par sa modestie objective et par son humilité subjective, le petit entrepreneur est presque toujours plus proche que quiconque de ce projet voué à l'accomplissement de la finalité humaine. Potentiellement et par vocation, le petit entrepreneur travaille à l'accomplissement du dessein intelligent, très intelligent, de Dieu sur la Terre pour que celle-ci s'arrache à la pure naturalité primitive, tout en demeurant dans son essence originelle et téléologique.

Le fait que, contrairement aux managers, le destin insubordonnable du petit entrepreneur soit intimement lié à son entreprise pour toujours, rend habituellement son travail unique comme sa vie et son œuvre.

Indépendamment de son apparente importance quantitative !

Que l'on attribue au petit boulanger du coin, qui chaque matin soulève sa grille en remplissant la rue du parfum de son pain et en s'appêtant à servir honnêtement ses clients, que l'on accorde donc à ce tout petit entrepreneur toute la dignité et le véritable prestige qu'il mérite.

Et que l'on cesse de « célébrer » à la une des journaux, ou sur les écrans de télévision, les « vertus » putatives et souvent surdimensionnées des managers apparemment très puissants grâce à leur relativement gigantesque pouvoir d'achat... fonctionnel. Une cure concentrée d'humilité ne peut pas leur faire de mal.

Malheureusement, les modes de production modernes et modernistes sont en train de modifier radicalement les caractéristiques d'accomplissement des activités : le défi est lancé, surtout aux petits entrepreneurs, pour qu'ils changent leurs entreprises de manière créative. Et leur rapport avec elles dans la société.

⁹ En 2005 l'Église catholique a publié un ouvrage d'une importance capitale regroupant l'enseignement magistral de la doctrine sociale chrétienne : le fameux *Compendium* rédigé par le Conseil pontifical de la justice et de la paix (voir Bibliographie).

1.9 – Créer de la valeur ou ajouter de la valeur à la Création ?

Lorsqu'on entend les nombreux grands managers plastronner dans la presse, à la télé ou sur la Toile (pour ne pas parler dans les Manuels d'économie des universités) que leur travail est de « créer de la valeur », la comparaison avec les modestes propos des petits entrepreneurs ne relève pas de la marginale et inessentielle différence rhétorique. Mes petits héros, surtout, ne formulent généralement même pas de définitions relatives aux gains essentiels et menus de leurs activités. Leurs dimensions réduites ou proportionnellement exigües les gardent bien de dépasser les frontières de l'ordinaire et de la sobriété. La dichotomie apparente présentée dans le titre de ce chapitre introduit à toute la conception nihiliste avec la métaphore de l'actuelle crise économique qui continue à dégrader les pays occidentaux.

On dirait que les managers ne s'aperçoivent même pas qu'ils font glisser la signification du mot *valeur* vers celle de la parole *gain*, de profit : ainsi leur travail risque de ne plus aboutir à la création de la réelle valeur, à la production de biens et de services concrets, mais à la réalisation trop souvent (n'importe comment) de chiffre d'affaires et de belles rémunérations aux investissements. La vraie finalité classique de toute activité, celle de fabriquer des produits utiles à la factualité ou à l'esprit, celle d'assurer des services nécessaires à l'aisance et à la véritable richesse de l'homme moderne, est ainsi trahie et mystifiée : on ne crée pas de valeur mais de l'argent faux. Que l'on pense à l'actuelle crise économique dite « financière », aux dimensions monstrueuses, provoquée ou déclenchée par la virtualité trompeuse des *subprimes*, comme on continue à le répéter, également en fin 2010¹⁰. Par sa nature immorale et non sanctionnable sur le plan de la légalité (d'ailleurs on a de quoi se le demander !), les grands managers sont tous pratiquement en train d'essayer de récidiver avec des nouvelles spéculations économiques toujours inconsistantes, surréelles et malhonnêtes. En 2009, à une seule année du début de cette crise colossale provoquée par des malversations propres à des opérations de délinquance financière et endémiques, les banques – après avoir encaissé les « très généreuses » interventions économiques des politiciens du monde occidental (couvertes par les futures taxes des éternels contribuables) – ont renoué avec des bénéfiques plantureux bien distribués aux actionnaires et dirigeants.

Aux yeux de tout le monde elles sont en train de récidiver en 2010 et 2011, partout. Et les politiciens, aussi naïfs qu'inconscients, n'ont souvent même pas pu récupérer les subsides écervelés qu'ils venaient d'octroyer. Le tout sous les yeux toujours impuissants et éberlués des petits (et moyens) entrepreneurs qui ont dû jouer, en l'occurrence, le rôle habituel de la farce dans la fameuse dinde d'occasion. Mais il y a même pire : rien n'a apparemment changé. Les managers continuent à parler, comme auparavant, de *créer de la valeur*, alors qu'on a vu et on continue à payer cash la supercherie arrogante de cette affirmation qui ne crée très souvent aucune valeur et ne fait qu'assurer une crise économique dont on ne connaît toujours pas l'issue (avec des croissances annoncées mais ponctuellement plus ou moins risibles et intermittentes).

Entre-temps, la grandiose encyclique « Caritas in veritate » de Benoît XVI a été accueillie et commentée favorablement par de nombreux dirigeants du monde entier comme principes incontournables où l'économie des hommes ne peut se fonder que sur la personne. Elle est même présentée, expliquée et approfondie comme activité qui ajoute de la valeur à la Création et non pas qui crée *ab nihilo*, à partir de zéro, des gains financiers qui ne correspondent, de surcroît, à aucune valeur réelle. Que l'on se souvienne de ce qu'affirmait le très grand théologien de la Doctrine sociale de l'Église, Monseigneur Michel Schooyans à la page 24 de son livre *Pour relever les défis du monde moderne* : « En toute rigueur, Dieu seul crée, mais lorsque l'homme travaille, il coopère à la création divine »¹¹. Le problème est que l'homme puisse travailler vraiment et ne se limite pas à spéculer.

Par ailleurs, tous les grands économistes réputés maîtres (toujours plus prudemment à cause des continus forfaits dans leurs propres « prévisions ») s'évertuent à pronostiquer que seule la solide reprise des petites entreprises pourra attribuer, aux présumées *reprises* provisoires de l'Occident, la caractéristique d'un dépassement historique. Finalement, les innombrables petites entreprises sont toujours reconnues comme la solution structurelle des pays avancés, le ressort central des systèmes économiques en quantité, stabilité et volonté explicite. Quant à adopter leurs principes de référence fondés sur l'humilité et leurs conceptions productives situées dans l'aide au développement de la valeur ajoutée, il paraît qu'on est encore loin du but.

¹⁰ Je conseille particulièrement la lecture du petit pamphlet, mais livre très précieux, de Carlo De Matteo, *Contro l'azienda etica (Contre l'entreprise éthique)*, Basic Edizioni, Torino (IT), 2010 : il y procède à une analyse impitoyable et divertissante du nihilisme des soi-disant managers financiers du monde entier qui ont produit de façon irresponsable des pertes ou la ruine de millions d'investisseurs...

¹¹ Michel Schooyans est professeur émérite de la prestigieuse et historique Université de Louvain (Belgique) et membre – entre autres – de l'Académie pontificale des Sciences.

1.10 – L'origine hobbesienne des idéologies matérialistes, aussi bien nazies que communistes, qui sont à la base du nihilisme relativiste actuel

Le petit entrepreneur, l'actuel et futur principal réparateur – avec le paiement de ses impôts – des immenses dégâts provoqués par les managers délinquants soi-disant créateurs de valeur des grandes banques spéculatives et dévastatrices, se pose, ou on doit se poser, la question de savoir d'où viennent ces idées criminelles et économiquement délictueuses. Elles ont envahi – par exemple et non seulement – les instituts financiers de nos sociétés modernes. Lui, le bonhomme créateur et à la tête de sa petite entreprise, chargée de tous les poids des sociétés étatiques dans lesquelles nous vivons encore en Europe occidentale, doit se rendre enfin compte de l'histoire de la pensée qui, progressivement, est arrivée à générer autant de destruction et de pillage de la richesse si laborieusement cumulée. Ces idées si destructrices sont tellement éloignées des principes à la base de son travail et de la toujours simplement comptabilisable plus-value de son savoir-faire, qu'il lui faut des recherches historiques pour en découvrir les origines.

Comment est-on arrivé, en effet, à revendre des *subprimes* pour 40-50 fois plus que leur valeur réelle, au lieu d'ajouter de la valeur, avec du vrai travail, à l'existant ainsi qu'on le déclare et on le fait tout le temps ? Réfractaire aux préoccupations intellectuelles avec son pragmatisme direct et hostile aux théorisations irréelles (ou seulement vérifiables lorsque c'est déjà trop tard), notre petit entrepreneur – sous peine d'être toujours traité comme un esclave acéphale bon, tout simplement, à tout payer – doit aussi essayer de se cultiver sur le plan philosophique. Ainsi, il découvre que les théories socio-économiques de l'Anglais Thomas Hobbes, déjà il y a quatre siècles, sont directement et indirectement à la base, par exemple, de la récession monstrueuse de ces années. Il découvre également que surtout un livre, *Le Léviathan*, que ce philosophe matérialiste et mécaniste avait publié en 1651, avait déjà théorisé l'idée d'un État surpuissant qui allait écraser la simple conception ultra-millénaire d'une société par contre fondée sur la personne et sur le modèle d'entreprises toujours redevables de ses activités réelles, sacro-saintes et directement mesurables.

Notre petit entrepreneur, si profondément anti-nihiliste – même sans le savoir, car quotidiennement contraint à résoudre la centaine de problèmes concrets que son entreprise lui soumet péremptoirement – découvre que c'est cette même conception totalitaire de l'État qui est source de nos crises économiques. Paradoxalement, ce même État bureaucratique, fatalement lourd et inutilement dépensier, se présente comme solution apparemment pour tous les conflits produits par les idéologies les plus forcenées qui ont cumulé non seulement des crises économiques consécutives, mais aussi des centaines de millions de morts : le rationalisme jacobin, le nazi-fascisme et le communisme en moins de 150 ans¹². Et, enfin, il découvre que même le scepticisme relativiste de notre époque est le petit-fils pseudo-utilitaristique et individualiste de cet État-patron de Hobbes qui avait opéré la rupture, historiquement radicale, avec l'univers communautaire et naturellement pluraliste du Moyen Âge : avec le *Corpus Christianum* solidaire et, dit-on aujourd'hui, « subsidiaire » pour le Bien commun.

Le petit héros au centre de ce livre se rend compte ainsi de l'erreur capitale qu'il a commise, durant des siècles, à se taire. À se contenter de produire, d'innover, d'inventer tous les jours des nouvelles technologies, des procédés plus performants, de produits et des organisations plus modernes. Des richesses et des solutions d'une beauté factuelle jamais vues. Pendant que sa technoscience arrivait à relier avec un click toute la toile planétaire d'Internet, des forces obscures anti-humaines ne cessaient d'essayer de détruire avec un virus mortel toute la construction merveilleuse bâtie dans la continuité créative de siècles. Il a, aussi, commencé à comprendre comment « l'entrepreneur, en tant que créateur, est aussi philosophe, artisan de l'être. Son action est politique, fondatrice de socio-genèse »¹³. On ne peut, à ce point, que se rappeler également de l'image-métaphore proposée par le poète et écrivain catholique Chesterton¹⁴. Il avait décrit l'histoire de l'homme moderniste (et non moderne) avec l'image de l'araignée : celle-ci décide, d'une manière scélérate, de couper le fil qu'elle avait accroché en haut pour descendre et construire sa toile ingénieuse et, tout à coup, elle reste ainsi mortellement emprisonnée dans ses propres spires qui se recroquevillent fatalement dès qu'elles sont privées de leur accrochage bien transcendant. Voilà génialement décrit le risque eschatologique de l'humanité de notre époque.

¹² Il suffirait de parcourir quelques dizaines de pages des 494 devenues fameuses comme le *Livre noir du communisme*, publié par Laffont à Paris en 2002 et traduit dans plus d'une douzaine de langues, pour se rendre compte des immenses crimes, de la terreur et de la répression humaine perpétrée par l'idéologie communiste au vingtième siècle.

¹³ Jean-René Fourtou, professeur français (1939 à Libourne), *La passion d'entreprendre*, Édition d'Organisation, Paris, 1985.

¹⁴ Gilbert Keith Chesterton, 1874 - † 1936, l'auteur londonien de *Le Nommé Jeudi* et des *Histoires du Père Brown*.

1.11 – Ne jamais couper le fil rouge du travail qui doit toujours être considéré comme sacré et gratuit

Mathusalem, dit la Bible, est mort à 969 ans : mythique, légendaire¹⁵ !

Il va de soi qu'il n'avait pas de sécurité sociale et ne disposait pas de traitement de pension. Et pourtant, on l'imagine facilement heureux et comblé. Entouré de plusieurs générations de jeunes, il possédait plusieurs troupeaux de moutons et de chèvres en grandes quantités. Naturellement il continuait à manger chaque jour d'une manière inévitablement frugale : deux petits fromages, un peu de pain et des olives avec du vin, quelques figues et du miel de ses ruches... Sa production était bien supérieure à ce qu'il consommait. Il vivait béat dans son abondance et tout le monde profitait de ses biens. Deux considérations se dégagent de ce petit tableau très préindustriel et apparemment archaïque. Tout d'abord, l'homme ne doit jamais couper le fil rouge qui le lie à l'univers de la production. Même si ses activités se réduisent à très peu, proportionnellement à sa santé et à ses propres forces, le vieux doit considérer le travail comme une forme de salut et un privilège, jusqu'à son dernier souffle, contrairement à ce qu'on pense habituellement dans notre dernière civilisation. Continuer à travailler, donc, dans l'entreprise habituelle mais également là où le travail produit le lien vital avec l'altérité (aussi par le biais du volontariat). Sinon il ne reste que l'atroce voie exclusive de la consommation, de la surconsommation fatalement aliénée : pré-humain ! Deuxièmement, le travail ne peut être que gratuit comme l'a encore bien rappelé et montré Benoît XVI dans sa dernière encyclique magnifique et apparemment prodigieusement accueillie, *Caritas in veritate*.¹⁶

Certes, il faut qu'une rémunération digne, juste et proportionnée au talent, aux efforts et aux résultats obtenus soit octroyée à tout travail. Mais cela n'empêche que la passion créatrice, la recherche de l'absolu dans l'activité et la dimension sociale (communautaire) ne peuvent se concrétiser que dans la gratuité totale et dans la sacralité ontologique : comme, en pratique, presque tous les petits entrepreneurs le savent bien. Il faut espérer que les générations futures seront particulièrement miséricordieuses par rapport à l'irresponsabilité de nos contemporains, lorsqu'elles examineront la fuite horrifiée du travail de la part des masses abruties de notre époque occidentale. Que l'on réfléchisse au scandale des grèves générales de 2010 organisées non inutilement, par exemple, en France pour essayer d'empêcher d'augmenter d'à peine deux ans l'âge de la désormais baby-pension de 60 ans. Celle-ci avait été à peine installée d'une manière écervelée par les socialistes de Mitterrand dans les années 80. Par ailleurs, l'âge moyen du départ en retraite ou préretraite en Europe est descendu réellement à 56-57 ans, alors qu'on a une espérance de vie supérieure à 90 ans déjà ! Tout ceci, tandis que les jeunes, en véritables victimes inconscientes, soutiennent généralement ces mouvements scélérats de refus de travailler (contre leur propre intérêt d'une manière flagrante), tout en prétendant être rémunérés – non chichement, d'ailleurs – à crédit, au détriment des générations suivantes : par « répartition » comme on dit pudiquement. Afin de devenir des hyper-consommateurs horribles et monstrueux, on a « oublié » qu'Hemingway avait qualifié la retraite du travail – au début des années 50 – ainsi : « un mot obscène ». Déjà deux générations occidentales ont consommé beaucoup plus qu'elles n'ont produit : les dettes faramineuses des États et les engagements anti-démocratiques pour les frais de santé et les traitements pensionnaires, que leurs fils et neveux devront payer, en sont la preuve quantifiable mais, en même temps, incalculable (à cause aussi de la longévité croissante).

Sait-on que les contributions réellement versées en Europe occidentale par les pensionnés actuels ne dépassent pas 15-20 % des frais réels qui devront leur être payés ? Et qui paye 80-85 % du restant ? Les dettes publiques du monde entier constituent les handicaps et les freins les plus importants au développement. L'immoralité économique des générations actuelles adultes est même peu traitable : moi, je me retrouve à écrire, malheureusement, dans ces pages et sur ce sujet, les mêmes mots dans les mêmes analyses que j'avais publiés il y a plus de quinze ans¹⁷. Je connais un ouvrier honnête de 70 ans qui, depuis qu'il est préretraité, peint gratuitement les appartements de ses amis : « Je suis déjà payé par l'État », qu'il dit. Mathusalem était respecté et admiré par les jeunes qui l'écoutaient comme la mémoire historique de leur peuple. Des légions de psycho-sociologues ne font que s'interroger vainement pour comprendre pourquoi les jeunes générations d'aujourd'hui n'ont aucun intérêt et aucun respect pour les adultes et les personnes âgées... Les petits entrepreneurs, toujours au travail, sont presque muets face à ces horreurs banalisées de nos jours.

¹⁵ Bible, Gén. 5, 21

¹⁶ Op. citée, Libreria Editrice vaticana, Rome, 2009 : 34, 35, 36.

¹⁷ Franco Troiano, *Droite, gauche ou centre? Au dessus, Dialogue entre un entrepreneur libériste et un jeune chômeur étatiste*, TCG, Bruxelles, 1994.

1.12 – L'entrepreneur traité par Dieu dans son Royaume comme tous les autres hommes : jugé par rapport aux talents de sa personne

Les chrétiens – on le sait – vivent dans le monde mais ils n'appartiennent pas au monde.

En affirmant moi aussi, comme je viens de le faire, que le travail relève de la sphère de la gratuité ; qu'il faut travailler jusqu'à l'âge de Mathusalem ; que la finalité de la vie n'est pas de consommer mais, fondamentalement, de produire ; que l'entreprise n'a pas pour but premier la création de la richesse économique (elle n'est qu'une conséquence, souvent ultime, de l'activité d'ajout de valeur à la beauté et à la substance de la Création) ; que la liberté est la valeur première de l'homme et d'où dérivent tous ses choix créatifs ou reproductifs ; que toute la vie n'est qu'un don de Dieu même et surtout si on arrive à concevoir sa propre existence comme une générale et active... entreprise ; bref, en suivant ces principes plutôt désuets ou rares que j'ai présentés dans les chapitres que vous venez de lire, la santé mentale de l'entrepreneur, du petit entrepreneur, n'est pas vraiment en danger.

Au contraire, cette double appartenance à l'immanence et à la transcendance permet à l'homme, à l'entrepreneur, de demeurer dans la véritable sagesse et même dans la sagesse où la vie assume toute sa grandeur et toute sa double dimension : horizontale et verticale, comme dans le signe de la Croix.

Les logiques terrestres des hommes ne correspondent pas forcément à celles divines du Ciel. Ainsi, après ces premiers chapitres, j'ai le sentiment de devoir justifier que je me porte assez bien et que je demeure dans l'humanité raisonnable, malgré ce qu'il pourrait sembler d'après ce que je viens de constater et d'écrire. Par ailleurs, je ne fais que suivre, en bémol et en très petit, l'incompréhension bien plus radicale des propos et des comportements de l'Église, surtout catholique, qui sont interprétés d'une manière équivoque quotidiennement dans le monde – le nôtre – dominé par une culture nihiliste, relativiste et laïciste. À l'enseigne du Christ, torturé et crucifié même dans la plus totale injustice, les chrétiens sont toujours passés sur les bancs des accusés, jugés fous par les uns et hérétiques ou sacrilèges par les autres. Lorsqu'ils ne sont pas carrément emprisonnés ou tués, comme tous les jours encore on peut le constater dans l'actuelle persécution endémique de pays entiers. Que l'on voit les fréquentes et toujours actuelles interventions contre les persécutions des chrétiens dans le monde, de la part du parlementaire européen et ex-vice-président de l'UE, Mario Mauro, dont je signale un livre en bibliographie. La raison et le raisonnable sont les dons propres des hommes qui, en suivant les logiques du rationnel (non du rationalisme !), parviennent toujours à Dieu et au Mystère de la Trinité.

Je voudrais également rassurer mes quatre lecteurs que l'entrepreneur est généralement conscient, plus que toute autre personne, qu'il n'est nullement suffisant d'entrer dans sa catégorie et de demeurer dans sa petitesse initiale pour gagner le paradis sur terre et au-delà. Oui, on entre dans le Royaume de Dieu, si on peut dire, aussi bien comme ouvrier que comme grand entrepreneur, comme fonctionnaire ou militaire, avocat ou employé... : individuellement, sous le regard du Créateur qui juge jusqu'au plus intime et invisible de chaque personne. Même tout handicapé, aussi mental ou réduit au dénommé «état végétatif», il dispose d'une dignité humaine totale qui reflète l'immense harmonie de Dieu et qui rentre mystérieusement dans ses desseins grandioses et parfois impénétrables. Tout ceci va de soi, naturellement. Ce livre, par contre, se situe dans notre petite histoire à l'intérieur de celle incomparable de la Création permanente du monde dont l'homme est apparemment le dépositaire. Dans sa condition de totale et libre dépendance aux vouloirs et aux desseins du Grand et Unique Maître. Ce « positionnement » est-il, comme il serait dit en marketing opérationnel, humainement fou ou inacceptable ? L'histoire de la Bible – du Pentateuque jusqu'aux Évangiles y inclut les Actes des Apôtres et l'Apocalypse –, et toute la Tradition bimillénaire de l'Église, montrent le bien fondé de la seule et unique sagesse de ce monde à laquelle les hommes peuvent faire recours. Le petit entrepreneur, vivant par définition autour de l'équilibre fragile situé sur la corde toujours raide de son entreprise et à la frontière ultime de la factualité immanente, le sait – je le répète encore – plus que tout autre homme.

C'est pour ces raisons que je continue à écrire ce bref essai en défense des petits entrepreneurs.

En recevant les talents qui lui ont fait créer son entreprise et en ayant reçu la grâce de la développer, il doit répondre de ses responsabilités. Sur ce point, l'Uniapac, l'*International Christian Union of Business Executive*, l'organisation mondiale des entrepreneurs d'inspiration chrétienne, insiste sur la RSE (la Responsabilité Sociale de l'Entreprise) face au monde : « l'homme demeure bien la fin première de l'utilisation que l'on fait des outils de la RSE »¹⁸

¹⁸ *La valeur des valeurs*, Brochure Mars 2008, Bruxelles (Voir Bibliographie).

1.13 – La liberté comme caractéristique essentielle ancrée dans la démarche du petit entrepreneur avant la valeur de la justice

Qu'est qui fait qu'un bonhomme (une bonne femme quelconque) décide de devenir entrepreneur ? Quelles sont les caractéristiques fondamentales qui concourent à sa véritable transformation radicale en être actif et totalement producteur de projets ?

Habituellement, ces questions restent implicites. On n'arrive pas à les formuler vraiment : on parle, en passant, génériquement de « fibre d'entrepreneur » comme si il s'agissait d'une spécificité psychologique ou caractérielle, plutôt aléatoire d'ailleurs. voire nécessairement de circonstance.

À la limite, on décrit très ordinairement des situations socio-économiques, et presque jamais culturelles, qui ont influencé ce choix. Celui-ci se présente, par contre, structurellement comme vocationnel. L'habitude nihiliste à tout relativiser amène à banaliser et à aplatir les choix premiers comme s'ils pouvaient être égalisés et comparés dans une indifférenciation naturelle. Comme si c'était un destin ontologique contre lequel il n'est pas question de discuter : le fait que, dans certaines régions, il y a une concentration élevée d'entrepreneurs ou dans certains périodes historiques par rapport à d'autres se soient produites beaucoup de créations d'entreprises, on a tendance à le classer dans l'énumération *sociologistique* (et pas seulement sociologique) des possibilités indistinctes et objectives. Certes, tous ces éléments occasionnels, d'approximation et convergents dans la formation de la vocation entrepreneuriale, restent toujours marginaux.

À mon avis, l'élément originaire qui produit ce choix de devenir entrepreneur est de nature culturelle et même idéologique : dans le sens neutre d'une idéologie, comme vision du monde et système objectif formé d'au moins trois idées concordantes. De quoi s'agit-il ?

Tout simplement de la priorité culturelle de la valeur « liberté » sur la valeur « justice ».

Tous les antagonismes exacerbés, qui amènent notre contemporanéité à se diviser culturellement et politiquement d'une manière si fracassante, jaillissent de cette inversion de valeurs.

Même après la disparition virtuelle des idéologies communistes et fascistes, le fait de continuer à concevoir la justice avant la liberté provoque l'erreur radicale desquelles toutes les querelles insolubles de notre temps dépendent. Le christianisme, et pas autre chose, a apporté à l'histoire – malgré les hésitations de celle-ci – le concept fondateur, absolu et premier de la liberté. Toutes les autres valeurs en découlent. La justice est contenue dans la liberté et dépendante d'elle. Et non vice-versa.

Par ailleurs, toutes les tentatives de sociétés fondées sur la justice ont été battues ou elles ont clairement fait faillite. La justice, en effet, est par définition toujours relative. La liberté est par contre absolue et indivisible. Le Christ l'avait bien enseigné explicitement durant toute sa vie, évangéliquement démontrée : il est même mort – et ressuscité –, chose d'importance capitale, pour affirmer précisément cette valeur sans laquelle tout acte de l'homme, non seulement explicitement religieux, ne serait pas possible. Dieu veut que l'homme soit fondamentalement libre : pour qu'il puisse vraiment L'aimer.

Comment peut-on penser pouvoir fonder même une religion où la liberté ne soit pas la première valeur ?

Tout simplement, quel sens aurait une adhésion à Dieu sans la possibilité diabolique de se rebiffer contre Lui? Toute la polémique avec l'Islam commence encore sur ce point.

Dans sa fameuse *lectio magistralis* de Regensburg¹⁹, le Pape Ratzinger revendiquait, au nom du christianisme et du catholicisme, d'une manière lucide et retentissante, ce principe fondateur de tout humanisme et religiosité en attaquant directement les formes coercitives et violentes de prosélytisme (ou pour conserver les « fidèles »). L'entrepreneur, qui est tendanciellement un insoumis, parcourt tous les jours la totalité de l'espace de sa liberté en ne se faisant mesurer que par sa finitude et par l'omnipotence du Créateur.

L'idée très diffusée d'antéposer la justice à la liberté ne l'a pratiquement jamais tenté : de ce point de vue il est un être qui occupe toute l'aire humaine avant de se soumettre – on a vu, assez souvent – à la dimension transcendante qui lui fait reconnaître sa créaturalité. Tous les autres hommes, ceux qui ont tendance à « se laisser vivre », adhèrent beaucoup plus facilement aux idées banales, superficielles et sans envergure propre à la priorité de la justice sur tout autre valeur. Et même le fait que ce petit entrepreneur ne soit pas toujours bien conscient de cette priorité profondément ancrée dans son esprit, ne peut rien changer dans sa démarche et son comportement.

¹⁹ Benoît XVI, Conférence à l'université de Ratisbonne, *Foi, raison et université*, 12 septembre 2006.

1.14 – Le double mouvement transversal de la priorité à la liberté par rapport à la pensée unique : l'entrepreneur contre la haine nihiliste

Avant de continuer mon analyse descriptive des raisons qui animent le choix de devenir et demeurer entrepreneur, et qui présentent les principes de son action, il est opportun de réfléchir encore sur les conséquences pernicieuses de l'inversion entre la valeur suprême de la liberté et celle subordonnée relative à la justice. Au fond, l'erreur consiste dans le fait à consentir à être attiré et à privilégier les connotations propres à la justice et à ses propos les plus généreux : à l'équité distributive, à l'impartialité de traitement, à la rectitude ou à la légalité normative, à la droiture ou à la légitimité sociale. On donne ainsi la priorité aux valeurs des vertus exclusivement humaines, et de sa soi-disant « possible perfection », et on perd de vue la seule véritable excellence qualitative, hiérarchiquement essentielle et primaire, la *liberté* : ce choix qui pousse à rêver, de manière abstraite et parasite, de la « perfection » du monde et non d'en chercher le salut possible et total, dans l'humble travail libre et immédiat du quotidien.

La recherche, tout simplement préposée au salut de l'homme, de sa liberté est ainsi incommensurable et, finalement, antagoniste avec toute utopie aussi bien-intentionnée d'équité et de bienfaisance. Elle constitue la pré-condition, qui devrait être incontournable, qui seule répond à la soif d'absolu de chaque créature, même « abrutie ». Elle coïncide en réalité avec l'océan des idées banales et conformistes d'une pensée devenue unique et massifiée surtout en quelques décennies. Les idéologies apparemment opposées et désormais officiellement trépassées, comme le fascisme et le communisme, se sont rencontrées dans cet entassement horrible de bonnes intentions dont on pave l'enfer des individualismes inconciliables. Il y a dans cette différence de priorité, à l'avantage de la soi-disant justice, la manifestation d'une dichotomie profondément incompatible entre le naturel sens religieux et son opposé, l'idéologie du relativisme. Voilà le pourquoi, dans tout l'Occident, on se dispute et on se divise continuellement. Chacun finit par se bagarrer dans un scepticisme solipsistique et endémique, avec son voisin, avec son propre chef de gouvernement, avec son professeur, son épouse, ses propres parents, son patron...

C'est désormais sur le plan transversal que le clivage marque les divisions entre « Tory » Blair (ainsi a-t-il été défini, non seulement en Grande Bretagne, le « socialiste » très catholique ex-premier ministre devenu pratiquement conservateur thatcherien) et Gordon Brown, son *partner* dans le même parti travailliste, évincé par Cameron à cause de son classique extrémisme étatique aux dernières élections, le nouveau leader des Tories.

De même, on peut parler de la convergence stratégique de l'ex-fasciste Fini en Italie avec les positions des (ex-)communistes immanentistes qui continuent à occuper les partis de gauche dans la Botte. En réalité, les nouveaux partis idéologiques et politiques, qui sont en train de re-mélanger et de recomposer le panorama, surtout européen, fondent leur regroupements apparemment étonnants sur l'opposition dite éthique, « nihilisme athée contre sens religieux vécu ».

Généralement, les entrepreneurs, dans leur quasi-totalité, se retrouvent tout naturellement situés dans ce dernier côté du double mouvement. Ils ne peuvent pas se permettre le luxe vicieux, contrairement aux intellectuels massifiés qui n'ont aucune obligation productive ou sociale, de l'indétermination de l'être. Ils doivent assurer la production et le fonctionnement de leurs entreprises dans la continuité : toute suspension irresponsable de jugement leur est impossible avant d'être économiquement absurde. Surtout les petits entrepreneurs sont obligés, par des contraintes productives et des obligations sociales, à assurer, sans limites – ni en qualité, ni en quantité –, des productions de leurs produits ou services. Heureusement, les contraintes des marchés se situent aux antipodes des attermoissements, des hésitations et des extrapolations arbitraires qui sont constamment possibles pour tous les politiciens, les intellectuels qui pullulent, souvent même inutilement à côté de nos marchés devenus ainsi assez parasites et haineux. La pénurie pathologique de la pratique d'échange de biens et de services propre à notre époque en profonde crise économique n'est que la conséquence extrême d'une pénurie spirituelle : une pénurie – par exemple – de naissances d'enfants et une pénurie d'esprit entrepreneurial. Malgré l'inflation du mot « créativité », surtout de la part des jeunes qui s'entêtent à y croire facilement et illusoirement, l'adhésion aux idéologies nihilistes de la pensée unique propre au principe immanent de justice est à l'origine de l'inévitable dette des états, du refus du travail et de la crise économique de l'Occident.

J'aurai l'occasion de revenir sur cette dernière conséquentialité qui pourrait sembler être un raccourci trop facile.

1.15 – L'entrepreneur victime du rouleau compresseur idéologique laminant, avec son nihilisme laïciste, notre culture religieuse

J'ai utilisé à plusieurs reprises les mots *nihilisme*, *relativisme* et *laïcisme* sans trop les spécifier et les contextualiser. Je ne dispose pas suffisamment de capacités pour les décrire d'un point de vue philosophique : je ne suis – en réalité – qu'un petit entrepreneur... Et, surtout, je ne saurais les analyser, encore moins, théologiquement, dans leur véritable sens du mot : ne dit-on pas, de surcroît, que « la philosophie est la servante de la théologie » (*ancilla theologiae*) ?

Mais, comme toute personne, je dois, j'ai même le devoir, d'en connaître le sens essentiel, surtout actuel et d'en présenter – en l'occurrence – les acceptions les plus courantes lorsqu'il m'arrive d'en parler. Toute la pensée contemporaine, celle qui jaillit apparemment des comportements de la majorité des gens, d'une très grande partie de la presse et des maisons d'édition, de la presque totalité des programmes radio et télévisuels, de tout ce qui est à la base de nos actions (même de certains entrepreneurs dits catholiques), toute la pensée est imbibée de ces trois mots. Ils sont intimement liés et assument la signification commune qui part du fait qu'ils sont le fruit de la tentative d'abolition de l'existence du Dieu vivant. Comme l'homme contemporain semble concevoir sa raison d'être et son existence sur ses propres forces et finalités, en niant ou faisant abstraction de toute autre dimension que celle immanente et « bien palpable », le refus de la notion du Dieu salvateur est donné presque par escompté et est tranquillement acquis.

La première conséquence de ce désaveu est l'affirmation très généralisée que la vie n'a pas de sens et que la vérité n'existe pas : les philosophes sceptiques les plus radicaux n'hésitent pas à en parler ainsi (*nihilisme*). La deuxième, encore conséquemment, est que chacun est légitimé à attribuer, à son gré, le petit sens qu'il souhaite, sa « vérité » préférée, et le but qu'il se préfigure, sinon à toute sa vie au moins à sa tranche de vie bien morcelée et systématiquement parcellisée dans sa pulvérisation (*relativisme*). La troisième conséquence implique d'abord la dénégation au moins *de facto* de l'existence de Dieu et amène à conclure que, si jamais des doutes sur la transcendance persistaient, ils doivent rigoureusement être confinés dans la sphère intime ou privée et ne jamais pouvoir s'exprimer sur le plan public (*laïcisme*).

L'essentiel de cette conception qui porte avec elle une véritable dimension globale de l'existence – même si simplifiée, fautive et irréaliste –, une sorte de nouvelle religion totalitaire par rapport à toutes les autres, a été systématisée par un philosophe (non systématique, par ailleurs), Nietzsche, qui avait repris ces « concepts » aussi du terrorisme russe du dix-neuvième siècle. Dès lors, cette philosophie, nommée nihilisme, est devenue de masse et a investi toutes les couches sociales, même celles qui en ignorent la définition (ou même sa simple dénomination). Soutenu par le succès et la puissance de la technoscience qui a réalisé, dans le dernier siècle, plus de progrès que dans les milliers d'années précédentes, cette idéologie pratique (mais même pas vraiment rationnelle car seulement *rationalistique* et destructrice de toute valeur), a produit le relativisme. Celui-ci permet l'assouvissement de toute opinion personnelle et, dans les dernières quarante années, du laïcisme étatique comme ultime résidu de l'absolutisme démolisseur propre au communisme et au nazi-fascisme (la troisième conséquence présentée ci-dessus).

Les petits entrepreneurs – plus que les grands et leurs managers – ne sont pas tout à fait dupes par rapport à ce simulacre idéologique destructif tous azimuts. De l'histoire (avec ses historicismes falsifiés) aux valeurs (devenues insensées), des institutions (comme par exemple la famille centrifugée) à la personne (réduite à un individu-marionnette dans son égocentrisme plus sénile qu'enfantin), le « nihilisme gai », comme l'avait appelé Theillard de Chardin²⁰, poursuit sa conquête « sans histoire » de notre réelle histoire contemporaine. Le petit entrepreneur, naturellement, n'échappe pas au laminage de la part de ce rouleau compresseur qui essaye d'égaliser par le bas toute notre culture historique et notre très riche et éblouissante tradition religieuse. En effet, nous tous vivons immergés dans ce qu'on n'appelle pas assez la pensée unique, la philosophie existentielle homologuée, issue de son action belliqueuse mais « joyeusement » et superficiellement dévastatrice.

Il faut une solide force de résistance, spirituelle, communautaire et surtout culturelle (la véritable foi) pour s'opposer réellement à l'offensive de cette « communication moderne » qui n'a pas de véritables contenus mais qui est pleine de pensée unique nihiliste.

²⁰ Pierre Theillard de Chardin (Orcines, France 1881 - † 1955, New York), théologien français, cité par Luigi Giussani (voir Bibliographie)

1.16 – L'artisan et l'entrepreneur, toujours fidèles à eux-mêmes dans l'histoire, comme modèles de la personnalisation du travail

Il y a une spécificité très heureuse qui concentre et explique clairement la nature du petit entrepreneur moderne : elle est incarnée par la figure de l'artisan.

D'ailleurs, parfois, le petit artisan est arrivé à se mettre à la tête d'une entreprise qui a reproduit et multiplié ses propres fonctions : on trouve aussi de petites entreprises artisanales de plusieurs dizaines de salariés.

Dans ces cas, artisans et petits entrepreneurs coïncident. Pourquoi l'artisan et sa petite entreprise mettent-ils en lumière d'une manière évidente les caractéristiques intrinsèques du petit entrepreneur ?

L'artisan, par sa nature, constitue un modèle unique toujours permanent et constant dans l'histoire : on le retrouve dans les temps bibliques comme dans notre ère postmoderne. Sa manualité, sa maîtrise professionnelle sont liées à sa personne et d'une manière si indivisible qu'on frôle toujours la figure du petit ou du grand artiste.

En réalité, la dénomination « artiste » est assez moderne : tous étaient artisans. Chaque matin, ils se levaient pour travailler à leur œuvre qui, naturellement, ne pouvait devenir qu'une pièce unique. Parmi celles-ci, il arrivait qu'un chef-d'œuvre apparaisse. Le plus souvent dans la surprise émerveillée de l'artisan lui-même qui reconnaît là l'intervention divine, qui dépasse par définition son travail.

Même le très moderne Picasso, lorsqu'il invitait ses hôtes dans le jardin de sa maison en Côte d'Azur pour uriner avec lui sur ses sculptures en bronze afin d'en « accélérer le vieillissement », leur parlait toujours de son travail quotidien de plusieurs œuvres – immanquablement artisanales – en « chantier » : parmi celles-ci il se délectait à découvrir, parfois, un chef d'œuvre « vraiment de valeur » (sous-entendu que la plupart de ses « créations », il les considérait plus ou moins comme de la camelote, comme son travail non par hasard artisanal, même si de qualité).

Ceci pour dire que l'artisan, malgré ses progrès dans les procédés de ses modes de production, est et restera toujours égal à lui-même.

Del Debbio, professeur universitaire à Milan, affirme – en effet – que « l'homme est toujours conditionné par le mode avec lequel il entre en contact avec les autres et avec la nature par le biais du travail. C'est le travail, nous pourrions dire, l'essence de l'homme »²¹.

Ce type de rapport, très personnel, se répercute presque totalement dans la figure du petit entrepreneur.

Et comme de surcroît il « travaille » tout le temps, il ne se sent jamais hors de soi dans ses activités.

L'ouvrier massifié, par contre, comme le dit Marx, garde « le travail externe [...] c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son être, donc à son travail avec lequel il ne s'affirme pas mais il se nie, il ne se sent pas satisfait mais malheureux, il ne développe pas une libre énergie physique et spirituelle, mais épuise son corps et détruit son esprit. Pour tout cela, l'ouvrier ne se sent près de soi qu'en dehors du travail ; et il se sent en dehors de soi dans le travail »²².

L'artisan et le petit entrepreneur sont à l'opposé de cette dépersonnalisation du travail. C'est sa personne elle-même que son travail intègre.

Il ne s'agit pas, en d'autres termes, d'installer un antagonisme entre la petite entreprise ou l'artisanat et la grande société pleine de centaines ou de milliers de salariés. Mais de valoriser les petits entrepreneurs, qui sont les champions du travail anthropomorphe, comme modèle idéal pour tout le mode de production moderne fatalement aliéné en raison de sa perte de personnalisme.

L'aliénation matérialiste dans le travail ou, par contre, l'introjection transcendante de la totalité de la personne dans toutes les activités constituent les termes en jeu dans la véritable lutte qu'on insiste encore à définir comme des classes. Mais, de toute évidence, il ne s'agit pas de classes sociales mais de « classes de l'esprit » qui définissent des conceptions à l'opposé de s'attaquer au travail.

« Sa force – écrit Vittadini, l'expert, peut-être numéro un au monde, de la subsidiarité – est toute dans la centralité de la personne et des personnes, collaborateurs et titulaires d'entreprises. Dans ce secteur, ce sont les personnes qui avec leur créativité et leurs activités laborieuses génèrent innovation et développement, car elles ne sont pas réduites à une ressource humaine, à un facteur de la production, mais elles sont plutôt une ressource dans leur intégralité, dans leur capacité créative et générative »²³.

²¹ Paolo Del Debbio, *Dans les mains de l'artisan*, Guerini et Associés, Fondazione per la Sussidiarietà, Milano, 2007, p. 33.

²² Ibidem

1.17 – Qui avant le Big-Bang ? La Création avait commencé avant et elle continue toujours

Dans ma contribution à l'apologie du petit entrepreneur nécessaire et toujours plus non-reportable, vu qu'on l'a même souvent oublié et calomnié impunément pendant des siècles, on peut même arriver à pouvoir le définir comme un grand pécheur mécréant, mais presque jamais – on l'a déjà vu – comme un nihiliste. Contradiction antagoniste ? Pas vraiment. Sa dimension factuelle, qui quotidiennement le retient pratiquement enchaîné à la catégorie du « faire » et du « produire », ne lui permet pas de ne pas être transcendant. Les lieux communs de la sécularisation, ses poncifs quotidiens et la superficialité intellectuelle de la culture de masse qui se voudrait dominante, lui suggèrent et lui permettent cette contradiction. Mais c'est son alacrité, sa création continue d'activité indispensable à la vie productive de son entreprise à le remettre tout le temps en diapason avec – tout de même – la dimension verticale de l'existence. Il ne faut pas s'étonner de ce paradoxe apparent qui fait que c'est justement l'essence de l'activité concrète, du travail permanent et éternel, qui nous porte continuellement à son inévitable composante verticale. C'est le matérialisme grossier et ignorant, volontairement ignorant, qui voudrait séparer la réalité de sa dimension intrinsèquement métaphysique. C'est fondamentalement pour cette raison que Bernanos, un des plus grands catholiques et géant de l'intelligence de la culture française du vingtième siècle, définit les intellectuels à priori comme des « imbéciles ». Sauf, naturellement, démonstration contraire (qu'ils devraient s'empressez toujours à produire eux-mêmes). C'est le prix que les « hommes de plume et de parole », ceux qui « ne bossent pas » factuellement, qui n'ajoutent pas directement de valeur à la création concrète, doivent payer pour créditer leur positionnement « fou », dangereux et précaire, de producteur exclusifs d'idées, de mots²⁴. Les œuvres de l'entreprise sont facturées après qu'elles ont été commandées. Commandées, facturées et payées. Voilà le processus factuel et matériel sur lequel l'entrepreneur fonde son action. Cette conséquence qui part toujours d'une demande (explicitement ou implicitement contractualisée) est rapportée fondamentalement, dans sa factualité, à la source originale de tous les désirs humains : l'infini de la transcendance, là où le bonheur est situé et habite. Et c'est le désir de félicité objectivement et intrinsèquement métaphysique, qui génère la commande commerciale concrète jusqu'au paiement à l'entreprise (et à l'entrepreneur).

Et, pourtant, cette suite, cette séquelle presque inconnue aux clercs, n'est encore nullement le reflet de la réalité. Je me souviens d'une interview comme toujours vivace et profonde, de Giorgio Vittadini, le président italien mais d'envergure internationale de l'Association de la Subsidiarité. Elle était parue dans la revue *Traces*, éditée en plus d'une demi-douzaine de langues, pour commenter la sortie de l'encyclique « *Caritas in veritate* ». À propos du processus productif et, surtout, du développement comme « vocation », Vittadini commentait à peu près ainsi : « Mais le beau est que le Pape le dit aussi bien au niveau du *moi*, que des œuvres et de la globalisation elle-même ». Et, de continuer : « Les divers G8 et sommets analogues ont habitué au fait que le monde avance grâce à ces réunions des chefs d'États. Nous sommes aux antipodes de la subsidiarité. Le Pape, par contre, dit que *l'autorité mondiale aussi devra se tenir d'une manière cohérente aux principes de subsidiarité et de solidarité*. Que l'on pense à ce que cela veut dire, par exemple, pour l'Union européenne étouffée par l'étatisme, par les intérêts nationaux, par les bureaucraties... ». Prenons aussi, par contraste de position, un exemple fameux et emblématique : celui du Big-Bang. Des innombrables scientifiques, divulgateurs, journalistes et enseignants se remplissent la bouche de ce grand évènement qui devrait décrire les premières nanosecondes de la création du monde et de la vie. Des centaines d'articles et de bouquins, bestsellers d'ailleurs, en relatent les moindres particularités dans une aura de scientificité indispensable : où les secrets de la vie sont « pénétrés » avec la maîtrise de l'éternité, mesurée par les connaissances de la « surpuissante intelligence » du soi-disant homme autosuffisant. Très bien : la science a le devoir de découvrir, petit à petit, la réalité de l'univers et la substance à la base de la vie (même biologique)... Les scientifiques doivent travailler dans cette direction. Mais qu'ils n'oublient pas deux petites choses assez évidentes. La première concerne le fait que l'éternité s'étend bien sûr non seulement après mais également avant le Big-Bang : que l'on soit toujours prêts à répondre à la question espiègle de l'enfant qui demande : « Mais qu'est ce qu'il y avait une heure avant le Big-Bang ? ». La deuxième rappelle le fait que la Création continue toujours et concerne surtout notre vie, la vie de chacun : celle qui, dans la mesure où elle arrive à être plus créative, montre le plus la petitesse et les limites de notre créativité.

²³ Giorgio Vittadini, *ibidem*, p.11

²⁴ Les grands écrivains catholiques de France n'alliaient pas avec le dos de la cuillère à l'encontre des intellectuels. Paul Claudel, comme exemple entre la période du XIXe et du XXe siècle, arrivait à dire que leur « classe était dangereuse », une classe de « personnes qui disposent d'un instrument pour lequel il n'y a pas d'emploi ».

1.18 – Éloigner la faillite et accomplir la coexistence des quatre intérêts divergents de l'entreprise

Nous avons déjà commencé à voir que la recherche de richesse n'est pas vraiment aux premières places de l'ordre du jour de tout candidat à devenir entrepreneur. Oui, certainement il y songe mais son rapport stricte avec la réalité le limite à n'espérer, tout simplement, qu'à la première réussite préalable de son plan économique.

En effet, toutes ces énergies, ces désirs, ces projets et ses phases de réalisation l'habitent à tel point que son rapport à l'argent est toujours cadencé en défense : arriverais-je à ne pas faire faillite ?

L'objectif fondamental, surtout d'un petit entrepreneur, est celui d'éloigner toujours sa possible déconfiture de son horizon le plus proche : jusqu'à se consolider financièrement pour faire face à tout malheur.

Proportionnellement, son problème, bien entendu grandissant, est toujours celui d'arriver d'abord à esquiver sa faillite. Ses engagements l'amènent aux frontières des risques les plus graves et ardues.

Par ailleurs, sa tâche principale n'est jamais strictement économique même si celle-ci donne et détermine souvent toutes les autres. Mais quelles sont ces autres obligations qui constituent les repères de son horizon ? Elles sont fondamentalement quatre : l'entrepreneur est cloué, si on ose dire, à une croix où les quatre bras constituent les intérêts divergents, souvent opposés, auxquels il doit faire face en permanence.

Premièrement, il doit élaborer tout le temps un projet logico-technique, technologique et économique, dans le sens le plus rigoureux et profond du terme : le produit de son activité doit être effectivement utile sinon nécessaire ou indispensable à son prochain : à l'autrui, à l'autre que soi-même. Il doit donc sortir de chez-soi pour se mettre dans un rapport de service et de sympathie avec les autres. Sa mission et même sa vocation sont appelées au centre de son propre projet fondé, donc, sur la liberté relationnelle et compétitive avec sa future clientèle.

Deuxièmement, il doit rassembler les capitaux. Et comme il est systématiquement pauvre par rapport à ses ambitions, il doit fatalement engager son futur, son travail, ses relations, ses sentiments et ses liens familiaux dans le but de réussir dans cette tâche primordiale. Il a le devoir de se totaliser existentiellement dans cette recherche dans laquelle toute sa vie, amplifiée dans sa complexité, le rapproche et l'identifie à son sens ultime.

Troisièmement, il doit rassembler les ressources humaines adéquates nécessaires à la réalisation de son projet qui, par définition, le dépasse : celui-ci est toujours au dessus de ses capacités personnelles ou il est prêt très vite à l'excéder. La confiance dans les autres, dans ses collaborateurs, ses ouvriers et employés l'engage ainsi dans une relation qui ne peut pas se passer d'une réciprocité d'intérêts soutenables et stratégiques. Sa vocation donc, l'amène à construire une petite communauté qui, inévitablement, par nature, est globale et pas seulement économique.

Quatrièmement, le petit entrepreneur doit concevoir son entreprise comme un organisme vivant et daté, comme une ville autonome dont il doit être à la fois le père et la mère, le maire et les échevins. Il doit assurer une croissance naturelle sur les plans technologiques, opérationnels et du géomarketing compétitif. Pour toujours conserver l'utilité qui justifie sa raison d'être initiale mais continuellement en évolution.

L'entreprise est faite – comme tout organisme vivant – pour croître continuellement sous peine de dépérir et de mourir.

La finalité économique, présentée immanquablement dans les statuts de la société comme premier but de la recherche du profit, est aussi noyée parmi ces quatre tâches qui deviennent toutes « économiques » elles-mêmes. Dans le sens le plus authentique de la parole.

Crucifié à ces quatre obligations permanentes et incontournables, l'entrepreneur doit délimiter toute sa grandiose liberté à l'obtention de ces intérêts fatalement divergents. D'où on comprend comme l'image courante perçue

de l'entrepreneur, plutôt négative (même si vaguement admirative), est simpliste, très réductrice et injuste.

Le petit entrepreneur est surtout un animal social voué à une projectualité qui le dépasse systématiquement et qui lui rappelle toujours, bon gré mal gré, sa petitesse créaturale. Bien entendu, dans un standard appartenant à un paradigme qui généralement reste, malheureusement, inconnu pour Monsieur-tout-le-monde.

Tout le manque de culture existentielle constatable dans notre monde occidental dépend de cette ignorance sur le niveau et l'extension du drame vécu, pratiquement en cachette, par tout entrepreneur qui essaie de développer – ou de laisser développer librement – son entreprise.

Voilà l'objet central de la communication dont les petits entrepreneurs devraient parler s'ils décidaient d'ouvrir la bouche vers leurs contemporains.

1.19 – Pas en mesure de communiquer, il faut que les entrepreneurs se forment à la parole en public (et les intellos à leur laisser de la place)

Malgré que les petits entrepreneurs constituent la cheville ouvrière du tissu social, qu'ils en incarnent silencieusement les vertus de la laïcité des peuples et qu'ils garantissent l'essentiel, sur le plan socio-économique, de la continuité dans la reproduction et dans la création au moins factuelle, ils sont rarement présentables.

Préoccupé et occupé à développer ses activités, à associer stablement le personnel à l'entreprise, à contenter les capitaux à risque investis, et surtout, à fidéliser et rendre heureux ses clients changeants, exigeants et toujours volages ; pris à satisfaire les quatre intérêts divergents présentés dans le chapitre précédent et toujours à la recherche de nouveaux clients et de nouvelles demandes de marchés, l'entrepreneur est rarement en mesure de devenir un point de repère social. Souvent il n'arrive même pas à pouvoir y défendre explicitement ses propres intérêts contre l'inévitable malveillance du monde, c'est-à-dire face à ceux de l'entière société dont il est, généralement et malgré tout, le socle dur et vital.

Dans notre ère dite de la communication, les entrepreneurs, surtout les petits, ne communiquent guère. Ils en sont d'ailleurs habituellement incapables. Tous les opérateurs socioculturels, même ceux rarissimes convaincus de l'objectif charisme des entrepreneurs et de leurs vertus indispensables, hésitent à leur rapprocher les micros. Ou à les montrer aux écrans.

À raison, d'ailleurs. Il est plutôt exceptionnel de trouver un petit entrepreneur à même de savoir utiliser les codes de la communication moderne pour s'adresser « efficacement » à un auditoire contemporain lequel est bien habitué à zapper après quelques minutes (souvent il s'agit même de quelques secondes) sur tout sujet non traité d'une manière excellente ou divertissante.

Epuisés par les responsabilités innombrables, par des semaines de travail d'au moins deux fois plus d'heures vraiment fatigantes que les intellos – fonctionnaires, enseignants, journalistes, et autres chercheurs –, nos petits entrepreneurs sont dans la presque totale méconnaissance de la rhétorique, même classique, qui a toujours permis aux classes professorales de prendre (et de ne plus offrir) la parole.

Ainsi nous assistons à une société dite de communication – généralement sans contenus ou de contenus annihilés – qui véhicule une sorte de pensée unique très variée et gaie qui n'est nourrie que d'idées appartenant fatalement au *politically correct*. À une société tristement obligée de se présenter comme situationnistiquement du spectacle. Les petits entrepreneurs qui ne font que fabriquer des contenus, des produits et des services réels se retrouvent spectateurs muets face à d'innombrables producteurs de contenants, d'emballages attrayants enveloppant souvent même de la camelote nihiliste.

Ces entrepreneurs ne pensent pas à se plaindre de leur ignorance pédagogique, de leur déficience dans la formulation conceptuelle et dans le défaut d'éloquence attrayante. Fascinés par la plénitude des choses vraiment faites, nos héros sont restés paradoxalement aux bords de leur possible image.

Ils ont laissé aussi la place de communicateurs à des inévitables et innombrables charlatans – le contraire est plutôt rare – qui ne se sont pas fait prier pour occuper tous les plateaux avec leurs nez rouges et paillettes divertissants. Certes, il existe heureusement beaucoup d'intellectuels honnêtes qui font honneur à la catégorie de l'esprit, de la pensée et de la réalité. Ce sont tous ceux qui ont fait la démonstration préalable de ne pas avoir cédé à leur imbécillité de caste. Habituellement, ils arrivent même à bien parler de nos héros, à leur adresser des louanges mais presque jamais, eux aussi, à leur confier des micros.

En réalité, ils ont raison : au moins formellement et esthétiquement, la communication moderne ne peut, presque jamais, se passer de son côté « entertainment », amusant et récréatif. Même la rhétorique médiévale, d'ailleurs, commençait toujours avec la « captatio benevolentiae », la séduction de l'auditoire : l'habitude d'aujourd'hui à la télécommande n'a fait qu'organiser, accroître et structurer l'incontournabilité de cette tendance.

Comment faire, donc ?

En réalité, il faut que d'abord les petits entrepreneurs se réveillent et ne tiennent plus leur langue dans la poche. Et puis, les intellos doivent assumer leur mission pédagogique en formant les petits entrepreneurs à la parole en public en leur laissant, respectueusement, l'espace qui leur est dû.

Surtout qu'ils doivent se convaincre, entre-temps, qu'ils ne sont nullement les dépositaires de la vérité. Loin de là.

1.20 – Le caractère vocationnel et gratuit du travail dans sa production de richesse toujours nécessaire

Comment se fait-il que nous sommes arrivés sur la Lune ?

Et pourquoi, après la destruction de la Tour de Babel pour la conquête complète de la planète, on est arrivé à inventer Internet et à fournir un portable à chacun pour se (re)connecter les uns avec les autres ? Bref, pourquoi tout le monde pense à produire et inventer, même les fainéants (ne fût-ce que pour se soustraire astucieusement et illégitimement au véritable travail) ?

La beauté de la Création et sa perfection « in progress », toujours en voie de réalisation, rappellent la vérité première que l'homme est ontologiquement programmé pour faire face à ses besoins et à leur croissance systématiquement infinie.

Le pape Benoît XVI, dans son encyclique *Caritas in veritate*²⁵ (et non seulement), argumente – comme déjà vu – que le travail est gratuit. Son origine, ainsi, ne jaillit même pas exclusivement du besoin d'assouvir ses propres nécessités. Mais, bien plus, du désir illimité de créer de la beauté, de trouver des solutions et de rendre la vie, tout banalement, si on ose dire, plus juste, facile et agréable.

Comme Mathusalem, mort après avoir accumulé des richesses – relativement à son époque – avec ses troupeaux, Sir Berners-Lee²⁶, reconnu universellement comme le père du web, et qui continue à travailler avec acharnement et discrétion au prochain Internet dit sémantique, comme grand chercheur...

L'homme, on l'a vu, a comme vocation économique – dans sa créaturalité consciente – la production de richesse : tout simplement.

Comme toute valeur située dans les catégories des échanges, la rémunération est dépassée évidemment par la gratuité, et de loin, sur toute autre considération mercantile.

Le fait que le travail doive être justement rémunéré selon le talent, l'effort, les résultats obtenus et les responsabilités assurées ne change pas le rapport incommensurable avec le principe libre, gracieux et même intrinsèquement désintéressé du travail. Celui-ci, tout le travail, n'importe sa typologie, est une activité à la base de la personne qui donne sens et fait respirer son être divin.

Aussi petit ou important soit-il, le travail de chacun fait partie de la sphère du sacré, non mesurable intégralement avec des évaluations immanentes et calculables (pourtant nécessaires).

Quel salaire en effet pour une vocation globale dans laquelle tout le destin personnel est impliqué ?

C'est comme si on pouvait définir toute la démarche d'un entrepreneur avec son envie légitime de gagner de l'argent. Alors que, nous l'avons déjà bien vu, le rapport avec ses possibles gains se présente toujours comme une conséquence souvent ultime et non assurée : la pression fiscale, le risque, la faillite seront toujours les symétriques de ses gains (jamais immédiats) pendant toute activité entrepreneuriale.

On peut également avoir de la chance, ou recevoir la bise par la Grâce : pourquoi pas ? Être récompensé par son propre talent (bien cultivé) et par ses fatigues tenaces est dans l'ordre de la vérité et de la justice.

Aussi le plus modeste ouvrier non encore abruti et dévasté par les idéologies matérialistes qui, chaque jour se lève pour se rendre à son boulot, entraîné par la nécessité de faire face à ses besoins, et naturellement aussi à ceux de sa famille, « sait honnêtement et instinctivement » que ses activités ont ainsi une valeur divine et intangible. La même valeur qui anime et rend dignes les efforts de travail de son propre patron, même si c'est un héritier qui, fortuné, pourrait bien se passer de toute activité directe et personnelle.

Malheureusement, l'idéologie nihiliste de notre époque a coincé le travail dans une dimension de pure nécessité néfaste d'où il faut – selon sa définition elle-même – s'éloigner ignoblement le plus possible. L'essence même de la vie humaine, qui est intrinsèquement le travail pour toute personne, est ainsi déniée à sa racine. Pour cette conception immanentiste et positiviste, le travail n'est autre chose que source d'aliénation et de douleur : mieux vaut en rester loin et s'en approcher que pour gagner de l'argent. Ce n'est pas par hasard si, depuis presque deux générations, les hommes occidentaux ont consommé plus qu'ils ont produit. Généralement, ils ont même la fausse conscience que les gigantesques dettes des États-nations occidentaux ne les concernent pas vraiment, comme si elles avaient été cumulées sans aucun rapport avec leur consommation boulimique, illégitime et complètement coupable !

²⁵ *Caritas in veritate*, op. citée, 34, 35, 36.

²⁶ Tim Berners-Lee a été anobli comme Chevalier Commandeur de l'Ordre de l'Empire Britannique par Elizabeth II, en 2004. Actuellement il est chercheur dans le domaine du prochain Internet sémantique depuis Boston, où il habite avec sa famille.

Deuxième Partie

La culture anti-entrepreneuriale de notre époque

**Le XXe siècle a été dominé
par les idéologies matérialistes
qui ont accéléré la sécularisation
de nos sociétés, en les amenant
vers l'étatisme et le nihilisme.
Les entrepreneurs, potentiels
héros reconnus, n'ont pas pu
résister à cette monstrueuse
révolution anti-humaine.**

*« Plus une organisation est
bureaucratique et plus la partie
de travail inutile augmente
en remplaçant celle qui est utile »*

Milton Friedman

(Prix Nobel pour l'économie 1976 – Chicago,
New York 1912 - †2006 S. Francisco)

*« Le travail pour un chrétien
est comme l'aspect le plus concret,
le plus aride et concret,
le plus fatigant et concret,
de son amour pour Christ. »*

Mgr Luigi Giussani

(Fondateur de Communion et Libération
et de la Compagnie des Œuvres,
Desio, IT, 1922 - † 2005 Milan)

2.1 – Les institutions pédagogiques européennes aux antipodes de la culture entrepreneuriale

Il va de soi que tous les adultes de nos sociétés occidentales sont les responsables du manque flagrant ou de la pénurie endémique de la culture entrepreneuriale. Surtout les entrepreneurs eux-mêmes.

Parmi la grande profusion de la culture managériale – c'est-à-dire de la soi-disant gestion des affaires –, qui depuis une cinquantaine d'années envahit les entreprises, le savoir-faire véritable des créateurs d'entreprises a progressivement diminué jusqu'à devenir même rare.

Mais, comment se fait-il que les créations d'entreprises – même dans des proportions réduites par rapport aux nécessités économiques – continuent à se faire tout de même ?

Les clercs statisticiens, il faut bien le dire, sont vite satisfaits des taux de créations par rapport aux pourcentages de disparitions...

Oui, la passion d'entreprendre continue quand même à exister et, tant qu'il y aura des hommes, elle ne disparaîtra jamais. Elle est inextirpable et son caractère indéracinable montre le lien profond et tenace entre la vie et le travail. Nous avons même déjà commencé à voir comment ce lien arrive à les faire coïncider : la vie comme travail, au sens le plus large du terme, au delà et même indépendamment de la nécessité.

Mais, comme je le montrerai surtout dans le chapitre suivant, des conceptions dévastatrices au niveau criminel et matérialiste semblent avoir bien abouti à des résultats voulant démontrer le manque de fondement ou même le non-sens de ce lien d'identification.

Donc, non seulement la culture entrepreneuriale mais même celle tout simplement productive est attaquée à sa racine qui la rend assimilée à la vie. On finit de parler d'entreprises – même intensément – lorsque le chômage, c'est-à-dire le manque de moyens de subsistance, est en jeu. Mais l'idée d'entrepreneuriat ne peut pas être contenue dans cette formulation non seulement réductrice mais complètement opposée à la nature qui génère le concept d'entreprise.

Quelles sont les forces et les institutions pédagogiques responsables au premier rang de cette dégénérescence si complète de la vision du monde, encore plus de la conception du travail et de l'entreprise ?

Après avoir évoqué à soi, à ses supposées responsabilités conçues d'une manière culturellement totalitaire, l'éducation des jeunes par le biais de l'Institution-totale-école (de la crèche à l'université), l'État-nation a introduit dans les contenus de son enseignement l'idée laïciste du travail non pas comme devoir de salvation humaine et passion pour l'excellence mais comme activités d'aliénation et de stress. Entre-temps, ce même État-nation a, au XXe siècle, accompli presque toute la phase de destruction et de pillage de la famille. Ainsi, les jeunes individus, solitaires et pulvérisés, se retrouvent virtuellement sans aucune défense, attaqués sur tous les fronts par une conception souvent absolutiste et statolatricque de toute la vie²⁷.

On peut vite s'imaginer quelle idée ils peuvent avoir, généralement, de l'entreprise et de l'entrepreneur ces jeunes qui ont été soumis pendant une vingtaine d'années à un bombardement quotidien d'idioties que presque tous les enseignants réifiés et scélérats leur ont transmis comme notions en vrac de la technoscience laïciste. Ce n'est pas par hasard que même les sociologues professeurs des ces universités sont arrivés à parler de jeunes diplômés universitaires comme des « analphabètes de retour » !

Par ailleurs, comment pourraient-ils, tous ces profs d'une institution étatique et totalitaire, transmettre une idée à peine acceptable émanant des entrepreneurs et des petits entrepreneurs ?

Tout d'abord, ils ne les connaissent nullement : ils vivent dans un univers (immensément privilégié par ses avantages matériels et perpétuellement assurés) totalement étranger aux marchés.

Et puis, ces enseignants, pour la plupart inconscients et, de surcroît, pas toujours bien préparés pédagogiquement, ont déjà métabolisé dans les mêmes institutions l'idéologie anti-productiviste qui les situe bureaucratiquement aux antipodes de la culture entrepreneuriale.

Heureusement qu'une partie considérable des familles et d'enseignants vraiment dans la foi et cultivés (voire, donc, responsables) résistent dans tous les pays européens et font souffler l'esprit de vérité et de liberté qui permet quand même à une certaine culture entrepreneuriale de survivre. Et, heureusement que l'intelligence humaine et la soif de liberté ne permettent pas – Deo gratias – à l'aboutissement nihiliste de s'imposer totalement.

²⁷ C'était André Malraux, l'écrivain français et ministre gaullien dans les années 60, qui avait jugé que, contrairement à la chrétienté, « les États sont nés dans la volonté de trouver une totalité sans religion ».

2.2 – La culture du travail subordonné, en Europe, soumise au principe de l'aliénation matérialiste

Mais d'où jaillit cette culture fautive et absurde du travail comme aliénation ?

Déjà dans la « dialectique du maître et de l'esclave » du philosophe allemand Hegel²⁸, les rapports de force et de domination étaient établis et hypostasiés.

Karl Marx se déclarait – juste avant la moitié du XIXe siècle – comme un disciple de Hegel avec la seule différence qu'il avait, comme il continuait à répéter, « opéré un double renversement – tout simplement – des principes philosophiques » de son grand maître à penser. Il a fondé, avec son acolyte Engels, sa théorie prolétarienne de la subordination des « classes révolutionnaires en soi » dans tous ses livres : son objectif ultime – pour installer le communisme – était de faire passer le prolétariat de sa dimension révolutionnaire « en soi » à celle « pour soi », c'est-à-dire consciente et opérationnelle pour se rebiffer à sa condition « d'esclavage ».²⁹

On pourrait dire que déjà toute la conception matérialiste du travail et de ses relations sociales était contenue dans cette formulation qui était complètement antagoniste à la vision chrétienne et à toute la tradition religieuse de presque deux millénaires.

Par exemple, dans un chapitre de l'évangile de saint Jean³⁰, celui fameux de la lavande à la dernière Cène avant la Passion, il est décrit le geste extrême de Jésus qui lave les pieds de ses apôtres : « Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns les autres... ». Servir la liberté des autres, de chacun d'entre eux, coïncide avec le fait de se mettre à ses pieds pour le servir et non pour le dominer. La conception dite révolutionnaire marxiste affirme le contraire : l'idée de la lutte des classes pour instaurer la « dictature du prolétariat » est ainsi lancée. Et le travail ne peut être considéré, d'un point de vue marxiste ou hégélien, que comme « exploitation d'une classe sur l'autre... ».

Il aura fallu – pourrait-on dire, à peine – un peu plus d'une bonne centaine d'années pour que cette idéologie matérialiste et utopique arrive à déclarer elle-même sa faillite, car non fondée, après une longue et douloureuse déconfiture même sur le plan économique : en 1989, à Moscou comme à Berlin et partout ailleurs.

En dehors de l'amour fraternel, il n'y a que l'aliénation : le message chrétien en synthèse pourrait être contenu dans cette constatation où le travail, intrinsèquement, montre aux hommes l'ineptie stupide de toute idéologie prétendant réduire la vie – donc le travail – à son seul aspect horizontal et immanent.

Le responsable numéro un de l'apparent et progressif abrutissement de l'homme de masse des deux derniers siècles est dû à cette idéologie matérialiste dont le marxisme – même avec son ouvrage central, *Le Capital*, et ses quatre parties dont deux posthumes rédigées par Engels et Kautsky – a été la théorie centralisatrice. Tout le travail subordonné et salarié – des ouvriers, des employés et des cadres – a été affecté, surtout en Europe, par cette idéologie matérialiste et athée. La responsabilité des hommes qui s'y sont abandonnés est historiquement engagée. En effet, même le travail forcé et meurtrier des camps d'extermination nazis n'a jamais réussi à rendre le travail aliéné en soi si les condamnés, malgré l'extrême barbarie à laquelle ils étaient violemment soumis jusqu'à la mort, gardaient à l'esprit une lueur intime et ultime de liberté.

Il suffit de penser à l'expérience emblématique du théologien protestant Dietrich Bonhoeffer, grand accusateur avec ses livres et sa militance active contre le soi-disant « christianisme positif » de l'idéologie nazie. Il fut pendu en 1945, après deux ans de *lager* comme véritable martyr de la foi.

Les conséquences dévastatrices de cette idéologie, devenue mouvement historique même dominant au XXe siècle, demeurent encore actives sur le plan culturel au début de notre troisième millénaire sous le nom de nihilisme désormais rarement violent mais toujours faussement gai ou divertissant.

L'aliénation n'est plus seulement le fait que le travail subordonné sépare l'homme – comme le dit la théorie communiste – du « fruit de ses activités », mais elle s'est diffusée, par osmose, dans toute la conception existentielle de l'homme moderniste. En la paralysant comme dans une métastase cérébrale malgré les réactions individualistes ou stakhanovistes, irréductibles pour la personne.

D'où les crises économiques continues de notre époque.

²⁸ Georg Wilhelm Friedrich Hegel, vécu entre le XVIIIe et le XIXe siècle, et grand auteur de la *Phénoménologie de l'esprit*, avait déjà fixé dans son paradigme dialectique la figure de subordination entre « le maître et l'esclave ».

²⁹ Karl Marx avait bâti cette analyse hégélienne en définissant comme « aliénation » ce type de rapport subordonné.

³⁰ Évangile, Jean, 13, 1-20.

2.3 – Le devoir religieux du travail comme vertu salvatrice et mission chrétienne

Le plus grand éducateur du XXe siècle, à savoir Luigi Giussani, fondateur du plus important mouvement catholique au monde sur le plan ecclésial – Communion et Libération (CL) – présent aujourd'hui dans plus de 70 pays, avait répondu comme suit à la question : « Pourquoi votre grand mouvement n'a pas décidé de transférer son siège central à Rome ? ». Le prêtre milanais, avec sa voix rauque et la promptitude qui lui était habituelle, avait répliqué à peu près ainsi : « Jamais le siège central de CL à Rome, la ville bureaucratique et politicienne du refus du travail plutôt que Milan, la métropole industrielle parmi les plus modernes et actives de la planète ». C'était au début des années 80, lorsque Jean Paul II avait expressément demandé aux mouvements catholiques du monde entier de s'approcher – même physiquement – du saint Siège Romain, par souci d'unité ecclésiologique. Et tout le monde sait que l'obéissance active au Pape de la part du géant de la foi don Giussani n'était seconde à aucun ecclésiastique. Tout comme son mouvement, par ailleurs, qui a toujours cultivé sa référence à l'Autorité de l'Église comme une des préoccupations premières. Mais le risque d'éloigner le centre de CL de sa racine vitale et culturelle, celle de la capitale italienne du travail, était considéré encore plus élevé : l'amour et l'attachement à l'Autorité papale comme signe de la construction unitaire de l'*Ecclesia*, auraient été garantis et montrés tout de même !

En effet, le rapport paternel et fraternel et d'incomparable estime des deux derniers Pontifes par rapport à ce mouvement on ne peut plus entrepreneurial³¹ n'a fait que croître dans les dernières décennies : la rigueur de la foi et de la rationalité de CL (et de sa CDO) se marient parfaitement avec la ligne ecclésiale des derniers trente ans des pontificats du Pape Wojtyła et du Pape Ratzinger. Des encycliques *Laborem exercens* e *Centesimus annus* à celle de Benoît XVI, *Caritas in veritate*, en passant par la publication du Compendium de la doctrine sociale de l'Église, jamais on avait constaté dans l'histoire de l'Église une intensité du magistère exprimée au plus haut niveau de la théologie sociale et économique.

Une des idées dominantes dans la vie de l'Église catholique après le Vatican II a été et continue à être la très large coïncidence entre la foi et le travail : la doctrine sociale et économique est en train de récupérer un certain retard apparent « cumulé » dans l'histoire en ce qui concerne les activités productives et économiques. Par exemple, la très grande nouveauté programmatique dans le domaine économique des trente dernières années est représentée par ce que l'on appelle « la Subsidiarité ». Une idée très ancienne issue du grand mouvement monacal du Moyen Âge : l'idée que l'État, à cette époque par ailleurs peu présent, ne devait nullement remplacer l'initiative privée et civile. Une idée désormais acquise, au moins formellement, aussi par les organismes de l'Union européenne. Ce type de recherche applicative, qui actuellement est vue gagnante même sur l'échiquier politique en remplacement de l'insoutenable étatsisme généralisé et totalitaire, est en train de faire justice de plusieurs poncifs donnés comme tranquillement acquis dans notre culture. Comme par exemple l'idée qu'on peut considérer reçue suivant laquelle – selon Max Weber, surtout dans son *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* – la naissance de la modernité entrepreneuriale doit son origine à la réforme luthérienne. On oublie dans ce cas que toute la tradition chrétienne, avant et en correspondance de l'avent de la scission protestante, avait déjà donné vie à un mouvement massif d'origine catholique – localisé fondamentalement en Toscane – qui avait exporté et fondé pas moins que 10.000 petites entreprises en Europe du Nord : Pays-Bas, actuelle Belgique, France, Allemagne et Royaume Uni. Outre les nombreuses recherches de l'historien italien Eugenio Garin, un livre de l'Anversoise Anne-Marie Van Passen³² en témoigne minutieusement en presque 500 pages.

Par ailleurs, déjà Léon XIII, le pape de la première grande encyclique économique et sociale *Rerum novarum* en 1891, avait fixé les principes de la dignité du travailleur en tant que fondement du progrès social en grande polémique avec l'idéologie sur la liberté issue de la violente révolution française. Celle-ci, non seulement dans sa forme brutale et profanatrice, mais également dans ses contenus arbitrairement réducteurs de la raison, avait posé les prémisses théorétiques du nazisme et du communisme.

Monseigneur Giussani lui-même, dans son inlassable activité, par exemple dans la fondation de la CDO dans les années 80, et dans ses dizaines de livres de grande catéchèse, a toujours affirmé et approfondi le concept de travail comme à l'opposé de « marchandise », ainsi que la culture matérialiste le présente.

³¹ De Communion et Libération a pris l'existence la Compagnie des Œuvres (Compagnia delle Opere) qui s'est rapidement diffusée en Italie jusqu'à rassembler plus de 32.000 entreprises !

³² Anne-Marie van Passen, italianiste, a écrit ce livre intitulé *Le ore di ricreazione*, Université de Leuven (Belgique) et Bulzoni Editore, Roma 1990, (IT).

2.4 – L'intelligentsia nihiliste, surtout européenne, et la plupart des syndicats organisant l'attitude du refus du travail

La toujours arrogante intelligentsia européenne (surtout de gauche) avait défini, quasi à l'unanimité dans les années 80, le président Ronald Reagan comme « le plus stupide des américains » qui, à leur tour, étaient jugés presque tous très stupides, selon la vulgate de l'idéologie pseudo-prolétarienne et élitaire du Vieux continent, encore aujourd'hui très répandue... Et ceci pendant que le président en question parlait d'abattre, « illusoirement » pour cette intelligentsia, « l'Empire du mal » du communisme soviétique.

À la très grande surprise des politiciens européens, se réputant par contre très intelligents et cultivés, comme par exemple le président français François Mitterrand (déjà, aujourd'hui, aux oubliettes de l'histoire), étaient restés bouche bée face à l'implosion colossale et autodestructrice de cet Empire du mal : à peine quelques années plus tard, en 1989. Le mur rouge très odieux de Berlin écroulé sur lui-même et le président russe Eltsine, sermonnant avec des discours libéraux sur un char devant le parlement à Moscou, avaient pris par surprise totale les innombrables intellectuels, foncièrement « imbéciles » dont avait parlé Bernanos cinquante ans plus tôt.

Fini, tout fini, le « soleil de l'avenir communiste » qui avait terrorisé (et fasciné) les nigauds intellectuels de l'Europe classiste, mais pas seulement, pendant presque un siècle, sur une grande partie de la planète. Avec les funérailles de l'idéologie la plus totalitaire et meurtrière après le nazisme hitlérien³³, tous les acteurs et candidats tyranniques au développement ou au maintien de la fameuse lutte des classes avaient virtuellement disparu. En réalité, il aura fallu encore une vingtaine d'années (jusqu'à nos jours) pour qu'au moins certains syndicats de travailleurs commencent à modifier, par exemple en Allemagne (notamment chez Volkswagen), en Angleterre (avec l'ère Blair), en Italie (avec, timidement, les syndicats CISL et UIL) et aux États-Unis (avec l'industrie de l'auto presque en faillite mais puis en réveil), leur idéologie de la folle lutte des classes. Chez les morts, on le sait, les ongles et les cheveux continuent à pousser, même au cimetière.

Aura-t-on dès lors la déclaration de victoire et la gloire pour la conception chrétienne du travail comme continuation de la divine création ? Pour cela, on devrait également penser que le Mal aurait aussi disparu de l'histoire... Le diable, hélas, a déjà préparé sa tactique d'action alternative : le nihilisme proclamant que la vie n'a pas de sens (car l'homme l'aurait décidé de la sorte) et, « naturellement », que Dieu n'existerait pas, est déjà là bien opérationnel avec des allures de domination. D'un point de vue du travail, on est encore loin de l'idée d'Eugenio Dal Pane, dans son livre extraordinaire « *L'impresa possibile* »³⁴ où il constate, par exemple, dans son entreprise, qu'une « société fait jaillir le meilleur de chacun » dans sa production.

Que l'on pense à l'idéologie de l'entreprise et à l'entrepreneuriat vue, surtout par les dirigeants syndicaux, comme lieu de fatigue et perdution qui doit imposer à tout le monde de ne pas trop les fréquenter. D'où toutes ces revendications encore souvent fondées sur la réduction du temps de travail, des permis payés pour des soi-disant formations, des missions « sociales », pour des périodes de pseudo-paternité de papa-poule, pour des années sabbatiques ou pour des pensions et prépensions toujours anticipées (et en évidente opposition même avec la longévité et ses états de santé conséquents). Pour ne pas parler de la banalisation des fausses maladies prescrites par des médecins complaisants et irresponsables. Le venin de l'opposition antagoniste, propre de la lutte des classes, est devenu ainsi – même dilué dans les pratiques bureaucratique-démocratiques – encore plus létal. La lutte toujours continue qui a ravagé et rendu difficile plus de cent ans de la vie industrielle et économique s'est doublée, au moins au niveau idéologique (mais qui devient fatalement opérationnel) d'un cancer qui attaque individuellement chaque travailleur. À ces grèves, ces manifestations, à ces subtiles et peu visibles sabotages productifs, s'est ajoutée la « mort dans l'âme ». Non seulement, le travailleur moderne n'a généralement pas ou plus envie de travailler, mais son envie de vivre elle-même se manifeste avant tout affectée. Le mal est beaucoup plus radical et attaque à la source le désir de toute activité humaine. Au lieu de saisir cette occasion historique de se reconcevoir tous ensemble pour continuer à produire et perpétuer la Création du monde, la lutte des classes continue tout de même, malgré l'évidence, à la rendre infondée et sans raison.

³³ Les publications en différentes langues du « Livre rouge du communisme », op. citées, après le suicide, même ritualisé, dans les nombreux pays du monde entier, qui avaient apparemment cru pendant plusieurs décennies à cette idée de l'homme athée et absolu de soi-même, se disputent les chiffres comparés des victimes s'avoisinant à la centaine de millions. Pour chacun des deux plus grands chefs meurtriers de l'histoire, Hitler et Staline.

³⁴ Eugenio Dal Pane, *L'impresa possibile, L'ideale alla prova*, Itaca, Castel Bolognese, 2010 (It).

2.5 – Les entrepreneurs et les organisations patronales avilis et assujettis au nihilisme syndical moderne

Jusqu'aux années 60, l'expérience syndicale internationale peut être considérée – en gros – comme assez positive, aussi bien pour les travailleurs que pour les entrepreneurs.

Sans trop épiloguer sur tous les aspects du syndicalisme objectivement révolutionnaire comme « courroie de transmission » des partis de la gauche consacrés à l'avent de la « dictature prolétarienne », on peut tout de même affirmer que deux idées dominantes ont caractérisé le revendicacionisme de plus d'une centaine d'années de luttes syndicales : le classisme et l'économicisme.

L'idéologie communiste et sa version diluée socialiste ou social-démocratique (encore très répandues) se sont habituellement basées sur le principe de la lutte des classes plus ou moins antagonistes et sur la poursuite de conditions économiques, dites toujours « plus intéressantes » pour les « masses de travailleurs », même indépendamment des résultats financiers et profitables de leur travail.

Les organisations patronales sont tout de même parvenues, tôt ou tard, à reconnaître que le syndicalisme a globalement contribué – même au-delà de ses intentions – à l'organisation moderne de l'industrie et du commerce international. D'où le jugement « assez positif » limité jusqu'aux années 50-60.

Qu'est-ce qui s'est passé par après ? Les conquêtes syndicales de plus de quarante années après cet apogée pré-soixante-huitard ont été amenées à leur hypertrophie la plus exagérée et paroxystique. Dans l'élan rebelle et de revendicacionisme aux allures pseudo-révolutionnaires des ces années, les conquêtes syndicales se sont multipliées et cumulées jusqu'à créer, en Occident, des marchés exceptionnellement affaiblis et déséquilibrés en faveur apparente des travailleurs. Les entreprises occidentales ont progressivement parcouru le chemin de leur déclin de compétitivité à cause des concessions scélérates que les syndicats ont continué à exiger pendant ces décennies. Et, en disant cela, je pèse mes mots.

On a pu commencer à constater ces premières conséquences désastreuses au début des années 80 où – par exemple – les voitures japonaises ont commencé à conquérir les marchés nord-occidentaux : le leader mondial en est aujourd'hui, tout symboliquement, Toyota tandis que même Detroit, la capitale américaine de la voiture depuis un siècle, entrain en faillite.

Pendant que les conquêtes bureaucratique-hyper-revendicacionnistes des syndicats ne cessaient de se multiplier dans l'irrationnel le plus masochiste (et dans l'étatisme croissant des pays européens), deux événements se produisaient en innombrables exemples.

Le premier, directement lié aux avantages acquis indûment par les syndicats, a été celui de l'océan des faillites d'entreprises occidentales : jetées hors marchés par le coût exorbitant de leur fonctionnement et par les exigences absurdes des luttes du personnel, ces entreprises (surtout européennes) n'avaient autre alternative que leur fermeture, même en délocalisant.

Le deuxième phénomène a été la progressive et positive compétitivité des entreprises des pays dits émergents devenus immensément concurrentielles face aux entreprises négativement et économiquement alourdies, culturellement avilis et découragées de notre Occident.

Une sorte de *némésis*, celle-ci au destin narquois, où tous les droits et les conquêtes deviennent théoriques, parce que les entreprises ferment et engendrent le chômage. Une sorte de victoire de Pyrrhus.

La prétention de revendications lunaires, hors marchés, produit le néant. Mais le paradoxe le plus extraordinaire a été le fait que la seule idéologie, celle communiste, restée encore candidate à la lutte des classes antagonistes (dans les faits, plus que – désormais – théoriquement), a continué sa course destructrice et nihiliste dans la même période où les systèmes politiques collectivistes ont justement déclaré ouvertement leur déconfiture et leur banqueroute. Il aura fallu presque vingt ans, à partir de l'écroulement du mur rouge de Berlin en 1989, pour que les syndicats commencent timidement – en partie, surtout en suivant les syndicats allemands – à revoir leur stratégie suicidaire et réellement antipopulaire toujours fondée sur les idées nihilistes du revendicacionisme economiciste : pour des salaires et des normes que les entreprises ébranlées et dépériées de l'Occident ne peuvent plus payer.

Entre-temps, toute la culture productive de l'Occident est entrée – pouvait-il en être autrement ? – dans une dépression presque paralysante. Même si des réactions salutaires commencent à se frayer un chemin dans le déclin des récessions économiques, comme chez Fiat à Turin (où un référendum statuaire ouvrier a mis fin aux grèves à gogo) en suivant de loin, même les industries américaines. Et je ne parle pas ici des manquements très graves de nouveaux investissements indispensables à l'innovation et à l'expansion : re-engineering technologique et politiques de développement commercial.

2.6 – Le sel insipide : les entrepreneurs subordonnés aux clercs et aux syndicats sur le plan culturel et projectuel

Lorsque le sel devient insipide³⁵, comment donner de la saveur aux mets ?

Les intellectuels « imbéciles » (toujours sauf preuve du contraire, naturellement), c'est-à-dire les clercs de tout genre (y compris les innombrables politiciens « contraints » à avancer dans la démagogie par la dégénération de la culture de masse) qui souillent et corrompent la pensée vitale de nos sociétés modernes avec leur nihilisme militant plus ou moins ouvert, entament chaque jour la positivité emblématique des entrepreneurs. Même des petits.

L'œuvre est, pour ainsi dire, complétée par les innombrables lois sociales ou « accords » arrachés à l'issue de grèves et actions syndicales multiples et prolongées : plus ou moins « démocratiques », cela va de soi.

Ces pratiques, quasiment des deux dernières générations, sont devenues tellement généralisées et « habituelles » qu'il y a beaucoup de jeunes entrepreneurs qui n'ont jamais vu autre chose. Et qui vont jusqu'à les considérer comme « normales ». En réalité, il s'agit d'abominations socialement injustes obtenues dans une progression cumulative qui n'est plus possible d'imposer rationnellement et raisonnablement depuis belle lurette à cause des nouvelles conditions de compétitivités amenées par la globalisation.

Très souvent, ces forces antihistoriques et réactionnaires, dans lesquelles beaucoup de syndicats – devenus entre-temps bureaucratiques et autoréférentiels – baignent encore sans pudeur, arrivent à préférer et à provoquer les faillites ou les délocalisations des entreprises pour défendre théoriquement les abominables acquis non plus soutenables. Même leur idéologie passéiste et classiste – qui, au demeurant, n'est plus de mise depuis plus de trente ans, aussi officiellement – est ouvertement contredite par de telles options économiques et politiques. Ces stratégies scélérates ont déjà caractérisé, plus ou moins, les premières années de ce troisième millénaire.

Mais ce qui est plus grave encore est le fait que le sel traditionnel des entrepreneurs est devenu, entre-temps, insipide. Les entrepreneurs, même les petits entrepreneurs, ont inconsciemment et superficiellement absorbé les principes et les comportements des ennemis de la tradition au moins fondée sur l'éternel bon sens.

Nombreuses sont les organisations patronales de plusieurs pays européens importants à se surprendre – désormais – à constater dans leurs rangs des poncifs habituels dans la panoplie de l'armement des nihilistes militants. En essayant continuellement de composer avec des revendications insensées et même aberrantes des syndicats, pendant plusieurs décennies, des représentants des entrepreneurs ont du mal à se différencier de leurs habituels discours grotesques et anti-économiques : qui est accompagné du boiteux, apprend à boiter. Surtout que la productivité et la rentabilité des entreprises – aussi grandes ou petites soient-elles – ont même relativement et proportionnellement chuté en séparant, de plus en plus, les revendications des possibilités permises par les marchés. Surtout au détriment du développement.

La projectualité de créateurs et d'investisseurs des entrepreneurs est rendue impossible par cette poursuite des revendications insoutenables. Surtout sur le plan de la compétitivité internationale. Leur culture fondée sur la composition des quatre intérêts contradictoires – on l'a vu – auxquelles l'entreprise est clouée, est continuellement piétinée par leurs propres dires. Le sel devenu insipide : l'éclipse de la raison et de la transcendance entrepreneuriale. L'autre manière de parler du déclin de l'Occident.

Par exemple, les organisations patronales des pays européens se surprennent également à voir de nombreuses entreprises – et, naturellement, des entrepreneurs – sortir de leurs rangs et se préparer à commencer à remettre les pendules à l'heure dans les entreprises dévastées par l'idéologie de l'irresponsabilité et de l'improductivité. Le refus même partiel des lois du marché amène au nihilisme.

Par exemple, l'administrateur délégué de Fiat, l'italo-canadien Marchionne³⁶, qui, après avoir pris le contrôle de Chrysler, disons pour une bouchée de pain, a réussi à créer des nouvelles entreprises polémiquement en dehors des rangs de l'organisation patronale italienne (la Confindustria) en réussissant également à isoler les anarcho-syndicalistes de gauche : et il commence à distribuer les bénéfices de Fiat aux ouvriers.

Et ceci pour montrer que les entreprises n'ont pas besoin, à ce jour, de la soi-disant lutte syndicale pour faire participer les salariés de la création de richesse réalisée sur les marchés de la compétition internationale.

³⁵ Evangile, Mt. 5, 13-16

³⁶ Sergio Marchionne : la majorité des ouvriers de Turin ont battu les positions classistes et défaitistes, le 16 janvier 2011, du syndicat da gauche CGIL avec un référendum d'entreprise.

2.7 – La pénurie de culture bourgeoise en Europe et l'abondance d'une culture petite-bourgeoise toujours subordonnée

Les entrepreneurs, surtout dans notre époque de crises consécutives et télescopées, ne courent pas les rues. Le fameux rapport universel de Pareto³⁷, 80/20 %, est entré rudement en récession en diminuant radicalement le pourcentage, en l'occurrence, des entrepreneurs par rapport à celui des travailleurs génériques (et subordonnés avec leur salaire). Est-ce qu'il y a une mutation anthropologique en cours, pour laquelle le nombre en absolu et en pourcentage des entrepreneurs serait en radicale diminution ? Même si presque tout est fait pour que cela arrive et le nombre croissant d'apocalyptiques, naturellement, la réponse est non. Mais trois facteurs, respectivement économique, sociale et culturelle influent négativement dans cette baisse épocale de vocations entrepreneuriales.

Tout d'abord, sur le plan économique, le frein constitué par le risque très élevé de créer une nouvelle entreprise : entre récessions, stagnations et développements très lents, le danger de ne pas réussir dans les projets entrepreneuriaux serait tellement élevé qu'on ne s'y aventure pas facilement. Ensuite, il y a les avantages socio-économiques de demeurer travailleur subordonné à l'abri apparemment des lois étatiques, voire même à préférer le « contrat nation » et le « statut d'éternel fonctionnaire » protégé. Et, enfin, la culture traditionnellement anticapitaliste et au moins a-entrepreneuriale qui refait surface pour amener avec elle toutes ses conceptions nihilistes et irresponsables.

Ces trois facteurs constituent à présent le mélange de la peur qui caractérise le déclin de notre Occident sceptique et renoncateur. Je reprends ici, naturellement, la terminologie peu rigoureuse et très partielle – de la bourgeoisie et de la petite-bourgeoisie – normalement utilisée dans notre monde. La culture glorieuse bourgeoise de la responsabilité productive et dirigeante a tendance à disparaître derrière la montée impudente d'une vision petite-bourgeoise peureuse, mesquine et sordide qui constitue le bouillon de culture de toutes les médiocrités, malheureusement éclatantes et apparemment dominantes, de notre univers ainsi « officiellement » vitalement voué à l'abandon.

La caractéristique principale de cette culture est qu'elle est globalement subordonnée et hétéro-dirigée : c'est dans ce trait qu'elle est – pourrait-on dire – indécentement petite-bourgeoise, parasite et incapable de projectualité. Le nihilisme conformiste propre à la pensée unique peut ainsi se développer et se répandre, dans tous ses états, grâce à cette passivité fataliste d'une possible bourgeoisie devenue ou restée petite et historiquement insignifiante. La culture de masse, insensée et télévisuelle en est l'expression tragiquement et superficiellement quotidienne. Ce n'est pas une surprise si les idées anémiques et impuissantes, les plus incertaines, constituent les chevaux de bataille de cette immense catégorie cultivant les lieux communs de « belles idées » – généralement fausses ou dégradées – les plus répandues.

Ce sont des hommes libres et non des subordonnés aux idées massifiées de la pensée unique (ou en petit-bourgeois tendanciellement statolatrices comme une grande, trop grande, partie), que la véritable modernité exige : pour échapper au nihilisme gai et articulé de masse, il faut disposer d'une foi et d'une culture bien autres que celles doucement tyrannisées par le spectacle de la société qui passe tout à la moulinette idéologique de la classe petite ou moyenne. Et qui égalise tout relativistiquement vers le bas.

Mais ces hommes libres sont plutôt rares.

Toutes les sociétés, sécularisées et massifiées par le nihilisme relativistique, ont depuis plus de quarante ans « éduqué » des nouvelles générations, qu'on peut appeler culturellement des véritables « zombies » : les grands savants anti-sceptiques de notre époque ont du mal à croire encore au salut spirituel de ces multitudes d'écervelés, acéphales volontaires.

Ainsi la culture active et projectuelle de la soi-disant grande bourgeoisie est contrainte à se nier, à se taire et à se cacher en renonçant à son rôle caractéristique et historique de vitaliser et diriger toute la société. Après l'abdication de l'aristocratie, même la bourgeoisie semble avoir déclaré forfait.

Cependant Bernard Scholz, président de la Compagnie des Œuvres³⁸ est content de constater que « après des années dans lesquelles les petites et moyennes entreprises ont été critiquées comme si elles étaient un obstacle à la croissance et à la compétitivité, l'Union européenne a reconnu avec son *Small Business Act* la valeur essentielle des PME pour le futur économique et social ».

³⁷ Wilfried Pareto, sociologue et économiste italo-franco-suisse (1848 – † 1923), est fameux pour sa théorie selon laquelle l'économie politique n'est qu'une partie de la sociologie...

³⁸ Manifest CDO, *Faire entreprise*, Introduction, Milan, juin 2010 (IT), www.cdo.org.

2.8 – La course (infinie) du nihilisme paupériste et pieux après les pauvres

Il y a un grand résidu parmi les déchets des idéologies politiques et même de l'Église qui se balade encore sur les marchés des idées à quatre sous dans la sous-culture contemporaine.

Elle est constituée par la grande course, structurellement infinie et jamais assouvie, après les pauvres.

Il faut les assister, il faut les sauver, naturellement.

Toute la société, surtout statolatricque en adoration de l'interventionnisme de l'État, doit s'en occuper.

Sur ce point, aussi bien certaines tendances de l'Église périphérique que toutes les idéologies politiques de gauche convergent : l'État doit mettre au centre de ses activités assistancielles l'aide inconditionnée aux pauvres.

D'où viennent ces idées d'assistance aux démunis, même du monde entier ?

De l'Évangile, naturellement. Et, par conséquent, du communisme en tant que projet fondé sur les classes prolétariennes. Nous n'allons pas trop perdre de temps à analyser l'idée clairement non fondée et complètement entrée en faillite de la mythologie du communisme à l'aide des pauvres. Elle est implorée pratiquement partout dans le monde, à l'exception de la totalitaire et tyrannique Corée du Nord qui vit encore dans la pénurie structurelle de masse, propre au communisme opérationnel. Celui-ci s'est même avéré, sur le plan de la praxis, le producteur le plus formidable de pauvreté intrinsèquement lié à sa propre idéologie immanente.

Par contre, il est intéressant de considérer l'idée humanitaire et missionnaire des religions évangéliques qui n'arrêtent pas de parler des pauvres à l'enseigne de ce qu'avait fait Jésus lui-même à plusieurs reprises et occasions. Jésus avait parlé des pauvres dans son merveilleux « discours de la montagne »³⁹ surtout à propos de la « pauvreté d'esprit » qui, seule permet l'accès au Royaume des Cieux. Naturellement, il a parlé maintes fois des pauvres démunis auxquels la charité humaine et transcendante doit venir en secours par solidarité vis-à-vis de l'universalité fraternelle et pour remédier – tant que possible – aux injustices sociales et de la vie. Le christianisme est, surtout, cela : la rencontre continue avec l'altérité humaine et concrète qui ne fait que refléter la nature toujours vocationnellement divine de la personne. Surtout, si pauvre.

L'encyclique *Caritas in veritate* vient d'être promulguée par le pape Benoît XVI pour réaffirmer – si on ose dire – la vérité chrétienne de la charité : elle ne peut être pratiquée dans sa plénitude que personnellement comme rencontre directe et miséricordieuse avec son prochain pauvre ou misérable.

Une partie importante des chrétiens protestants, et même des catholiques, est par contre parvenue à concevoir le rapport charitable avec les pauvres comme aide et assistance exclusivement ou majoritairement étatique. Leur activité « généreuse » se limite de plus en plus à l'administration des actions distributives des subventions octroyées finalement par les organismes de l'État-nation. Mais les mêmes méthodes sont appliquées également dans certaines organisations de charité privées.

Devenus des fonctionnaires de la charité dite marketing, ces opérateurs chrétiens, de plus en plus nombreux en tant que militants modestement ou bien rémunérés et avantagés, arrivent même à dépersonnaliser complètement et politicistiquement leurs rapports avec les pauvres. Ainsi leur efficacité bureaucratique n'est contrastée, parfois ou souvent, que par la rareté des démunis bénéficiaires eux-mêmes.

Nos sociétés de l'opulence ont déjà beaucoup réduit le nombre de pauvres réels tandis que les parasites et les candidats à l'assistance à gogo sont devenus légions. D'où la tendance de ces organisations à élever fatalement même les standards identifiant les seuils de pauvreté...

Les pauvres d'aujourd'hui des métropoles occidentales ressemblent d'ailleurs fort peu à ceux, très structurels, dont parlait Jésus. Ceux de nos jours sont très souvent le produit d'un paupérisme idéologique qui s'est incrusté auprès de certains milieux politiques et religieux devenus eux aussi foncièrement parasitaires.

Et spirituellement souvent misérables.

L'étatisme moderne s'est emparé de la *res publica* et le laïcisme collectiviste a même pénétré dans les rangs des chrétiens organisés aussi bien de gauche que d'une certaine hiérarchie, heureusement minoritaire, de l'Église. Les formes du nihilisme moderne sont multiples et étonnantes.

Par ailleurs, déjà un premier ministre français de l'ère mitterrandienne, le socialiste et premier ministre Rocard, avait stigmatisé la course après les pauvres (en l'occurrence les immigrés, pratiquement presque les seuls vrais pauvres d'aujourd'hui) : « la France – disait-il – ne peut pas accueillir toute la misère du monde ». Aucun pays ne peut, en effet, le faire : une raison non négligeable du bien fondé des missions religieuses dans le monde est bien celle-ci.

³⁹ Évangile, Mt, 5, 3 et Lc, 6, 20.

2.9 – La complicité des entrepreneurs très peu « bourgeois » dans l'interventionnisme de « l'état éthique » toujours liberticide

Déjà Hérode, roi des Juifs au temps de la naissance de Jésus, s'était rendu coupable de l'extermination de la famille de sa femme (et il n'était certainement pas le premier dans l'histoire) et de tous les enfants en bas âge de son royaume, le « carnage des innocents » : dans ce cas, pour ne pas rater le bébé inconnu, nouveau « Roi des Juifs » son possible compétiteur, comme prédit dans l'Ancien Testament et annoncé par les Mages... De même, toute l'histoire de ce qu'on appelle le capitalisme est marqué – et continue à être caractérisé – par d'innombrables délits, fautes et entorses contraires à ses fondements.

La chose est bien connue : Zingale et Rajan⁴⁰ – par exemple – ont déjà écrit dans leur livre intitulé « Sauver le capitalisme des capitalistes » ce type d'hérésies économiques absurdes. Les deux co-auteurs du Collège de Chicago ont mis bien en évidence que ce sont souvent les hommes d'entreprise, les entrepreneurs eux-mêmes, qui mettent en péril les marchés dans leurs principes de base avec leurs abus (comme Hérode dans son propre royaume). Ce qui est mis en question dans cet ouvrage, ce n'est pas seulement la panoplie des aspects violents et délinquents toujours par rapport au pouvoir – donc même au pouvoir de l'entreprise – mais surtout ses dégénéralisations qui sont reliées à l'étatisme de corruption.

Comme tout le monde, l'entrepreneur est soumis à la tentation d'enfreindre et de violer les règles morales du libre marché et de la sacro-sainte compétitivité pour parvenir illégalement (ou illicitement) à battre ses propres concurrents.

Dans ces cas, c'est la saine bourgeoisie libérale, même pratiquant les principes de subsidiarité, qui risque de devenir non seulement un sel insipide, mais même un ingrédient toxique de la liberté de compétition qui annihile la franche concurrence. Et l'idée même de marché.

L'étatisme n'est ainsi pas provoqué exclusivement comme le fruit de l'assistancialisme parasitaire des masses subordonnées qui essayent (souvent avec succès) de noyer leur possible malhonnêteté dans l'immense chaudron de l'État. Ces pratiques frauduleuses contre la légitimité de l'entreprise, structurellement en libre compétition, sont pratiquées même par des entrepreneurs niant légalement leur rôle, avec la complicité des fonctionnaires vicieux et traîtres du service à la légitime collectivité.

Il n'est pas rare que des entrepreneurs assument ces comportements pervers et dépravés en se munissant de justifications même pseudo-morales d'occasion appartenant à la conception de « l'état éthique » qui s'avère toujours et clairement être de pacotille. Comme parfois les règles du libre marché aboutissent à des pratiques injustes, ils n'hésitent pas à invoquer la... corruption étatique comme solution « éthique ». Ces entrepreneurs, peut-être, ne s'aperçoivent pas du fait que les marchés ne seront jamais parfaits : tous les économistes le répètent et l'expérience historique (et religieuse) l'atteste. C'est en éduquant le client et le consommateur (par définition toujours tendanciellement paresseux) que les marchés pourront devenir plus rationnels et justes. Certainement pas en se mariant avec les théories statolatrices des intellectuels de gauche (et même parfois de droite) qui, malgré leurs débâcles historiques et leur manque de fondements téléologiques, continuent à les proclamer comme le salut de la planète et de l'histoire.

L'étatisme, en réalité, est le problème économique numéro un de l'Occident de notre ère qui en a été particulièrement victime cumulativement pendant plus de quarante ans. Et, lorsque les entrepreneurs – surtout si petits – entendent parler d'« État éthique », fatalement totalitaire et économiquement dévorant, ils devraient être très alertés et prudents face à l'interlocuteur proposant toutes sortes d'interventionnismes étatiques toujours minables et dévastateurs. Il ne vaut pas la peine de perdre du temps à démontrer une théorie politique qui aurait la prétention d'éliminer pas moins que le Mal de la Terre par le biais, risiblement, de... « règles légales » immanentes.

Les règles, on le sait, ne suffisent jamais ! C'est l'État éthique à être toujours liberticide même pour les libertés démocratiques. À l'évidence, un problème de culture propre à la bourgeoisie européenne se pose : elle devrait être vaccinée contre toute infection de collectivisme et d'interventionnisme fatalement anti-démocratique. La seule intervention légitime de l'État dans l'économie de marché est celle subsidiaire définie comme nécessaire à cause de l'insuffisance évidente de l'action du secteur privé.

Le problème, dans ce cas, est toujours dû aux difficultés d'écarter le même État par après...

Il n'y a rien de plus tenace que l'incrustation, difficilement biodégradable, de l'interventionnisme de l'État-nation dans l'économie libre des pays.

⁴⁰ Luigi Zingales et Raghuram G. Rajan, « *Saving capitalism from the Capitalists* », P.U.P., Chicago, 2004, (EU).

2.10 – La haine envieuse de l'argent de l'entrepreneur, souvent supposé volé : émulation ou jalousie ?

Il est connu qu'un entrepreneur qui a fait faillite aux États-Unis n'a nullement la même réputation que si cette faillite s'était déroulée en Europe.

À la culpabilité américaine, l'Europe ajoute la honte presque indélébile, comme si la faillite n'existait pas à l'horizon de l'univers même quotidien de tout entrepreneur.

On parle ici, naturellement, de simple faillite et non de la faillite frauduleuse et bien organisée dans un cadre de délinquance entrepreneuriale.

Bien sûr, la réussite a toujours comme figure symétrique la débâcle possible ainsi que le risque d'engranger des bénéfices mais également des pertes...

Plusieurs circonstances malheureuses peuvent se réunir pour provoquer une faillite. Même si peu probable et rare, c'est tout simplement possible.

Mais la question a son origine bien plus loin.

Non que les Américains soient superficiels et sous-évaluent une faillite par le fait qu'elle est dans l'ordre des choses qui peuvent se produire. Mais, tout simplement, ils se situent – dans leur pays entre les deux océans – dans un cadre de l'émulation et, généralement, non de l'envie.

Le succès de l'autre, du prochain, là-bas, est plutôt une raison d'émulation que de rivalité.

La première raison de ce qu'on appelle le « rêve américain » est en effet la complaisance, l'amabilité pour la réussite du prochain : la compassion (de la *cum passionem*, la « passion avec » des Latins) pour la victoire du voisin qui a même triomphé dans la compétition pour la présidence des États...

L'émulation a ainsi éliminé la jalousie ? Cela serait trop beau et irréel. Mais, dans cette culture, la première réaction n'est souvent pas négative : le mot espoir sous-tend à cette vision. L'opportunité, la chance, la possibilité est réalisable aussi pour moi. Il est permis à moi aussi, comme à tout le monde, de réaliser mon rêve avec l'engagement de mon travail.

Il est toujours faisable que le beau de mon désir puisse s'avérer.

Dans cette dimension d'éventualités et de projectualités, le virtuel peut toujours devenir réel.

Ou bien faillir. Dans ce cas, il y aura toujours une deuxième chance. Une autre chance.

Et c'est pour cette raison que la trappe paralysante du sentiment de la rivalité gratuite ne se déclenche pas automatiquement dans ces pays anglo-saxons en ouvrant la porte dévorante de la plus absurde des jalousies inutiles.

De plus, que l'on considère toutes les motivations malveillantes que cette trappe amène avec elle. Les doutes les plus irréels sont alimentés dans nos pays européens comme si on ouvrait la boîte de Pandore et si on s'exposait aux suppositions les plus malignes et hostiles : le souci d'auto-justifier sa propre paresse et d'excuser indûment son propre manque de talent conduit à insinuer, même calomnieusement, la réussite de l'autre.

C'est le cas de l'entrepreneur et du petit entrepreneur dans leur succès dont on ignore les années de risques, de travail acharné, d'applications diligentes et de sacrifices dissimulés.

Au lieu de considérer son succès comme un facteur d'agrégation vers le haut de toute la société, on l'entoure souvent de froide jalousie pour sa fière indépendance, pour sa recherche de réputation légitime, de même que le prestige et son succès économique enfin arrivé.

Parfois, on laisse même les mauvaises langues insinuer que des méthodes douteuses, ou illégales, seraient à l'origine de ce succès. En invoquant, non rarement, qu'une justice humaine pas bien identifiée et légitime devrait intervenir pour aplanir le destin ainsi « abusé et immérité ».

Une sorte de haine, ou clairement la haine, peut même s'ajouter à ce cadre dans lequel l'entrepreneur doit aussi couler ses jours de travail interminables face à des problèmes à résoudre.

Même les membres de sa famille peuvent être affectés par les tourments de cette solitude vraiment diffamatoire. Lorsqu'ils ne sont l'objet d'une subtile exploitation substantiellement économique qui ravage les rapports amicaux et affectifs, surtout dans la grande famille, dans ses proches.

La culture anti-entrepreneuriale n'arrive pas toujours à accomplir tout ce parcours pervers, mais – surtout en Europe – la question est tout de même à l'ordre du jour.

On a de quoi envier, au lieu de tout ce minable nihilisme, la catégorie très rare de l'émulation productive, de l'amitié et de la compétition loyale.

2.11 – Du « désir » de Lacan à celui de la sainteté jusqu'à la boulimie fatalement anorexique : la « jouissance de la vérité »

Tous ceux qui s'intéressent aux problèmes qui sont à la base de l'interprétation des raisons de la monstrueuse crise économique de notre ère se sont étonnés que même des psychanalystes se soient intéressés à la chose. Il y a un mot qui est devenu central dans ce débat en cours et dont j'ai déjà parlé dans ces chapitres : il s'agit du mot, tout à fait lacanien, « désir », déjà très utilisé en France avant les années 80 (au moins sur le plan psycholinguistique).

En Italie, ce même mot « *desiderio* » a été repris comme central pour la première fois dans l'analyse économique du Censis, l'organisme national officiel le plus important pour les évaluations et les prévisions statistiques. Le manque de désir dans la culture contemporaine a été indiqué – fin 2010 – comme la cause la plus importante de la dernière crise économique.

La psychologie à l'aide de la sociologie et comme motivation de la récession économique !

Le mouvement déjà cité et fondé par don Giussani, Communion et Libération, a également repris le thème de cette perte de désir, dont il parle depuis des décennies, comme analyse centrale de sa critique anthropologique et religieuse du nihilisme.

Plein d'articles ont été publiés non seulement dans la presse, même quotidienne et en ligne, naturellement catholique, où les approfondissements les plus sophistiqués ont été traités par des spécialistes de premier plan et des hommes de foi, ainsi que de culture.

Le désir, c'est-à-dire la source de la projectualité la plus profonde de la personne, a été décrit – encore une fois par les catholiques de CL et de son organisation entrepreneuriale CDO (Compagnie des Œuvres) –, dans sa dégénération actuelle, comme une sorte de pulsion dérégulée par la satisfaction immédiate et hétéro-dirigée propre à l'individu nihiliste : victime d'un hyper-hédonisme dit « de clochard » et banalisé, son désir se réduit et s'identifie avec le caprice sans aucun lien et aucune obligation en dehors de soi-même.

L'impératif est dans ce cas l'appropriation directe et sans délai d'une boulimie de mini-désirs parcellisés et affolés. Ce n'est plus le bonheur global qu'on poursuit dans la continuité, qui relie toute l'existence à un ordre supérieur où le sens assume toute sa densité dans une vocation transcendante.

Au contraire, il s'agit d'un désir dégradé fatalement en voie de s'éteindre, car lié à la subjectivité en déclin : l'anorexie n'est que le symétrique de la boulimie inconsiderée...

On essaie de remplacer le désir de sainteté par la pulsion immédiate qui, comme un petit feu de paille, ne peut que s'éteindre tout de suite. Ainsi, on constate que le cœur a toujours des raisons que la « raison » ignore : la prétention de rationaliser la faculté du désir, diminuée par l'idéologie du « tout et tout de suite », montre son impuissance en s'étant privée de digues et de barrières protectrices.

Au lieu de devenir responsable du désir qui se développe, on finit par se rendre irresponsablement à son évaporation.

La motivation de ce mécanisme est due au fait que l'action de s'approprier directement et immédiatement, au surgir du petit désir devenu impérieusement contraignant, amène à la banale lassitude indifférenciée propre à la fatigue même du vivre sceptique.

En sachant que tout le marketing moderne se fonde sur la proposition de produits et de services, le rôle de l'entrepreneur est double.

D'un côté, il doit faire la promotion de ses services et produits vraiment utiles, nécessaires et de véritable qualité.

De l'autre côté, il doit opérer à la limite de ses possibilités réelles afin de promouvoir son activité et celle du futur client.

Et, naturellement, l'entrepreneur doit proposer des prix compétitifs : c'est toujours en baissant les prix des produits et en relevant leur qualité que la valeur ajoutée à la Création peut se concrétiser. Même sans innovation, pas toujours vraiment nécessaire, voire indispensable.

Bref, il doit « transmettre le désir » du sensé à l'intérieur du sens. Par ailleurs, en tant qu'entrepreneur, d'autant plus si petit, on sait qu'il doit obéir au sens. En période de crise, il doit encore davantage s'accrocher à la vérité qui est toujours contagieuse. Que l'on se rappelle du passage de saint Augustin sur la beauté où il met en évidence « la jouissance de la vérité » (*gaudium de veritate*). Même les grands menteurs, tout en trompant les autres, n'aiment pas être trompés eux-mêmes⁴¹.

On le répète souvent, la beauté de la vérité aura toujours la peau du nihilisme qui annule le désir.

⁴¹ Saint Augustin, *Confessions*, Livre X, Chapitre XXIII, Bonheur et vérité, Rizzoli Editore, Milan, 1958 (IT), p. 282.

2.12 – Le travail moderne souvent perçu comme celui des esclaves et l'immense leçon du christianisme pour le libérer

L'esclavage a été aboli presque partout depuis un peu moins de deux siècles, non sans guerres et violences sociales inouïes. On en parlait, il n'y a pas longtemps, à table – à la cantine de mon entreprise appelée, *Bistrologos*, dans mon *head office* de Bruxelles – avec des employés et jeunes stagiaires, dans un ton même marrant et rigolo. À un certain moment, le discours s'est fait assez sérieux lorsqu'une stagiaire anglaise a raconté une anecdote (entre l'imaginaire et l'historique) sur Britannicus, l'esclave traducteur et interprète de Jules César. Le futur empereur romain qui avait conquis l'actuelle Angleterre voulait récompenser son esclave appelé Britannicus, un « anglais » cultivé qu'il avait appris à estimer comme un véritable pair, en lui offrant de devenir *libertus*, c'est-à-dire esclave libéré et libre citoyen romain. Le traducteur esclave lui répondit – avait affirmé la très jeune stagiaire elle aussi future traductrice anglaise – avec une locution devenue, de nos jours, très emblématique : « Non, merci ».

Moi aussi, j'avais entendu, à mon école cette petite histoire dans les années 50, racontée par mon professeur de latin, sans avoir jamais pu la vérifier. L'amour pour son travail et le fait de l'accomplir avec le plus grand « entrepreneur » de son époque n'avaient laissé à Britannicus aucun doute dans sa décision de refuser l'inutile liberté offerte par César : son rapport personnel avec le très grand « condottiere », qui avait même franchi la Manche, était dans les faits déjà complètement libre ; l'esclave était devenu rapidement même un conseiller et un véritable intrapreneur dans son travail quotidien d'interprète précieux avec les populations locales et pratiquement conquises à la civilisation romaine... À partir de cette étonnante anecdote, la conversation avait viré à la préférence assez généralisée de la part de l'actuelle jeunesse européenne pour « la servitude volontaire » : la condition du travail subordonné avait été définie comme un total esclavage, renversé par rapport à celui de Britannicus car aliéné comme tout autre travail d'esclave, mais égale ou analogue par le fait qu'on peut choisir – tout au moins apparemment – son propre patron (esclavagiste !).

Comment a-t-on pu arriver à concevoir le travail dans une vision si triste et bouleversée par rapport à celle judaïco-chrétienne des derniers trois mille ans ? Nous venons de voir comment le nihilisme sceptique et agnostique est parvenu à vider de toute idéalité et de tout contenu, sauf celui strictement économique, l'activité fondamentale de l'actuel homme « éternel ». Les jeunes qui sortent de vingt ans d'école se présentent complètement voués à cette idéologie sans aucune épaisseur et mélancoliquement désespérés. Ils sont pratiquement « prêts » à être rééduqués *da capo*, en commençant par le fait d'être d'abord vidés de toutes les stupidités et les contrevérités que les enseignants (non seulement) sans aucune valeur leur ont inculqué. On pourrait même penser que c'est pour cette raison de base que le chômage des jeunes est, surtout en Europe, très élevé (plus du 30 %) : ce n'est pas nouveau de dire que les jeunes sont souvent des grands et débordants consommateurs et des piètres et réticents producteurs. Et, pourtant, ils n'ont jamais été si « cultivés » et si potentiellement prêts à produire pour un monde nouveau et plus beau.

Il faut absolument que le discours profondément révolutionnaire du gigantesque mouvement monacal du Moyen Âge soit remis dans les oreilles de notre monde abasourdi par l'idéologie du divertissement sans contenus et par la musique compulsive et massifiante du néant. La grandeur de notre Europe qui a réussi à conquérir avec sa culture du sens tout l'Occident (et de la planète) avait jailli de l'idée « folle » de saint Benoît qui, dans la richesse de la tradition chrétienne, avait fondé sur la prière – tout simplement – toute l'existence humaine. Dans son slogan « publicitaire » *ora et labora* de règle abbatiale, même bénédictine, le travail était conçu comme une continuation de la prière. Il ne pouvait que s'étendre dans tous les esprits et dans tous les domaines. Les innombrables monastères sont ainsi devenus les noyaux non seulement préposés à sauver toute la culture humaine et écrite de l'antiquité, mais à polariser et à inventer les nouvelles technologies des productions dans tout secteur. Les moines, qui étaient les seuls ou les rares voyageurs permanents dans toute l'Europe pendant plusieurs siècles jusqu'à la Renaissance, étaient devenus les principaux acteurs et les vecteurs du développement économique du Vieux continent. Les rapports de continuité entre les différents ordres monacaux et entre les différentes abbayes se sont progressivement « substantiés » d'initiatives entrepreneuriales et d'échanges d'innovations qui faisaient partie d'une seule recherche eschatologique, d'une seule vision culturelle et productive. L'accomplissement humain se faisait aussi bien par la liturgie que par la création d'entreprises (au début surtout dans l'agriculture) : la réalisation des cathédrales gothiques et des monastères romains était parallèle aux ouvertures de nouvelles entreprises de manufacture (par exemple ceux de la tissure) : dans toute l'Europe et autour des monastères. L'idéologie défaitiste et nihiliste était inimaginable pendant que la tradition chrétienne continuait à libérer le travail en le rendant sacré.

2.13 – L'obsolescence de l'achiffisme des clercs classiques et, symétriquement, des entrepreneurs économicistes

Le symptôme peut-être le plus significatif du niveau avancé de diffusion de la pensée unique, ignoblement réductrice et annihilante, est constitué par le rôle exclusivement économiciste que beaucoup d'entrepreneurs attribuent à leur « métier » : « nous – qu'ils disent – ne faisons pas de politique... ».

Par la même, certains parmi eux pensent et n'hésitent pas à déblatérer, tout le temps et en toute occasion, qu'ils s'occupent uniquement d'économie et ils se vantent même de se limiter à se consacrer aux activités exclusivement économiques de leurs entreprises. Leur abrutissement auto-réductionniste les amène à penser que l'efficacité de leur action ne peut se déployer que s'ils se limitent à s'occuper de leurs comptes, de leurs produits et de leur organisation strictement technique d'entreprise.

Les lobotomisés ne s'aperçoivent même pas d'avoir ainsi confié le volant, le frein et la fourniture du carburant de leur voiture à d'autres professionnels « spécialisés » en politique (les différents politiciens dits « administrateurs »). Ou bien, « spécialisés » en techniques de la culture (les différentes corporations d'intellectuels, artistes ou même « éducateurs » comme les soi-disant profs).

Ces entrepreneurs, enfantins et infantilisés, ne se rendent pas compte que le niveau de désolidarisation sociale auquel nos sociétés sont parvenues ne leur garantit plus, depuis belle lurette, cette commode et naïve subdivision des « tâches » sociales (pas vraiment folles à l'origine). Celle-ci aurait pu avoir une lueur de sens si toute la société, dans sa globalité, et l'univers des marchés étaient centrés sur une seule polarité idéale et centripète : depuis la naissance de l'État originellement toujours plus surpuissant de Hobbes, nous avons vu que les forces sociales sont programmées « chacune pour soi »⁴².

Ils ont même oublié que leur mission primaire n'est pas strictement économique (économiciste), mais au moins sociale et culturelle dans le sens de bâtisseurs de civilisation (les quatre bras de la croix à laquelle ils sont cloués et dont je parlais au chapitre 1.18).

Ils ont également oublié le principe éternel selon lequel, depuis toujours, c'est du politique et du culturel que l'économique dépend. Ce n'est pas par hasard si l'AVSI, un autre mouvement missionnaire et de charité de Communion et Libération dans le tiers monde, fonde son action sur l'éducation : l'école aux enfants et aux jeunes. La nature intrinsèque de ces forces sociales devrait les amener à jouer un rôle de tout premier plan et non de subordonnés aux « classes dirigeantes » des clercs et des politiciens desquelles ils se sont exclus, de surcroît, non sans une illusoire et risible fierté.

Ce moment de renonciation, de marginalisation dit « spécialiste » (*à chacun son métier*, comme on dit...) est même fondateur de la dérive qui est en train de déferler dans notre culture du travail.

L'univers spirituel et culturel que la globalisation mondiale est en train de nous livrer, dans notre ère, est tellement complexe que les subdivisions catégorielles, celles dont je viens de parler, ne sont plus de mise. Depuis la Renaissance, pour développer les sciences et les technologies, on a dû, logiquement, spécialiser et parcelliser tous les domaines.

À présent, il faut recomposer, il faut – au moins partiellement – redevenir polyédriques, à l'instar d'un artiste comme Leonardo, qui était à la fois grand peintre, architecte, sculpteur, ingénieur constructeur et naturaliste. En 1990, en France, un livre best-seller intitulé *Le Capital lettres*⁴³ avait mis en exergue le concept suivant lequel l'économie moderne (juste avant la révolution d'Internet et de la téléphonie portative) « avait besoin surtout – oh surprise ! – de littéraires et de philosophes ». À une seule condition : qu'ils deviennent « chiffristes », c'est-à-dire qu'ils sortent de leur analphabétisme des disciplines scientifiques, techniques et mesurables.

Les « spécialistes », les ingénieurs cantonnés à leurs secteurs hyperspécialisés sont, en effet, devenus incapables de rôles réellement dirigeants dans notre monde globalisé où il est demandé d'intégrer la culture classique avec la culture techno-scientifique.

Tous les clercs, donc, doivent arrêter de se complaire dans leur classique affirmation inutilement bornée « oh moi, les chiffres, ce n'est pas ma tasse de thé... ».

Les entrepreneurs également – j'en ai déjà parlé – doivent devenir des hommes conscients et actifs dans leur culture : leur « spécialisme » économique et technologique, leur soi-disant idiosyncrasie pour les disciplines globales les rend obsolètes et inutilisables dans la complexité de notre modernité.

⁴² Que l'on se souvienne de la devise hobbesienne « homo homini lupus », l'homme est un loup pour l'autre homme, où l'État – avec sa puissance – « assure » la trêve permanente des belligérants, mais armés.

⁴³ Alain Etchegoyen, *Le Capital lettres*, Ed. Bourin, Paris, 1990.

2.14 – Les aberrations des entrepreneurs : nier leur vocation sociale et politique. Et pour ne pas tomber dans leur hagiographie

L'entrepreneur, en tant que producteur de richesse, fondateur de socialité et inlassable organisateur de résistance et lutte à l'entropie (comme tendance naturelle inéluctable au déclin et à la mort), est par définition un animal socio-politique de première grandeur. Comment pourrait-on penser, en effet, réunir des hommes, les associer aux capitaux, les coordonner à l'intérieur d'une organisation technique et relationnelle, les diriger dans une unité de pulsions entrepreneuriales aux innombrables conséquences sociales et culturelles, comment pourrait-on envisager entreprendre – tout simplement, si on ose dire – sans répondre à une vocation éminemment culturelle et sociale, donc politique ? Les entrepreneurs écervelés qui essaient de nier cette finalité de leur action soit ne savent pas bien faire leur métier (ce n'est pas rarissime), soit s'attribuent délibérément le tort de ne pas reconnaître et faire reconnaître à leur travail sa connotation principale. Celle d'être une activité communautaire et sociale, productive au plus haut degré de la société civile et politique : dans le sens originare de la *polis*, de la cité des hommes. De surcroît, les insensés laissent le champ libre à tous les politiciens plus ou moins professionnels pour leur permettre de s'emparer facilement du rôle – très souvent d'une manière indue – de défenseurs de la très précieuse chose publique.

La politique elle-même, aux yeux de ces entrepreneurs décolorés, devient aussi une affaire exclusive des partis, des structures publiques et bureaucratiques : la politique ne deviendrait que de l'activité « partocratique ». Cette aberration relative à la réduction simpliste du mot politique est déjà indécente si affirmée par Monsieur tout-le-monde, mais elle devient inacceptable si même seulement pensée par un entrepreneur. La mentalité de subordination sociale, d'étatisme assistanciel et de parasitisme socio-économique jaillit de cette vision mesquine dont beaucoup d'entrepreneurs font tranquillement preuve : ils trouvent même des raisons de s'en vanter.

Ainsi, la soft-idéologie du nihilisme léger peut librement déferler.

Des managers voués à l'inexistante « neutralité politique », mieux vaut ne pas en parler. La politique, en effet, ne permet pas de se retirer dans des niches vides ou neutres : « si tu ne t'occupes pas de la politique, la politique s'occupe de toi », disait-on même avant 1968. Inutile d'épiloguer davantage sur la chose.

Plus intéressant, par contre, est de parler de la « médiocrité auréenne » des entrepreneurs, des petits entrepreneurs. Le terme adjectif avec ce placage d'or avait, aux temps des Latins, une valeur qu'aujourd'hui risque de se perdre : l'*aurea mediocritas* se dessinait comme médiane, équilibrée, harmonieuse et, non par hasard, auréenne. Même dans ce défaut flagrant par soustraction de responsabilité, on peut retrouver un trait typique de la modération tolérante de l'entrepreneur.

Un plaidoyer pour l'entrepreneur ne doit, en tout cas, pas glisser dans l'hagiographie. Il faut donc rappeler certaines critiques qui ont été lancées à l'entrepreneur pendant au moins quatre siècles.

Tout d'abord, l'accusation de lâcheté. Nos entrepreneurs, grands ou petits, n'ont jamais perdu leur tête dans les tourmentes de l'histoire. Ni au sens métaphorique ni au sens réel. Certains détracteurs ont souvent insinué que la tête, dans le sens éthique et culturel, ils ne l'ont jamais eue.

Même leurs cœurs sont mis sous jugement : on a souvent dit, non sans malice, qu'à leur place, notre petit entrepreneur a toujours installé et entretenu une caisse enregistreuse peu sensible aux interrogations eschatologiques ou même simplement éthico-culturelles. D'autres remarquent que son silence étonnant dans l'histoire ne pouvait pas être volontaire mais provoqué par son « handicap intellectif ». Une action rapide, même plus rapide que sa... pensée.

Il faut bien dire que les entrepreneurs se sont toujours méfiés des abstractions souvent dégénératives des philosophes. Ceux-ci, non seulement avaient divorcé du Logos incarné, mais, à partir de la Renaissance, s'étaient séparés radicalement même du Bon sens classique. Et, souvent, lorsqu'ils regardaient des horizons « éthiques », lointains, ils ne s'apercevaient pas de patauger dans des excréments.

Il faut démystifier les intellectuels « imbéciles », c'est vrai, mais il faut également que les petits entrepreneurs sortent de leur ignorance cultivée, de leur suffisance qui les amène directement à la petite et inutile vanité des prétentieux ignares.

Le manifeste de la Compagnie des Œuvres, « Faire entreprise » déjà citée au chapitre 2.7, reprend les concepts de la *Caritas in veritate* pour mettre en évidence la création sociale de l'entreprise : « L'entreprise n'est pas une *propriété exclusive*. Elle est un sujet privé mais d'intérêt public car elle converge les attentes des travailleurs, des clients, des communautés de référence, des fournisseurs de biens, de services et de ressources financières ».

2.15 – Les évangiles condamnent les mauvais emplois de la richesse et du pouvoir. Non l'entrepreneurialité et la propriété totale

Un univers comme le nôtre, sans aristocratie ni idéale ni opérationnelle, a tendance à la paralysie et à être centrifugé. Nos sociétés du spectacle que les « situationnistes » français avaient bien décrites au début des années 60, dans leur slogan-paradoxe « spectacle de la société, société du spectacle » (lesquelles sont à présent sous les yeux de tout le monde), ne disposent pas d'une aristocratie de référence. De tous côtés surgissent, d'une manière indifférenciée, des candidats et des catégories voulant prendre la place des nobles qui ont été niés comme classe générale dirigeante : il est bien vrai que le siècle des Lumières leur a coupé massivement, non seulement au sens métaphorique, les têtes devenues souvent bien inutiles.

Qui sont-ils, ces candidats ? Tout d'abord les grands scientifiques qui revendiquent – très souvent à juste titre – leurs découvertes comme raison fondamentale du développement de notre ère. Mais ont-ils su encadrer et auto-limiter prudemment – même ce n'était peut-être pas leur devoir – tous les effets négatifs de leurs incroyables progrès scientifiques ? Puis il y a les stars du monde du spectacle (y compris les intellectuels plus ou moins nihilistes) qui ne bénéficient plus de mythologies durables. On arrive à mesurer le caractère éphémère de leur succès avec l'unité devenue fameuse de Woody Allen : le fragile et fatidique « quart d'heure à la une de la célébrité ». Après, on retrouve les sportifs qui ramassent une grande partie des consensus, des passions et du temps des multitudes qui n'hésitent pas à s'y aliéner sans modération. Suivent les politiciens qui, assis sur leurs fauteuils économique-politiques, constatent l'inconsistance structurelle et la fragilité de leur pouvoir mis à l'épreuve et mis à mal par toutes les forces centrifuges et qui ne font que se rebiffer (parfois à juste titre)... L'Église elle-même est contestée explicitement. Elle, qui avait pendant pratiquement plus de mille ans constitué la Mater et Magistra, le guide sûr et spirituel même des aristocraties, n'est plus suivie massivement. Elle est plutôt réduite au rang de petit et puissant levain dans l'aire des sociétés qui ont même l'air arrogant de vouloir laïcistiquement la marginaliser. Surtout l'Église catholique, qui se serait, apparemment, réduite à une manière d'être très différente de « l'institution sociologique » qu'elle incarnait jusqu'aux années 50. Elle doit conquérir et reconquérir son prestige divin et spirituel toujours plus sans pouvoir direct et mondain chaque jour. Dans tout domaine et même dans ses propres communautés de fidèles soumises aux contaminations de ce monde.

Et les entrepreneurs ? Tout devrait les rendre candidats aux premières places permanentes du gotha du prestige et de la réelle noblesse internationale. Mais, à part des rares exceptions de managers (à cause toutefois des sponsorisations plus ou moins sportives) ou de rarissimes petits entrepreneurs (à cause de publicités et grâce, tout de même, à la considérable envergure de leur diffusion), cette corporation économiquement de première ligne n'arrive même pas, habituellement, à rêver des véritables candidatures. Les raisons sont multiples. Les entrepreneurs devraient partir dans cette course avec un handicap considérable dû à un déficit de considération sociale qui date de plusieurs siècles. L'activité entrepreneuriale, en effet, a toujours dû payer le prix d'une réputation sulfureuse qui a entouré ses ardeurs et ses activités hors norme : leur rapport avec le sempiternel « maudit argent » les a rendus systématiquement suspects de forniquer avec le diable. L'idole « Mammon », excrément du démon, de la richesse pécheresse, leur a collé à la peau même avec des justifications pseudo-évangéliques. Les petits entrepreneurs, tout au moins jusqu'aux derniers deux siècles de grande industrialisation, ont été fallacieusement et intégralement assimilés aux péchés que la vulgate populaire et idéologique leur avait attribués : comme les évangiles ont toujours traité les « riches » d'une manière pas vraiment privilégiée, à cette dérive négative s'est perpétuée cette erreur de jugement induite.

En réalité, jamais Jésus n'a condamné en tant que tel l'entrepreneur. À l'époque, par ailleurs, il s'agissait de riches paysans. Au contraire, il a été à plusieurs reprises son... admirateur, par son courage et sa responsabilité. Il a toujours condamné son possible égoïsme, ses actes arbitraires, ses injustices flagrantes : bref, toutes les conséquences scélérates et immorales d'un usage pervers de sa richesse et de son pouvoir. Sa richesse elle-même n'a jamais été mise en cause. Naturellement !

Comment aurait-il pu s'attaquer aux biens, à l'abondance, à la fécondité des activités humaines, à l'aisance qui permet, potentiellement, une dimension spirituelle humainement plus pleine et bienheureuse ? L'homme a la vocation, depuis la Première Création, de continuer à la perfectionner comme le pape Paul VI l'a aussi affirmé sans aucune ambiguïté dans sa *Populorum progressio*⁴⁴.

⁴⁴ Paul VI, *Populorum progressio*, Encyclique de 1968 : « L'homme est un créateur... », 27.

2.16 – L'amalgame entre le péché et le pécheur. L'opulence au service de la personne

Benoît XVI répète, depuis des années, que le mal est plutôt à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Église. Pour s'en rendre compte, il n'est pas nécessaire d'examiner toutes les souillures de la pédophilie des tristes sacerdoxes. Il suffit d'entendre parfois les homélies de beaucoup de prêtres lorsqu'ils parlent des entrepreneurs, des patrons.

En faisant l'amalgame entre les péchés et les pécheurs, ils se dressent souvent avec férocité contre les entrepreneurs comme jamais on n'a pu l'entendre dans la tradition ecclésiale.

Par ailleurs, ces ecclésiastiques, au lieu de commenter l'évangile en traitant toujours la préoccupation de soigner les malades tout en attaquant la maladie, s'adonnent à des prêches politiques et sociologiques où leur but le plus évident est celui de courir au secours facile dudit « pauvre et opprimé » contre la domination et la « tyrannie » toujours supposées des employeurs pratiquement despotes.

L'Évangile, d'ailleurs, ne songe nullement à stigmatiser les patrons et leur richesse. Il condamne, bien entendu – comme déjà vu – les abus, les ostentations, les injustices que, désormais, des entrepreneurs commettent parfois comme Monsieur tout-le-monde soumis ou Péché originel, mais non les entrepreneurs en tant que tels. Par ailleurs, l'armement des lois protectionnistes, toute la pléthore de règlements, l'action syndicale en « forcing » empêchent – même si on le voulait – que le moindre abus soit commis impunément.

L'Évangile et l'Église, en effet, condamnent la soif de possession, surtout si pulsionnelle et pathologique, comme dans nos sociétés d'hyperconsommation (même de la part de catégories les plus pauvres). La richesse produite par le travail honnête et légitime ne peut être que bénie pour son abondance copieuse : c'est le but de la vie humaine d'engendrer la richesse et d'ajouter de la valeur à la Création. L'aisance et même l'opulence sont des valeurs que le christianisme ne peut que rechercher sans aucune honte, et le fait de devoir en faire ainsi la défense constitue déjà une anomalie bizarre.

Nous avons déjà vu que le travail est fondamentalement gratuit et que le succès économique n'est pas tout à fait le premier but d'une entreprise, même si très souhaité et recherché. Les chrétiens protestants se sont faits une réputation en approuvant le succès économique comme une véritable bénédiction de Dieu.

La doctrine sociale des Catholiques a développé et suivi les mêmes traces, tout en affirmant la priorité de l'entreprise au service de la personne : mais pour ce faire, il faut – il va de soi – des entreprises florissantes. Les tendances socio-économiques générales des cinq dernières décennies ne vont pas dans cette direction.

Notre époque ne voit pas non plus les foules se précipiter aux liturgies en-dessous des clochers, c'est connu. Mais s'y rendre pour s'entendre classer parmi les maudits structurels et, surtout, pour entendre donner des explications exégétiques plutôt hérétiques ne peut certainement pas encourager la fréquence des entrepreneurs aux sacrements. Ils préfèrent se taire – encore une fois – et se consacrer aux sacrifices factuels imposés par leurs conditions sociales et fiscales. Non sans abnégation.

Par ailleurs, les entrepreneurs disposent même d'une méthode empirique pour se soustraire aux abus du nihilisme consuméristique de notre époque : en travaillant beaucoup – au moins quantitativement – ils évitent l'appropriation machinale de la réification.

Il n'est pas rare, par contre, de rencontrer des entrepreneurs modestes et frugaux. Comblés et même dépassés par les multiples satisfactions de leur travail, ils n'ont pas besoin de devoir « compenser » avec des activités douteusement hédonistiques propres à l'aliénation superficielle que le modernisme ne lésine pas à proposer.

Comment s'y retrouver, par ailleurs, dans une communauté où on recherche l'embrassade avec son prochain, davantage si dans la même foi, et où l'on retrouve, comme maximum, la froideur d'une main qui se force à une molle poignée à peine concédée ?

Ici, on est bien loin, très loin, de la reconnaissance d'une aristocratie digne de ce nom et de l'acceptation d'un modèle vital de référence aussi bien pour la personne que pour toute la société. Le sentiment de fraternité réelle, le seul qui ouvre vraiment les portes à l'évènement chrétien avec sa miséricorde est ainsi très compromis.

On pourrait même épiloguer sur ces pratiques définissables tièdement hérétiques qui, sans aller jusqu'aux théories de la soi-disant « théologie de la libération » tant combattues par Jean-Paul II, pataugent dans une idéologie politiquement encore socialiste et théologiquement ignorante plus que désaxée. Je me limite, ici, à ne pas exacerber en polémisme, mais le mot-clé de cette tendance « prolétarienne et spiritualiste » a déjà été lancé depuis des décennies : « apostasie », comme trahison à l'intérieur de l'Église.

2.17 – Spiritualiste « collaborationniste » et non producteur de richesse. Un christianisme à 50 %

Il y a une grande tendance en expansion à l'intérieur de l'Église catholique, peut-être comme réaction à l'offensive massive et apparemment victorieuse du matérialisme postmoderne : le spiritualisme catholique. Beaucoup de chrétiens, terrorisés par l'occupation réalisée par le nihilisme relativiste vis-à-vis de toute la réalité visible dans le monde moderne, ont tendance à se retirer. Ils se concentrent dans leur niche invisible, ils se taisent, ils se cachent même. Ils prient en silence et loin des regards : ils deviennent réfractaires, ils disparaissent même dans la nature, ils abandonnent la lutte dans le monde. Ces chrétiens, entre l'appartenance à ce bas monde et à celui du ciel, vivent et choisissent d'éliminer ou de réduire l'horizontalité et privent la croix de ses deux bras. Ils choisissent ainsi de se rendre fidèles au « poteau » vertical, transcendant. Ces chrétiens, conscients de leur incapacité à faire face aux arguments puissants et puissamment affirmés par la brutalité du pouvoir déferlant, se retranchent loin de toute polémique et laissent, encore plus et volontairement, le champ libre aux matérialistes et positivistes.

Du christianisme comme rencontre salvatrice de Dieu avec la vie des hommes, du christianisme comme message des béatitudes pour une nouvelle civilisation postmoderne, il ne reste qu'une Église sans mission et presque catacombale. Sa visibilité et sa présence dans le monde est laissée au sommet du Vatican, en gros. Cette idée quelque peu cachottière est, par ailleurs, symétrique à la même formulation laïciste que les nihilistes proposent et « imposent ». L'idée intrinsèquement intimiste du spiritualisme constitue ainsi la pratique « collaborationniste » des chrétiens peureux à cause de la sécularisation horrible de notre époque. Le christianisme, pour ces spiritualistes, n'est plus la stupeur bouleversante et révolutionnaire pour le monde de l'événement du logos qui s'est fait chair avec la Passion du Christ. Il devient une tranquille, paisible et silencieuse introspection « sanctifiée » par une intensité tendanciellement mystique. Ce spiritualisme résiduel réduit le message universel de la salvation du christianisme à une discrète, très discrète, pratique individualiste ou de communautés séparées des problèmes humains. La transcendance et la louange deviennent, au mieux, les seules dimensions de ces chrétiens à 50 %, si on peut dire. Leurs modèles deviennent des saints vraiment mystiques que l'Église a transmis dans sa tradition. Sans se rendre compte, souvent, qu'ils étaient en profonde communion avec la réalité et même avec l'actualité du monde duquel ils s'étaient séparés dans leurs cellules consacrées (de couvents, naturellement).

Ces chrétiens spiritualistes – qui, réellement, ne sont nullement mystiques et consacrés, et qui vivent calmement dans l'aisance matérialiste avec tous les comforts de la société opulente – ont habituellement structuré, au préalable, leur vie matérielle afin de se dédier à leurs pratiques intimistes. Inébranlables dans leurs situations économiques très solides – même si parfois modestes – ils sont habituellement les plus grands défenseurs – il va de soi – de l'étatisme. Leurs professions, les subventions dont ils jouissent, ou leurs pensions, les rendent généralement subordonnés à l'état-nation et les mettent en opposition ou dans une position très éloignée des marchés.

Comme la plupart des clercs, ils sont souvent sur les livres de paie de l'État qui constituent des véritables pépinières, outre que de nihilistes militants, de spiritualistes dans la retraite culturelle et vitale (objectivement la plus honteuse).

Une sous-catégorie spécifique de ces spiritualistes est constituée par les « cléricaux », une autre branche de chrétiens assez répandue (à condition que l'on pense à la petite peau de chagrin à laquelle s'est réduit le peuple de Dieu visible).

Ceux-ci compensent leur spiritualisme de renonciation tronqué par un activisme, parfois militant, au service du clergé. Leur loyauté aux presbytériens proches est presque à toute épreuve. Ils ne construisent pas l'Église, mais très souvent ils sont des stakhanovistes (par intermittence, tout de même, avec leurs habitudes grosso modo de petits bourgeois) de l'église de quartier la plus proche...

À la question de savoir si Dieu aime, dans sa bonté infinie, ces chrétiens apparemment handicapés, personne ne peut répondre avec assurance. Moi-même, je n'en dirai pas plus (dans le doute d'en avoir déjà trop dit). À vrai dire, j'en ai parlé un peu car ce sont plutôt eux, ces chrétiens spiritualistes, qui se positionnent aux antipodes de mes entrepreneurs réellement actifs et producteurs de richesse : au lieu de les prendre comme modèles, ils ne pensent qu'à comment les attaquer et les exploiter économiquement au maximum. Et on ne peut pas éviter de se poser également la question de savoir si Dieu, par absurde, n'aime pas moins un spiritualiste pieu et bigot qu'un entrepreneur se déclarant même athée ou sceptique mais très actif économiquement et, comme on l'a vu, socialement, dans la transcendance limitrophe.

2.18 – Les petits entrepreneurs comme producteurs, tout simplement, de beauté : destructrice par définition du nihilisme

Comment le travail de la petite entreprise arrive-t-il à gagner sa guerre avec les multiples forces dévastatrices des nihilistes ?

Partons d'une petite phrase parfaite dont je ne me souviens plus de l'auteur (peut-être le théologien Cornelio Fabro) : « Le nihilisme est ce qui reste après avoir rejeté Dieu ».

Pour combattre le désordre, la réelle laideur, le mensonge ou la mystification du nihilisme, il faut s'attaquer à leur dénominateur commun, la non-vérité qui les génère. L'arme totale contre toutes les formes du nihilisme est la vérité, la Vérité : celle qui produit les sens, l'ordre, l'harmonie, la raison. Tout simplement.

Le petit entrepreneur, même lorsqu'il propose de fonder son entreprise en prévoyant de se rendre utile, ou indispensable à ses futurs clients, sait exactement ce que beauté veut dire.

Il s'agit là de tout ce qui jaillit de ses futures activités qui, dans leur vérité-indispensabilité intrinsèque, deviennent belles. La beauté d'un produit ou d'un service n'est pas seulement esthétique mais, encore plus, éthique et globale: l'esthétique s'ajoute, s'intègre à l'incorruptible éthique. Il faut d'abord que l'entreprise soit au moins utile. Elle, naturellement, peut être déjà ou devenir également nécessaire ou indispensable. Et, toujours dans la compétitivité, elle peut même arriver à proposer des produits ou des services beaux : esthétiquement de qualité, parfaitement organisés, ingénieusement conçus. On peut même atteindre des standards de beauté artistique très élevés. Mais, fondamentalement, c'est sa vérité qui rend belle une entreprise et beau son entrepreneur. Il faut bien dire, d'ailleurs, que la catégorie du Beau est ontologiquement équivalente à celle du Vrai – Aristote l'avait déjà dit avant les chrétiens – mais dans notre époque relativiste, mieux vaut refonder l'authenticité à partir de la vérité...

Il est évident qu'un artisan, avec son entreprise artisanale, qui produit de belles petites sculptures en bois, arrive à s'attaquer au nihilisme avec une efficacité apparente plus élevée qu'un plombier qui se « limite » à installer, avec des raccords bien calculés, un radiateur de chauffage tout à fait fonctionnel et équilibré.

Et ceci, quelle que soit l'installation technique parfaitement conçue et réalisée et belle en soi, y compris sa compétitivité économique.

J'ai résisté de parler directement de mon entreprise dans tous ces trente-huit chapitres, mais je vais malgré tout donner un petit exemple, même si dans l'interview de la troisième partie, j'aurai encore – peut-être – la possibilité d'y revenir. Pour faire face au problème de la beauté dans les activités de mon groupe (actuellement d'une vingtaine de sièges sur quatre continents), j'ai d'abord dû résoudre une question de vérité : la presque totalité de mes concurrents sur tous les marchés mondiaux (plus de 95 %, mais à l'époque même davantage) sont monocalisés, c'est-à-dire qu'ils disposent d'un seul siège, dans un seul pays, naturellement.

Comme nous tous proposons une communication multilingue, nos activités, afin qu'elles soient de qualité, ne peuvent être réalisées que dans les pays des langues cibles. Le problème à résoudre, donc, est que tous les textes et tous les concepts doivent être validés par d'autres copywriters, traducteurs, terminographes et même des infographistes ou webmasters. Ils doivent naturellement travailler – eux aussi côte à côte – dans ces pays, ceux de leur langue maternelle. Sinon, ils risquent assurément de commettre des fautes d'interférences lexicales, phraséologiques ou conceptuelles. La conséquence est qu'il faut disposer d'autant de sièges que de langues à livrer. Et si on n'est situé que dans un seul pays, on ne peut assurer aucune qualité pour ces langues étrangères : pour ce faire, il faut valider les textes, ce qui n'est possible que sur place et sous la même marque (entreprise). En quoi consiste la beauté ? Dans le fait de disposer d'autant de sièges que de langues et géostyles promis. Si on continue à être monocalisé, c'est-à-dire analphabète (ou presque) pour les langues étrangères à livrer aux clients, on a une entreprise non seulement laide mais également malhonnête !

Je connais même un ouvrier, que j'ai rencontré encore dernièrement, qui est devenu petit entrepreneur pour fabriquer un type d'électrovalve miniaturisée (avec brevets !) qu'il a inventé lui-même. À vrai dire, il l'a réinventée des dizaines de fois en trois décennies. Sa petite entreprise – très belle ! – est même devenue moyenne avec la conquête de marchés qui vont de la Suède à l'Australie. Et pour des applications – on ne peut plus belles – qu'il n'avait même pas imaginées. La vérité logico-technique de l'entreprise, intrinsèque à la pertinence qualitative de sa production, constitue la pierre angulaire de sa beauté éthique et esthétique. Avec une entreprise qui trompe les clients sur ce point central et qui foule aux pieds – par exemple – les principes traductologiques les plus élémentaires (les services multilingues ou technologiques : les valves), on ne peut nullement combattre le nihilisme. On en est, tout simplement, une banale expression ultérieure.

2.19 – Le péché contre le Saint Esprit jugé impardonnable en trois évangiles et la miséricorde de Dieu pour l'entrepreneur

Il y a un seul péché qui « ne pourra jamais être pardonné » : trois évangiles sur quatre (les synoptiques) en parlent d'une manière très précise⁴⁵. La miséricorde divine peut tout pardonner, mais un seul mal ne peut être remis : le péché « contre le Saint Esprit ». Qu'est-ce que cela veut dire, surtout, par rapport à l'entrepreneur ? J'ai déjà essayé de montrer comment l'entrepreneur est, par définition, un des producteurs les plus puissants de désir, aussi bien objectivement avec ses produits que subjectivement avec son action personnelle. Don Julián Carrón, le digne successeur espagnol à la mort de don Giussani à la tête de Communion et Libération, parle de la « racine anthropologique du désir » dans la personne. Le Saint Esprit constitue la modalité, la forme avec laquelle cet enracinement se manifeste et se déroule pour autant qu'on puisse le dire face à l'éternel mystère de la Trinité. Des trois personnes qui la constituent, on ne connaît bien, disons comme ça, même historiquement et factuellement, que le Christ. Tout le nouveau testament parle de Lui, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection. Du Saint Esprit et de Dieu on n'a que la connaissance encore plus puissante et induite du cœur, le cœur biblique, dans sa notion de globalité de l'intelligence, du sens total de la vie et de l'humanité. Le péché contre le Saint Esprit est, donc, celui contre le destin humain, contre sa nature ontologique. Contre son désir qui l'amène à continuer et à perfectionner la Création de Dieu.

À vrai dire tout péché nie ce destin et cette réalité humaine. Mais celui contre qui le Saint Esprit explicite au plus haut degré l'arrogance de cette inimitié programmatique et, si on veut l'actualiser, on peut dire que c'est le péché par antonomase, la fonction propre du nihilisme. Pourquoi, alors, ce péché « ne peut-il être pardonné » ? Parce que c'est le péché capital et « mortel » par excellence. Il s'agit de la mère de tous les péchés : le premier et vrai crime contre l'humanité. Celui qui refuse l'intelligence de la vie, laquelle appelle intrinsèquement au travail chaque personne même indépendamment de sa nécessité apparente et économique de l'accomplir. La nécessité réelle, j'ai essayé de le montrer, n'est nullement reliée, en premier lieu, à la consommation. Essayer de ne pas travailler, en utilisant les innombrables ruses que l'homme a continuellement fabriquées depuis que le parasitisme existe, n'est pas encore vraiment le péché contre le Saint Esprit. C'est plutôt l'idéologie du nihilisme, sa formulation explicite et sa pratique assumée totalement, à le faire devenir tel. Raffaello Vignali, président en 2006 de la Compagnie des Œuvres de C.L., est l'auteur d'un livre fondamental sur les petites entreprises. À la page 105, il reporte une citation préchrétienne très significative à ce sujet : « ainsi qu'Aristote l'affirmait, une vie sans recherche n'est pas digne d'être vécue »⁴⁶. Voilà le péché de tous les autres *ante litteram*, que le christianisme, plus de trois siècles après, aurait proclamé dans trois de ses évangiles.

Cyril Brun, un très jeune théologien français qui se tient fidèle à la ligne de Benoît XVI et certainement non classifiable parmi les spiritualistes (*donner au monde quotidien sa dimension spirituelle*), dans son livre *Pour une spiritualité chrétienne sociale*, n'hésite pas à réaffirmer : « Dieu est Trinité. Dieu est Amour. [...]. Dieu est pur Esprit. ». Et de continuer « La société humaine a son fondement dans la société divine de sainte Trinité ». Il cite, par après, sainte Thérèse de Lisieux qui affirmait que le monde peut être sauvé « si on ramasse une aiguille avec et pour amour » : une conception parfaite du travail chrétien on ne peut plus synthétique⁴⁷. On peut également se demander avec évidence, donc, comment le péché contre le Saint-Esprit n'est pas pardonnable. Et ceci, même pour le petit entrepreneur, naturellement, qui incarne objectivement dans son action la dimension « amoureuse » de l'Esprit intrinsèquement trinitaire : le signe de la croix lorsqu'amputé, plus occasionnellement blessé dans un de ses bras, aussi bien vertical qu'horizontal, est pour toujours irrémédiablement dissacré et dévasté. Le Saint Esprit exprime également tout l'amour de Dieu qui, comme le dit l'Évangile, est toujours rapport d'amour avec l'autre que soi. Don Giussani, l'immense géant de la foi et de l'intelligence sur la modernité humaine contemporaine, voyait l'articulation entre l'amour de Dieu et le véritable sens du travail dans un passage de l'évangile de Jean (5, 17) : « Jésus, dans l'évangile, donne cette définition de Dieu : *mon Père est le travailleur éternel*. Avec cette affirmation, Il indique le travail comme expression de l'être »⁴⁸. Quant à la pardonnabilité du péché contre le Saint Esprit, que l'on se souvienne également de la profonde miséricorde avec laquelle l'évangile rappelle la différence divine entre le jugement de la maladie et du malade : l'amour infini pour la personne.

⁴⁵ Évangiles : Mathieu, 12, 31 ; Marc, 3, 29 ; Luc, 12, 10.

⁴⁶ Raffaello Vignali, *Eppur si muove*, Guerini & Associati, Milano, 2006.

⁴⁷ Cyril Brun, *Pour une spiritualité sociale chrétienne*, Édition Tempora, Perpignan (FR), 2007, pp.113, 114, 199.

⁴⁸ Luigi Giussani, *L'io, il potere e le opere*, p. 91. (Voir Bibliographie).

2.20 – Le chômeur face à l'entrepreneuriat : le travail n'est pas un droit, c'est un devoir

Pour ce dont je me souviens, Raymond Barre est le seul politicien européen qui, pour réduire l'intervention de l'État dans l'économie, a perdu les élections.

Normalement la plupart des politiciens, en craignant l'impopularité, faisaient et font encore appel aux politiques étatistes dites de Keynes pour étatiser des entreprises ou recourent à des subventions gigantesques et bien inutiles (surtout stratégiquement) aux entreprises. Avec le prétexte de sauver des places de travail, naturellement.

Le premier ministre français Barre, en 1979-1980 devint en effet très impopulaire en refusant de soutenir l'industrie sidérurgique de cette époque, historiquement destinée à l'échec, puisqu'irréremédiablement obsolète même sur le plan technologique. Ainsi, en 1981, il perdit les élections en faveur de Mitterrand fondamentalement pour les dizaines de milliers de licenciements auxquels il n'avait opposé aucune politique déficitaire keynésienne dans l'État. Les socialistes, par contre, en suivant la tragique tradition qui, seulement avec la crise actuelle des années 2008-2011 on a peut juger évidemment dévastatrice, ils avaient financé de manière insensée le déficit et réduit l'âge de la retraite (à la place de l'augmenter !). Mais l'ex vice-président de la Commission européenne Barre, est resté encore plus célèbre pour avoir déclenché une polémique devenue mémorable même si pour une toute petite phrase : « Que les ouvriers licenciés deviennent entrepreneurs ».

La simplicité désarmante, mais perçue comme provocatrice, de sa phrase avait obtenu que les syndicats et les politiciens de gauche (mais même de la soi-disant droite gaulliste) s'arrachassent les cheveux.

Le premier ministre avait osé dire une vérité élémentaire : quand on est sans travail dans l'ère moderne il n'y a rien d'autre à faire que se le créer. Quoi d'autre ? On ne peut pas préférer, comme le répètent aujourd'hui encore les innombrables étatistes, la création de places de soi-disant travail, bien inutile et payé par les contribuables, pour maintenir de sangsues d'hommes qui par contre doivent se rendre utiles. Vraiment utiles à la société, à la Création, parce qu'elle devienne plus belle et fonctionnelle.

Et pas plus mauvaise et tragiquement dépendante dans son parasitisme si intrinsèque. Aujourd'hui il faut diminuer et annuler tous ces emplois inutilement inventés par l'État qui, depuis des décennies, sont en train de suffoquer nos économies avec des pseudo-activités pas seulement superflues mais à la fin aussi nuisibles : elles créent des dysfonctions au moins bureaucratiques. Pour ne pas parler du plan culturel.

Le vrai problème à résoudre dans ces cas est celui de la solidarité avec les inévitables victimes de ces drames : la perte du travail en est toujours un. Mais il faut distinguer entre drame et tragédie. Perdre le travail dans l'organisation moderne est toujours seulement un drame à résoudre (même avec la nécessaire solidarité de la société et des communautés) et ne constitue jamais une tragédie, par définition irrémédiable. À la limite il faut créer du nouveau travail, librement reconnu tel par le marché qui, en achetant ses produits, perpétue et développe sa richesse. Et aussi celle des ex chômeurs eux-mêmes, en devenant, dans ces cas, des entrepreneurs ou des intrapreneurs. Autrement il y aurait-il peut être d'autres hommes chargés d'office pour créer du travail ? Ils sont une multitude, dans notre époque, à réclamer (aussi de manière violente) le soi-disant droit à disposer d'un emploi indépendamment de sa vraie utilité et de sa libre commercialisation : dans le marché, bien entendu.

L'État doit assurer et, pour une certaine période limitée, que le chômeur puisse trouver un nouveau emploi. Rien d'autre.

Le problème posé indirectement par Raymond Barre, repropose une double question. Qui doit faire l'entrepreneur ? Est-ce la nécessité qui le pousse vers cette décision ? Le fait que la plupart des travailleurs du monde sont contractualisés en « subordination », ne signifie nullement que chaque travailleur doit absorber l'idéologie dégradée du classisme apparemment générée par telle condition partenariale. Il est possible que la condition de travail de subordination puisse – à plusieurs raisons – se conclure et il est encore plus légitime et nécessaire que chaque employé garde sa propre liberté irréductible et permanente.

En effet chaque employé est avant tout porté à concevoir ses activités de travail comme non seulement gratuites, fondamentalement, mais aussi religieuses. Et entrepreneuriales : l'entrepreneuriat, même dans sa forme initiale intrapreneuriale, est une dimension universelle propre à l'homme.

C'est sa caractéristique ontologique qui lui fait produire de la valeur, accumuler des richesses dans les sens matériel, spirituel et culturel. C'est son simple devoir.

Troisième partie

La production de la richesse :
finalité suprême de la vie ?

**Voici une interview avec l'auteur
de ce livre, Franco Troiano,
fondateur et actuel CEO du Groupe Eurologos
à Bruxelles, constitué de trois sociétés pilotes
et d'une vingtaine de sièges
localisés sur quatre continents.
Il s'agit d'une petite histoire
personnelle, d'une petite entreprise de
services multilingues et infographiques
glocalisés et – tout de même – d'un
petit entrepreneur très commun
face à la globalisation de notre ère.**

*« La nature ne m'a pas dit :
Ne sois pas pauvre et,
encore moins, deviens riche.
Elle, par contre, me crie :
Sois indépendant »*

Nicolas de Chamfort
(Poète et moraliste français,
1740 – † 1794 Paris)

*« La liberté est
un système de courage »*

Charles Péguy
(Poète et dramaturge français,
Orléans 1873 – † 1914 Villeroy)

Interview avec l'auteur Franco Troiano

**C'est surtout dans les monastères du Moyen Âge
que se sont développés
les grands bureaux de traduction.
Notre « congrégation » de traducteurs et d'enlumineurs DTP
est très fière d'en perpétuer la tradition à la veille du troisième millénaire.**



Publicité Eurologos 1990

3.1 – Le 2 novembre 2010, j'ai commencé ma cinquante-troisième année de travail

Racontez brièvement à nos lecteurs votre expérience entrepreneuriale dans la construction de votre groupe de vingt sièges sur quatre continents.

En suivant mon épouse qui avait gagné un concours comme fonctionnaire à la Commission de l'ancienne Union européenne, en 1976, je me suis retrouvé à Bruxelles au chômage. Comme ma femme était traductrice freelance – en attente de commencer son travail auprès de l'institution européenne –, j'ai commencé moi-aussi à l'aider grâce à mes compétences : les textes étaient déjà très techniques et mon expérience professionnelle doublée de mes études de technicien en métallurgie et mécanique tombait à pic. Je possédais déjà de l'expérience en tant que chef d'un atelier de réparation de machines de chantier dans une entreprise de construction de galeries autoroutières. En Italie, dès que j'ai eu quatorze ans, j'ai travaillé trois ans comme apprenti électromécanicien dans une entreprise pour la réparation de trams dans la périphérie de Milan.

Depuis quatorze ans ? Et quand avez-vous suivi vos études ?

J'ai commencé à travailler dans cette entreprise électromécanique le 2 novembre 1959 : cette date constitue la fête que je célèbre chaque année. La seule que je fête personnellement, car je pense que l'anniversaire de naissance devrait être un jour pendant lequel – mis à part les *happy birthdays* pour les enfants afin de les socialiser et de les éduquer à leur propre « moi » – il ne faut fêter que sa propre mère : en effet, c'est à elle de festoyer et non aux titulaires des anniversaires (qui n'y sont pas pour grand chose...). Sauf pour les anniversaires des vieilles personnes (s'il reste toujours quelqu'un qui s'en souvienne).

Quant à mes études, je les ai suivies en cours de soir pendant six ans : tous les soirs de 18h30 à 22h30 et le samedi après-midi de 14h à 19h45. Rien d'héroïque là : à Milan, dans les années 60, il n'y avait pas moins de 70.000 travailleurs-étudiants comme moi. À présent, j'ai du mal à le raconter.

3.2 – Des conférences en université sans jamais y être inscrit : j'étais autodidacte, pour échapper à l'ignorance totale

Et l'université ?

Je ne l'ai jamais fréquentée, ou alors uniquement pour y faire les tristement célèbres occupations en 1968-1969 ou pour y donner des conférences de traductologie (en Europe, à l'université d'Anvers, à la Mer du Nord, jusqu'à l'université de Trieste, à la Mer Adriatique) à partir des années 90 : certains textes de ces conférences sont publiés sur les sites internet de mes sociétés (www.eurologos.com).

Depuis quelques années, ce sont les responsables des différents sièges Eurologos qui vont donner des conférences dans les universités qui m'invitent...

Lorsqu'on m'appelle, en Italie naturellement, « *dottore* » en usurpant doublement ce titre qui, partout dans le monde d'ailleurs, exige plus de quatre à cinq ans d'études excellentes et corsées après l'université – de doctorat, justement – je dois toujours spécifier que je suis fier de ne pas en être un. Ainsi, je suis assuré de ne pas encourir l'insulte que les sociologues, entre autres, adressent à beaucoup de jeunes diplômés de nos jours : « *analphabètes de retour* ». L'étude forcée des étudiants ? Moi, comme beaucoup d'entrepreneurs, j'ai toujours été autodidacte.

Par ailleurs, non seulement l'université, mais même le diplôme d'humanité n'était pas à la portée de ma famille ouvrière. Mon père était un infirmier d'hôpital psychiatrique, ma mère une ménagère et, mon frère comme ma sœur, n'ont même pas fréquenté les lycées pour avoir leur bac.

Et comment avez-vous pu créer et développer une entreprise culturelle et mondiale avec un curriculum vitae d'études limité au niveau des humanités et avec une expérience de travail plutôt factuelle, électromécanique ?

Les exemples de ce type – on le sait – sont légion dans l'histoire, si on se réfère aux générations nées avant les années 50. Moi personnellement, j'ai toujours vécu au milieu des livres. Dès que je me suis retrouvé – en Belgique – à fonder une entreprise de services multilingues et de printing (Internet n'existait pas encore), j'ai avalé huit-cent livres de traductologie, d'édition et de marketing, nécessaires pour me situer dans ma profession. Comme c'était mon nouveau métier, je trouvais normal de lire le soir et les week-ends des livres spécialisés, des revues, des publications des associations...

3.3 – La fondation de l'entreprise et le choix de devenir entrepreneur, grâce à... Kadhafi

Quelle a été la démarche avec laquelle vous avez décidé de créer votre entreprise Eurologos ?

À l'époque, je travaillais dans une entreprise de construction de bâtiments tout près de Bruxelles : le même travail que j'avais eu en Italie, comme technicien/chef d'atelier, mais en Belgique, je ne pouvais postuler que comme ouvrier (je devais même bien apprendre le français). Comme Kadhafi – c'était en 1977 – se trouvait dans sa phase la plus idéologique de son *Livret vert*, très révolutionnaire et islamiste, il piqua soudainement une colère et décida de rompre tous les contrats avec les entreprises occidentales. Je me suis retrouvé, avec beaucoup de collègues maghrébins et de noirs, de nouveau au chômage. C'est pour cette raison que j'ai fondé Eurologos. Presque par nécessité.

Vous dites presque ?

Oui, les choses ne sont jamais – surtout au début – très claires. L'idée de devenir entrepreneur n'était pas, pour moi et à l'époque, très définie, mais elle était là : par exemple, le logo des six ellipses de la future Eurologos, je l'avais déjà dessiné au début des années 70, d'une manière – pourrait-on dire – prémonitoire. Par après, j'ai découvert qu'il y avait un mot, « *intrapreneur* », j'en parle dans le livre, pour indiquer cette phase dans laquelle on n'est pas encore entrepreneur mais on y pense : on s'y prépare opérationnellement, en quelque sorte.

D'un point de vue financier, vous aviez de l'argent pour commencer l'entreprise ?

Non, nous n'avions même pas un franc belge de l'époque : nous avons obtenu un prêt de 200.000 francs (environ 8.000-10.000 euros actuels) et pendant presque dix ans, nous – mon épouse et moi – ne sommes pas partis en vacances. Toute notre vie était dans notre projet entrepreneurial : l'étude et la consolidation de l'entreprise ! Et les enfants, naturellement : Didier et Odile sont, entre-temps, arrivés. Même notre maison n'a pu être achetée que par après : d'abord, on était locataires. Tout s'est passé comme décrit dans le livre où je parle du « *love money* » qui, dans notre cas, se limitait à celui de notre couple. Même les locaux de notre siège central à Bruxelles n'ont pu être achetés (740 m²) que par la suite.

3.4 – La découverte que, pour produire de la communication multilingue, il faut disposer d'autant de sièges que de langues promises

Quel a été le chemin qui vous a amené à votre projet actuel que vous appelez « glocal » ?

Vous voyez ces publicités de l'époque, fin des années 80, dans lesquelles toute l'équipe interne d'Eurologos comptait plus de trente personnes. Notre succès nous amenait à agrandir de plus en plus l'entreprise et à

nous condamner à... une faillite certaine : nous étions en train de reconstituer un bureau polyglotte sur le modèle d'un couvent du Moyen Âge composé – à l'époque avant la Renaissance – de « moines » traducteurs, scribes, copywriters, philologues et enlumineurs (par après, en DTP)... Dans les couvents, toutefois, étaient tous des religieux consacrés. Le tout installé dans un des pays les plus chers du monde : économiquement insoutenable. De plus, nous nous trouvions face à deux autres problèmes strictement linguistiques et professionnels. Le premier était constitué par le nombre de langues (une cinquantaine !) à assurer aux clients, tout en multipliant par au moins deux ou cinq les spécialistes employés par chaque langue (du traducteur au terminographe et même, par après, au développeur Internet). Le deuxième problème, plus strictement linguistique, était dû au fait que ce personnel, habitant dans un pays étranger à leur langue maternelle, encourait fatalement dans ce que les traductologues décrivent comme les inévitables fautes d'interférences lexicales et phraséologiques avec la langue véhiculaire. Dans la communication multilingue et moderne, il faut que les opérateurs – pour perfectionner la production d'un point de vue stylistique et géostylistique – soient situés dans les pays de leurs propres langues maternelles...

C'est donc de là que vous avez tiré l'idée de vous internationaliser...

Exactement. Aussi bien d'un point de vue économique que d'un point de vue strictement linguistique (rigueur géostylistique : par exemple, nous disposons actuellement de trois sièges portugais, un pour le géostyle brésilien à São Paulo et deux au Portugal, à Lisbonne et Porto). Il a fallu réduire l'équipe de Bruxelles et créer un nombre encore actuellement incalculable de sièges Eurologos dans le monde.

Et le mot « glocalisation » ?

Je l'ai rencontré pour la première fois dans un hebdomadaire féminin abandonné sur le Thalys (le train à grande vitesse) entre Bruxelles et Paris, où je me rendais pour l'installation de notre premier siège français : c'était en 1997. Un article m'avait attiré car il parlait du débat surréel qu'il y avait, à l'époque, en Europe entre localistes et globalistes.

Les Californiens avaient, très pragmatiquement déjà créé le néologisme *glocalization* (de la contraction des deux mots « globalization » et « localization ») en mettant – tout simplement – en évidence l'inutilité et le manque de fondement du débat européen : on ne peut pas être globalistes si on n'est pas localisés, c'est-à-dire situés... quelque part. Dans l'ère Internet, le slogan épocal *Think global, act local* des années 70 devenait ainsi « glocalisation ».

On peut s'imaginer le déclic que ce mot a provoqué dans ma tête.

3.5 – Le mot « glocalisation » trouvé après en avoir inventé l'application

Votre site web mentionne votre déception de ne pas avoir inventé ce mot.

C'était – comme tout autre petit entrepreneur peut le témoigner – mon énième déception : dans toute la métalangue professionnelle, c'est-à-dire la langue avec laquelle on parle de la langue, je n'ai même pas inventé un seul néologisme ; je n'ai fait que ramasser toutes les définitions linguistiques que les traductologues et les marketeurs modernes – fondamentalement des professeurs d'universités – avaient déjà créées dans les derniers quatre-vingt ans.

Quel a été, alors, votre apport personnel et celui d'Eurologos dans la communication multilingue moderne ?

Aucun, si on parle de la recherche fondamentale. Il y a toujours deux types de recherches, en gros, que chaque personne – ou une entreprise – peut poursuivre : la recherche fondamentale ou appliquée. Les chercheurs purs, dans les différents domaines, arrivent parfois à trouver, à découvrir, ou mieux, à *découvrir* un bout de réalité : il s'agit là des cas de figure les plus éclatants. Il faut être aussi très intelligent, très cultivé et très têtu dans le travail de recherche fondamentale : c'est ce dont parle le Pape Benoît XVI que j'ai cité dans le chapitre 1.7. Les chercheurs scientifiques n'ont qu'à découvrir des parties de la réalité

(qu'ils n'ont, par ailleurs, pas créée) lorsqu'on leur en laisse le loisir ! Souvent, ils trouvent des choses dont ils ne connaissent pas et ne s'imaginent guère les futures utilisations. Moi – en tant que petit entrepreneur – qui cherche toujours des solutions et qui lit beaucoup (même un hebdomadaire féminin trouvé dans un train), j'arrive, moi aussi, à faire de la « recherche appliquée ». En recherche fondamentale, donc, je suis nul : d'ailleurs, je ne la pratique pas (c'est rarissime qu'un petit entrepreneur puisse s'en occuper). En recherche appliquée, par contre, j'ai eu la chance (merci de l'opportunité transcendante et divine qui m'a été donnée) d'avoir trouvé, *dé-couvert* quelques petites choses. J'en suis tout de même ravi, même pour Eurologos, ma toujours concrète et immanente petite entreprise qui m'a permis de me rendre utile.

À ce propos, parlez-nous des motivations pour devenir entrepreneur.

Pour moi – comme j'ai dit – ça a été presque par hasard. Et puis, je suis devenu entrepreneur, petit entrepreneur, au fur et à mesure, comme beaucoup de mes concurrents. Par ailleurs, je n'ai pas trouvé un tas de littérature sur le sujet. Un des rares que je sache, qui a essayé de rationaliser à fond sur les principes de l'entrepreneuriat, a été, tout au long de sa vie et de son œuvre, monseigneur Giussani. Par exemple, dans son livre centré directement sur le sujet, il disait : « La rationalité, la raison est, ainsi que nous la définissons, conscience de la réalité suivant la totalité de ses facteurs. Moins de la totalité, il ne s'agit pas de rationalité »⁴⁹. Même si dans ce passage il ne parle pas d'entreprise, c'est ce rapport total avec la réalité qui introduit au thème du devenir de l'entrepreneur. Le vrai manque de ce rapport total est directement proportionnel au manque d'entrepreneuriat. Pour tenter un raccourci audacieux, on devient en quelque sorte entrepreneur – il importe peu si auparavant on a été ouvrier, enseignant, avocat, dessinateur ou étudiant – dans la mesure où ce rapport à la totalité de la réalité se développe dans sa propre personne.

3.6 – L'aristocratie de l'entrepreneur fondée sur sa liberté irréductible et insubordonnable

Est-ce qu'il y a une raison ontologique précise à « l'être entrepreneur ? »

D'après moi, oui : lorsque j'ai parlé dans ce petit livre de la candidature à l'aristocratie de l'esprit de la part de l'entrepreneur, je voulais justement décrire cette raison intrinsèque de l'individu qui le situe en relation précise avec sa reconnaissance totale de la dépendance de l'homme. Sa créaturalité qui, malgré ce que le laïcisme croit généralement, ouvre et prédispose à la création active de la personne, à son « inévitable » entrepreneuriat.

À lire vos pages, on dirait que vous n'avez pas beaucoup d'appréciation pour le travail salarié que vous appelez « subordonné ».

Je le regrette, si c'est comme ça. Le concept d'entrepreneuriat pour moi est à la base du travail qui ne peut être « subordonné » que par des contrats collectifs et nationaux scélérats, organisés par les syndicats bureaucratiques et structurés par l'État hobbesien, fatalement totalitaire et absolutiste.

Mon premier maître qui a commencé à m'introduire à la dimension entrepreneuriale a été un ouvrier syndicaliste et communiste, très religieux et très communiste (contradictoirement avec la troisième internationale comme on n'en trouve plus aujourd'hui). C'est lui qui m'a transmis cet horizon du travail total et totalisant : il s'appelait Zecchi, de la ville de Saronno, tout près de Milan, auquel j'avais été confié en tant qu'apprenti à quatorze ans dans l'entreprise de 300 ouvriers où nous travaillions (en 1959-1961).

Puis, entre dix-sept et dix-huit ans, j'ai rencontré dans la communauté de mon quartier périphérique à Milan, don Giussani qui nous parlait – sans aucun accent clérical – de la réalité, de toute la réalité. À elle toute seule, cette réalité, ou mieux ce rapport authentique avec elle, expliquait l'évènement historique (si on peut dire, rapidement) constitué de Dieu, du Christ et du Saint Esprit.

Mais pourquoi vous les appelez « subordonnés » ?

C'est le contrat des différents pays occidentaux qui définit ce rapport de « subordination ». Moi, je voudrais des contrats « coordonnés », beaucoup plus réalistes, d'ailleurs.

⁴⁹ Luigi Giussani, *L'io, il potere, le opere*, Marietti Editore, Milano ; 2000, p. 111.

3.7 – Réification, religiosité et liberté de l'entrepreneur

Comment se fait-il que les entrepreneurs, apparents producteurs de la réification, la « chosification » mercantile, sont jugés dans votre livre comme parmi les plus religieux de notre ère ?

Tout d'abord, j'essaie d'avoir une idée de religiosité qui n'est nullement cléricale, vaguement pieuse ou spiritualiste. Le paradoxe – dans ce cas – consiste dans le fait que ce sont spécialement les hommes les plus exposés à la tentation de cette « chosification », de cette soumission à la chose, à la *res* des Latins, qui sont les plus proches de la totalité transcendante dont nous parlons. J'ai été très heureux de constater cette confirmation lorsque j'ai lu l'Américain Michael Novac, un des plus grands théologiens de notre époque qu'avait été choisi par Jean-Paul II comme expert dans les questions socio-économiques. Il était écrit dans un de ses derniers livres que les statistiques parlaient des entrepreneurs relativement comme les plus religieux et mettaient les profs et les journalistes aux dernières places, parmi les non croyants mêmes.

Vous parlez de la liberté comme première valeur humaine...

Je complète ma réponse à votre question sur l'ontologie de l'entrepreneur : c'est le rapport avec la liberté, évidemment. Mon père spirituel incomparable, je répète, don Giussani, plaçait lui aussi la liberté au dessus de tout : là était toute sa conception profondément religieuse, son charisme, pourrait-on dire. Il n'y a aucune possibilité d'être religieux sans cette recherche, préalable ou contemporaine, de liberté totale. Comment pourrait-on « religare », relier toute la réalité dans sa globalité, de la dimension horizontale à celle verticale, si on n'est pas tout le temps en rapport avec la liberté ? Voilà la véritable motivation source et première qui pousse à devenir entrepreneur. Et voici également la raison pour laquelle les entrepreneurs ont été classés statistiquement parmi les plus religieux.

Mais alors qui sont-ils vraiment les entrepreneurs ?

Les classifications légales, contractuelles et « syndicales » propres à l'organisation du travail dans notre bas monde ne peuvent qu'influer, marginalement ou massivement, dans les définitions professionnelles, plus ou moins subordonnées, des statuts des différentes corporations.

L'entrepreneur prototypique est le travailleur qui considère ses activités intrinsèquement sacrées et indispensables, non mesurables sinon par les limites des propres talents et des propres forces disponibles. Aussi bien l'ouvrier, l'artiste, l'architecte que l'employé le moins qualifié peuvent être habités, doivent être habités, par un esprit entrepreneurial (qu'on peut également appeler de rationalité).

Certes, sans entrepreneurs et sans petits entrepreneurs et, surtout, sans leur culture originelle bien présente sur les marchés, il n'y aura pas de liberté, de prospérité et même pas d'opulence pour tout le monde.

3.8 – Les problèmes des grandes entreprises

Un autre thème, que vous avez l'air d'éviter et de condamner à priori, est celui de la grande entreprise.

Pourquoi ?

J'ai annoncé la couleur au début de mon livre : j'ai centré mon essai sur le petit entrepreneur. On ne peut pas, naturellement, écrire sur tout... En réalité, on ne pourrait pas dire que j'ai créé une opposition, du reste inexistante, grande-petite entreprise. Par ailleurs, en Europe – mise à part peut-être l'Allemagne – il n'y a pas assez de grandes entreprises (elles devraient fusionner et s'additionner pour faire face à des puissances, améliorer leur marketing et réduire leurs coûts de fonctionnement...).

Donc, je ne condamne pas l'existence et la gouvernance des grandes entreprises. Au contraire. Je souligne seulement la difficulté culturelle de mettre au centre de ces colosses, aujourd'hui, la centralité de la personne. Les lacunes des managers et l'anonymat pernicieux de leur gestion posent des problèmes tels qu'une révolution doit d'abord se produire. À suivre, on espère.

Vous avez été très sévère avec les managers de ces grandes sociétés...

Je confirme et signe. Mais c'est la pénurie de culture vraiment entrepreneuriale qui les met anormalement dans cette situation de rareté objective provoquée par un oligopole managérial vicieux. C'est toute la culture de la gouvernance économique qui doit changer. Par ailleurs, que l'on pense aux priorités dans les rémunérations : tandis que les managers sont les premiers à être payés et remplis de *benefits* indépendamment de la prospérité de la grande entreprise, les petits entrepreneurs sont toujours les derniers à être rémunérés avec ce qui reste. Et combien de fois n'entend-on pas la nouvelle d'entrepreneurs restés sans salaire pour avoir assuré d'abord celui de leurs ouvriers et employés...

3.9 – Ma famille: immigrée du Sud paysan et pauvre, au début des années 50

On parle souvent de la culture de la famille de provenance pour situer le choix entrepreneurial.

Dans ma famille de provenance, il n'y avait aucune expérience entrepreneuriale. Sauf dans une branche dans ma ville natale, aux Abruzzes (à la hauteur de Rome, mais côté Mer Adriatique), on peut retrouver des expériences de petites entreprises qui se sont développées jusqu'à nos jours. En tout cas, j'ai bénéficié d'une authentique culture du travail dans toute cette grande famille. C'était, il faut bien se situer, juste après la deuxième guerre mondiale : après cette guerre, tout le monde travaillait beaucoup pour sortir de la pauvreté.

Mon père, par exemple, outre son métier d'infirmier des fous, était menuisier (en noir, naturellement) et de plus, il jouait les soirs de la semaine comme percussionniste très demandé (timbales, tambour, caisse, cloches, etc.) dans des fanfares et des orchestres symphoniques. Même en Suisse. Il exerçait trois métiers de front, comme presque tout le monde à l'époque. Mon grand-père était arrivé à constituer et diriger plusieurs fanfares qui – entre les années 30 et 50 – avaient, dans le Sud d'Italie, le monopole de la grande musique (même Verdi, Wagner et Beethoven).

J'ai du mal à le dire aujourd'hui où le *politically correct* des lieux communs dirige l'opinion : j'ai commencé à travailler en tant qu'apprenti, comme mon frère et pas mal de mes petits amis, à sept ans : d'abord comme apprenti menuisier, puis comme cireur de meubles ; pendant mes années d'école primaire je travaillais le matin quand les cours avaient lieu l'après-midi et vice-versa. Je gagnais 1200-1500 liras par semaine et j'en étais fier. Après la guerre, l'instruction était organisée comme cela, à tour de rôle, dans les mêmes locaux (par les mêmes enseignants qui ne chômaient pas). J'ai toujours un souvenir merveilleux et heureux de cette époque, même d'un point de vue pédagogique, et je considère que j'ai eu une enfance merveilleuse. Je ne peux que sourire face à l'acharnement de certains Occidentaux bien opulents et passionnés du *politically correct* contre le travail des mineurs dans le Tiers-monde démunis...

Effectivement, ce que vous dites est très étonnant. Surtout aujourd'hui où on se plaint du chômage des jeunes de presque un tiers en Europe. Parlons à présent des langues. Avec votre groupe de services multilingues vous en pratiquez beaucoup...

Pas du tout. Je me considère toujours unilingue, même si j'écris mes livres en français. En effet, ma langue maternelle est le patois des Abruzzes, que j'ai parlé quotidiennement jusqu'à ce que mes parents m'aient amené (1952) au Nord de l'Italie. C'est là principalement, à l'école, que j'ai commencé à apprendre l'italien. Puis, toujours au cours de mes études, j'ai commencé à me frotter à l'anglais et au français : cette dernière langue, après trente-quatre ans d'utilisation quotidienne à Bruxelles, m'est devenue assez familière. Sans que ma culture linguistique fondamentalement monolingue – bien que je regarde toujours vers l'Italie à l'envers des Italiens, jambe en l'air – ait pu changer réellement : mes enfants sont naturellement polyglottes, car ils ont appris à parler quatre, cinq langues dès qu'ils ont été obligés à explorer autre chose que leur langue « maternelle », le français, à trois ou quatre ans. Moi, je suis dans le même cas qu'un des vieux linguistes américains les plus « réputés » de notre temps, Noam Chomsky (dont je ne partage presque aucune idée) : il ne parle que l'anglais et ne connaît même pas un mot de français, au point qu'il ne pourrait – c'est lui-même qui le dit – pas « demander un café à Paris ».

En effet, on ne change pas vraiment son histoire linguistique, même si dans une vie on émigre, comme moi, deux fois et qu'on se retrouve à fonder et diriger un groupe de petites entreprises localisées sur quatre continents. De plus lorsqu'on naît pauvre en 1944 dans un appartement en location sans même avoir la radio...

3.10 – Le spiritualisme étatiste : le contraire de la religiosité

On pourrait dire que vos origines modestes vous ont immunisé contre la charité par rapport aux pauvres.

J'avoue que j'adopte plutôt une attitude polémique envers ce que l'on appelle le marketing moderne de la charité. Les chrétiens soi-disant charitables, mais plutôt spiritualistes et parasites dans leur *métier* d'assistantat envers des « pauvres » douteux (parfois volontairement presque démunis), ne ressemblent en rien aux chrétiens et aux pauvres que j'ai bien connus dans mon enfance et ma jeunesse : j'en étais vraiment un. Le véritable pauvre a tendance à se cacher, fait des sacrifices et travaille beaucoup pour s'en sortir : il est même généralement très fier car il considère, selon l'exergue du cardinal Siri que j'ai choisi pour ce livre, que la pauvreté, la misère, est à l'image de la mort entendue comme « néant ».

Le *welfare* étatique moderne, fondé sur les « droits » des éternels « défavorisés » souvent inauthentiques et irréciproques, me pose toujours le problème de savoir si on ne joue pas dans un très mauvais scénario qui n'a rien d'évangélique. Sauf pour les misérables, non seulement « pauvres », extra-communautaires vraiment démunis. Il faut également prendre en compte que moi et mon épouse vivons en Belgique depuis 35 ans, un pays où les allocations de chômage sont payées à vie, sans aucune limite : moi je connais des personnes, des familles, qui n'ont

jamais travaillé, tout en touchant tous les mois des allocations consistantes. Souvent, ces personnes trouvent que c'est plus intéressant économiquement de rester sans travail que d'en avoir un !

J'ai peur d'avouer cela : je risque d'être ainsi jugé sans aucune miséricorde.

Spiritualiste : qu'est-ce que vous entendez par cet adjectif ?

Dans l'Église du Nord, cette tendance culturelle est très répandue, plus qu'ailleurs. L'individualisme chrétien fait que la piété religieuse soit vécue comme un rapport, disons, « direct et très intime » avec Dieu, d'une manière presque désincarnée avec l'horizontalité visible de la vie des personnes. Cette conception est très proche d'un christianisme vécu plutôt comme une morale religieuse très privée et non comme une culture vitale où foisonnent des relations vivantes et où la présence du Christ est déterminante dans la réalité concrète et visible des choses mêmes. Le christianisme est ainsi réduit à un rapport pieux avec des pratiques de prières et de manifestations liturgiques très raréfiées. On a ainsi une idée de la religion vécue dans un monde séparé du quotidien et du factuel : on renonce à ériger le christianisme en une civilisation pour seulement le concevoir comme une ritualité résiduelle et cantonnée bien loin de la vie sociale et des relations qui, elles ne peuvent que se dérouler suivant les règles « démocratiques » dictées par la conception laïciste et hobbesienne encore plus que laïque. En d'autres termes, le spiritualisme correspond à l'idée que les nihilistes relativistes se font de ceux qui croient en Dieu et à l'Église.

Mais cette conception de la religiosité n'est pas une exclusivité de l'Église du Nord, elle est en train de se répandre partout...

Oui, même en Italie, en Espagne, au Sud de l'Europe apparemment loin des influences protestantes, on retrouve les mêmes attitudes parmi les rares chrétiens qui continuent à aller à l'église malgré une fréquentation liturgique déjà inférieure à 10 % de la population. Tout du moins dans les grandes villes. La tendance au spiritualisme est générale : d'un côté la vie mondaine et matérielle, de l'autre côté la vie intime, religieuse dans un repli, dans une renonciation au christianisme comme règle totale et intégrée de vie. Y compris la vie sociale et des relations de coexistence. Ici, en Belgique, un pays riche de 10 millions d'habitants (comme ma région, la Lombardie), en 2010, il y a eu plus de 18 000 avortements officiels : plus de 50 par jour. En silence !

Quels sont d'après vous les symptômes, les manifestations principales de ce « spiritualisme » ?

Tout d'abord une tendance à ce que l'on peut appeler le premier péché biblique : « Ne pas nommer le nom de Dieu en vain ». Ces chrétiens, très pieux, à défaut de se préoccuper de faire vivre leur foi dans la vie quotidienne et sociale, continuent à réaffirmer une prétendue (pour eux) présence de Dieu, tout au moins affirmée nominalistiquement, dans les manifestations les plus profanes et même, parfois, les plus blasphèmes : « le Seigneur, Christ, Jésus, fait bien les choses » qu'ils disent tout le temps.... Une sorte de refrain, de cachet « divin », juste apposé de l'extérieur, sans aucun rapport avec la substance réelle et consciente de l'événement chrétien. Comme Dieu est nié dans l'existence, on le réintroduit nominalement (et en privé !) d'une manière objectivement insolente et, surtout, impertinente. Le fait que la Trinité soit à priori partout ne veut pas dire que le croyant a le droit de le dire et redire tout le temps inopportunément et d'une manière désincarnée. Et pour s'auto-justifier.

Une autre tendance « hérétique » du spiritualisme, il me semble, est celle de concevoir (et même de le dire naïvement) que « l'Église c'est moi » et que « l'Église c'est nous ».

L'individualisme subjectif de leur foi et de leurs comportements laïcistes s'élèvent à des règles doctrinaires et en modèle évangélique. D'où le manque d'attention pour ce que le Pape, le Vicaire de Christ sur la terre, dit et fait. D'où, par exemple, la requête même extrême et absurde de démission de l'Archevêque belge, à peine nommé par le pape, promoteur d'une culture évidemment non conforme à celle laïciste et paroissiale de chacun d'eux ! « L'Église c'est nous », dans sa petitesse insupportablement impudente, c'est généralement la dérive de ces soi-disant spiritualistes mais en réalité à l'esprit rebelle et non trop (j'allais dire nullement) catholique (universel). Ils sont tellement convaincus de leurs « raisons » que, même sur un plateau de télévision, une dame leader de cette « base paroissiale », continuait à répéter à l'Archevêque que lui il l'avait « contrainte » à penser différemment (sur un problème).

Et ceci malgré que le Pasteur de l'Église lui répliquait patiemment, et inutilement, que jamais il ne l'avait – et jamais il ne l'aurait – « contrainte » à penser quoique ce soit...

3.11 – On côtoie la transcendance en fréquentant les zones entrepreneuriales de frontière

Revenons à notre entrepreneur que vous présentez, comme très proche d'une religiosité authentique.

Je ne pense pas vraiment « authentique » (cela implique toujours une présence rigoureuse de la doctrine ecclésiastique) mais plutôt « naturelle ». Sur ce point je voudrais être particulièrement clair. En tant que personne, amoureux et enflammé par la liberté et l'indépendance, l'entrepreneur – dans sa spécificité de petit entrepreneur – ne peut pas être loin de la religiosité. Il en est naturellement très proche, car il ne peut qu'en fréquenter les zones de frontières avec la transcendance. Lorsqu'on est à la limite de ses propres possibilités, de ses talents, on côtoie naturellement l'infini et le divin. Je pourrais dire la même chose des grands sportifs qui se signent (même naïvement) malgré leurs grandes capacités de performances. En d'autres termes, c'est le fond de l'enseignement chrétien de don Giussani, son charisme : le christianisme est l'aboutissement total et complet de l'humain. La rencontre avec le Christ vivant, qui arrive lorsqu'on cherche la plénitude de sa propre vie ou même lorsqu'on suit les extrêmes implications de son cœur. C'est presque toujours pratiquement le cas de l'entrepreneur. Mais également de tout homme qui s'aperçoit vraiment de son humanité. On pourrait le dire également d'un grand pianiste, d'un chercheur scientifique, d'un ouvrier passionné par son métier...

Mais, alors, quelle est la spécificité de l'entrepreneur ?

Moi, je dirais tout de suite sa sociabilité. Le tout petit entrepreneur ne pense, fondamentalement, qu'à ça. À l'utilité intelligente de son produit, aux avantages pour ses clients, à l'organisation sociale de son entreprise ; aux talents professionnels qu'il faudra associer, à la richesse qu'il devra distribuer...

Tandis que tout autre statut ou métier peut ne pas amener immédiatement aux autres, l'entrepreneur y fait face avant même de commencer. Et c'est cette altérité intrinsèque qui l'appelle à devenir aristocrate.

3.12 – Ajouter de la valeur à la Création : cela n'est pas gratuit

En comparant vos collaborateurs actuels et ceux de la photo de la fin des années 80 reproduite dans la première page de cette interview, nous constatons qu'ils ne sont plus là. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Au départ, dans la constitution des trois premières sociétés pilotes – Eurologos, Littera Graphis et Telos, c'est-à-dire l'entreprise des services multilingues, celle de graphisme et la dernière pour la conception rédactionnelle et publicitaire – les collaborateurs sont restés ensemble pour plus de quinze ans. Il y en avait une dizaine qui s'étaient même associés sur le plan économique et administratif. L'unité et la force exprimée par le groupe dirigeant soudé, professionnellement et projectuellement, étaient arrivés à être bien connus sur le marché belge et elles ont constitué les raisons de notre premier succès. En une dizaine d'années, notre groupe était devenu le numéro deux du marché. Mais, en 1995-1996, le moment était venu d'internationaliser le petit groupe de communication multilingue : il fallait respirer profondément, passer à l'acte, ramasser à nouveau toutes les énergies, se préparer à d'importants investissements et redéployer toutes les énergies pour sortir de Bruxelles et du petit Royaume de Belgique. Pendant des années, nous avons cultivé ce projet ensemble avec la certitude des choses inéluctables : la communication multilingue – disait-on – ne peut pas se permettre de ne pas disposer d'autant de sièges que des langues et géostyles promis aux marchés. Il fallait enfin agir. Tout était prêt et l'aventure Internet de ces années-là avait ultérieurement validé notre projet.

Et alors ?

Moi, naturellement, j'ai commencé à agir. Mais face à cette nouvelle page de notre histoire, oh combien radicalement importante, les volontés personalistiques ont commencé à flancher par rapport aux projets. Le discours qu'on me faisait sonnait à peu près comme ça : « Comme toujours, *Franco*, tu as raison, mais... », et là chacun ajoutait sa motivation personnelle : ma femme doit se faire opérer ; la construction de ma maison est déjà en cours ; ma fiancée veut repartir pour l'Allemagne ; mes deux enfants doivent aller à l'école ; mes forces ne sont plus les mêmes ; les risques, cette fois-ci, sont trop importants ; ou bien je divorce de ma femme ou bien je divorce du groupe...

Bref, j'ai continué presque tout seul pendant que, rapidement, un par un ils sont partis vers – si on peut dire – leur destin : j'avais cinquante ans, il fallait que je me dépêche. Très triste la modalité, mais le projet s'est réalisé et continue à se développer. La globalisation des marchés, malgré tout, continue et l'idée de globaliser la communication – qui ne peut être que multilingue – n'a fait que se confirmer après plus de quinze ans. « Comme toujours, *Franco*, tu as raison... », malheureusement. Aurais-je pu faire, agir, organiser autrement ? Je n'arrête pas d'en douter, mais je ne regrette finalement rien.

La thèse culturelle de votre livre est que le travail est d'ajouter de la valeur à la Création...

C'est vrai. Toute activité humaine s'accomplit dans cet aboutissement. À vrai dire, il ne s'agit pas seulement de la finalisation mais également et surtout de la source. La génération du travail ne peut jaillir que de l'ordre harmonieux de la perfection divine. Chaque ouvrier, chaque ménagère et chaque entrepreneur sait que son propre travail d'une journée est classable, au moins en partie, dans cette harmonie céleste. Chacun le sait par la mesure infallible de son cœur.

La Création continue toujours et chaque homme actif participe, avec prestige ou en toute modestie, à cette Œuvre : toute la conception chrétienne et salvatrice du travail est là.

Quel est votre avis sur la petite entreprise artisanale de saint Joseph ?

Il était un menuisier, un charpentier et naturellement n'avait pas fondé Microsoft : l'humanité n'avait pas encore mis les pieds sur la Lune... Naturellement, sur son entreprise artisanale et familiale, on ne sait rien, comme d'habitude pour les petites entreprises, on pourrait dire. Toutefois, on peut bien imaginer comment ses activités se déroulaient au service de ses voisins dans la région, comme beaucoup d'artisans d'aujourd'hui. Rien à signaler de particulièrement remarquable. La seule note qu'on peut relever est sa grande foi qui lui a fait accepter de se mettre à la tête de la famille devenue, après, prototypique chrétienne et d'accepter la virginité divine de son épouse, Marie. Elle est même devenue la femme et mère numéro un de l'humanité entière, obéissante, dans la liberté, au plus grand Mystère de l'histoire.

À son tour, saint Joseph profita de l'événement – avec sa grandiose soumission – pour devenir le numéro un de référence pour la paternité, même s'il n'était pas, en l'occurrence, le père biologique du Logos incarné : presque de même, je pourrais dire, que dans la fondation de n'importe quelle entreprise...

Oui, vous avez raison, une petite entreprise de l'époque tout à fait familiale. Rien n'arrive pas hasard.

3.13 – La fin virtuelle de la lutte des classes : une révolution culturelle

Il y a un passage que nous avons lu dans lequel vous parlez de l'implosion du système communiste en 1989 après une longue et dissimulée déconfiture. Et vous affirmez qu'il n'y a plus lieu de parler de lutte des classes.

Après avoir avoué la faillite du communisme tant en Chine, à la suite de la mort de Mao, qu'en Russie avec la dégringolade de Gorbatchev, la seule idéologie restante à vouloir perpétuer la « lutte des classes » contre ce qu'on a appelé le capitalisme a virtuellement disparu. Bien entendu, à sa mort cérébrale, le communisme athée continue à survivre dans des formes dégénérées qui auront du mal à disparaître totalement. Les conservateurs transformistes de tout genre de matérialismes ne manquent pas de se perpétuer dans les inerties théoriques et politiciennes. C'est avec beaucoup de timidité que certains partis politiques et syndicats commencent à changer de position par rapport à la lutte de classes : en effet, la gauche classique est en pleine crise conceptuelle dans presque toute l'Europe. Et même les organisations patronales découvrent qu'elles doivent soigner des séquelles d'épidémies collectivistes qu'elles ont marginalement attrapées, ayant fourni pendant plusieurs décennies avec les organisations matérialistes : l'*Empire du Mal* dont Reagan parlait⁵⁰.

À un certain moment vous en parlez. Mais qu'est-ce que vous pensez vraiment du SBA européen ?

Qu'il est très tardif et très timide. Le *Small business act* de Bruxelles a été envoyé aux différents États membres comme recommandation, il va de soi, avec la conscience de n'avoir parlé, en exclusivité et depuis longtemps, que des grandes entreprises : les eurocrates ont commencé à voir « think first small », c'est-à-dire se préoccuper d'abord des petites et moyennes entreprises, depuis très peu d'années.

⁵⁰ Ronald Reagan, *Écrits personnels*, Éditions du Rocher, Paris, 2002, pp.578.

Les crises économiques télescopées et ininterrompues depuis les années 90 leurs ont ouvert les yeux sur la solidité et l'indispensabilité des ces entreprises dans la structure portante des économies européennes. Enfin ! L'Italie qui est, on le sait, le pays de notre continent le plus peuplé de PME, a même été peut-être le premier à avoir transformé en loi, appelé « Statut des entreprises », cette SBA. Bientôt elle sera même opérationnelle grâce à l'action du nouveau député Raffaello Vignali qui a été président de la Compagnie des Œuvres italienne jusqu'à 2008.

Il s'agira, exceptionnellement, d'une loi *bipartisan* sur laquelle ledit député, premier signataire de la loi, a réussi à faire converger l'unanimité du Parlement ! C'est dire comment et combien la conscience du retard historique, même de siècles, sur l'importance culturelle et économique des petites entreprises, commence à être active. Au Parlement de l'Union européenne, on est en train d'améliorer ce SBA en essayant de le rendre moins timide.

À ce point, on peut mesurer l'abîme creusé et avec des dommages immenses, par les acteurs de l'idéologie prolétarienne de la lutte des classes (des partis communistes, à ceux socialistes et à tous les syndicats du revendicacionisme infini) dans le réel pouvoir des travailleurs qui sont en train de se réveiller d'un cauchemar idéologique qui aura duré plus d'un siècle.

3.14 – Qui peut créer des postes de travail ? Chacun

Cela nous a beaucoup étonné que vous parliez du travail comme un devoir et pas comme un droit dans l'épisode Barre.

Si on y pense, même pour quelques instants, le droit est toujours accordé par quelqu'un qui en assure son existence. Le devoir, par contre, est ontologique, enraciné dans l'homme, dans ses propres principes. Adam devait travailler, et s'il n'avait pas un besoin immédiat (dans le Paradis Terrestre), il devait le faire également aussi bien pour ses enfants que pour la beauté de la Création pour laquelle il avait mangé, avidement, la pomme qu'Ève lui avait offert...

Du reste comment peut-on parler du droit au travail ? Il n'y a pas d'hommes prédéterminés à la création de postes de travail pour d'autres hommes. Pourquoi auraient-ils le devoir d'assurer ce soi-disant droit à octroyer aux chômeurs ? En effet tous les employeurs – de l'ouvrier au patron même – doivent travailler pour servir productivement les autres hommes et pour accroître la beauté du monde. Le petit entrepreneur est par définition le prototype et le témoin de cette simple vérité. Les employés et les ouvriers qui par contre restent aussi pour beaucoup de mois à manifester (par exemple dans les tentes installées devant leurs ex usines) pour revendiquer leur travail perdu, à qui s'adressent-ils ? Eux, en réalité, ils n'ont rien d'autre à faire que créer une nouvelle entreprise (individuelle, privée ou en coopérative) ou s'offrir sur le marché et se rendre ainsi utiles vu que leurs ex patrons de travail les avaient jugés inutiles dans leur entreprise devenue elle-même inutile et, donc, nécessairement fermée. Celui-ci est leur unique devoir de chômeurs.

Du reste, cela est ce qui se fait silencieusement par tous ces innombrables chômeurs qui retournent sur le marché pour le modifier de manière opportune et pour se recycler dans des fonctions productives, vraiment utiles ou nécessaires. En ouvrant des nouvelles entreprises et en s'offrant pour des nouvelles fonctions (même comme subordonnés)...

Les syndicats et les journalistes qui ne les aident pas dans cette seule et unique sortie dramatique du chômage, sont des parasites comme les manifestants sous tente tragiquement pleurnichards, ou incapables et nuisibles.

Deux petites vérités à ce propos : les patrons et les managers sont toujours malheureux quand ils doivent fermer l'entreprise ou licencier ; les manifestants mendiants chômeurs sont toujours une extrême minorité par rapport à tous les autres collègues qui se recyclent ou qui deviennent entrepreneurs silencieusement. Raymond Barre avait raison depuis le début.

3.15 – Propriété, possession, consommation : l'injuste et malheureuse boulimie

Vous en avez parlé, c'est vrai, mais il faudrait peut-être éclaircir les chapitres sur la justice et la consommation.

Il faut dire que je pourrais continuer à écrire d'autres chapitres comme des cerises, pour le livre, jusqu'à raconter ma vie. Je me l'interdis : je n'ai plus l'âge, depuis belle lurette, où l'on a naïvement envie de raconter sa propre biographie. Et puis, je n'en ai pas le temps : les entrepreneurs – surtout les petits – sont obligés de travailler deux fois plus, ce qui suffit tout juste à accomplir une partie et non pas la totalité de leurs tâches. Pour vous répondre, je partirais d'une petite phrase qui m'avait frappé, mais dont j'ai oublié l'auteur : « Chaque fois que quelqu'un perçoit un revenu qu'il n'a pas produit, il y a quelqu'un qui a produit un revenu qu'il ne perçoit pas ». Sur le plan économique, tout le problème de la justice est là. Et, attention, ici on entend la production du revenu en sens large et même indirect.

Je ne reprends pas encore le discours sur la priorité à la liberté par rapport à celui de la justice qui, même si très simple, n'est nullement compris et est à la base des contrastes – aussi haineux – de notre monde très sécularisé. Encore plus intéressant est le thème de la consommation. Combien consommer ? Récemment, aux États-Unis, un nouveau mouvement dit des « 100 choses » est né, celui-ci affirme qu'il ne faudrait pas en posséder plus pour être heureux. Les moines et les ascètes ont toujours montré – avec beaucoup d'exemplarité – que la consommation est inversement proportionnelle à la hauteur vitale et spirituelle...

Quelle est donc, d'après vous, la règle de la juste consommation ?

Tout d'abord, il faut consommer moins que ce qu'on produit. Cette règle élémentaire est même suivie à l'inverse : les deux générations après les années 50 ont généralement consommé plus qu'elles n'ont produit. Elles auront leur place dans l'histoire de la honte juste après le massacre de 200 millions de personnes à cause des idéologies sécularisées du siècle passé.

Il y a-t-il une règle d'or de la consommation ?

Par rapport à notre monde fondé sur le gaspillage pathologique de la consommation, il faut la mettre en rapport proportionnel avec le niveau de production réelle et à la hauteur de la spiritualité.

Le degré d'abrutissement de larges parties des populations est dû – on le sait – à une surconsommation endémique, compulsive. Ou faudrait-il plutôt dire, la surconsommation est due à l'abrutissement nihiliste. A-t-on trop d'argent pour le faire ? On devrait dire, par contre, qu'on utilise mal et injustement tout ce qu'il y a : la réification contemporaine est due au problème d'appropriation possessive fatalement boulimique. La propriété qui devient prise, usurpée et même volée. On oublie la mort et le cimetière où les possessions sont évidemment inutiles. Même sur le plan relationnel des personnes et des sexes.

Et pourtant en regardant les luttes sociales en Occident, on dirait que les classes sont toujours bien là.

Qui pourrait prévoir et mesurer la longueur des cheveux et des ongles des morts enterrés, puisque ceux-ci continuent, jusqu'à un certain point, à pousser ? Les idées et les comportements des hommes ont une inertie qui ne témoigne pas de l'honneur de l'humanité. Ici, comme ailleurs, on est appelé à des évolutions et des changements dont on ne devrait pas s'étonner, sinon de leur lenteur. Que l'on pense à l'horreur du slogan ouvrier des années 60-70 « le salaire séparé de la production ». Actuellement, la tendance – naturellement – est de remarier les salaires à leur productivité, sinon les ouvriers deviennent eux aussi des fonctionnaires abrutis... Les fonctionnaires également doivent trouver les formes de mesure de leur productivité pour sortir, eux aussi, de la lutte des classes.

3.16 – Les associations professionnelles : corporatistes ou fraternelles ?

En tant qu'éditeur, j'ai été très intéressé par le chapitre sur le corporatisme. Mais nous sommes restés un peu sur notre faim : je voulais en savoir plus, vu l'argument très d'actualité en tout secteur et dans tout pays.

Vous avez raison : j'aurais dû mieux le traiter et plus exhaustivement. Comme d'autres arguments, par ailleurs. Mais, à ma défense dans ce cas, il y a que je ne voulais pas trop approfondir à cause du fait que je serais tombé inévitablement dans l'autocélébration.

En effet, c'est moi personnellement et mon entreprise avec ses dirigeants qui avons été à la tête de cette réaction contre le corporatisme obscurantiste qui voulait non seulement éliminer toute entreprise concurrente au profit des traducteurs indépendants, mais qui visait – *de facto* – à empêcher tout progrès dans l'innovation de la communication multilingue.

Au fond, ces corporatistes étaient terrorisés eux-aussi par la globalisation inévitable qui non seulement pointait à l'horizon, mais qui s'accélérait tous les jours : on était à l'aube d'Internet, en 1989-1992. Les entrepreneurs aussi devaient se situer entre les globalistes et les localistes. Beaucoup de traducteurs indépendants, malgré leur profession polyglotte, voulaient se déclarer comme localistes (aujourd'hui non plus). La peur des marchés et des changements parfois les terrifiaient. Moi qui étais déjà un glocaliste *ante litteram* avec mes associés de la première heure, n'étions pas disposés à nous laisser faire par ces « abrutis », autant dangereux que naïfs, qui voulaient éliminer la liberté, pas moins que la liberté d'entreprise en Europe !

Mais comment avez-vous fait face à une action politique, si je ne m'abuse, pour la première fois.

Dès qu'on s'y est trouvé pour la première fois, on n'oublie pas le problème : après la rapide fondation de Federlingua et après avoir vaincu la tentative corporatiste de la Fédération Internationale des Traducteurs (d'éliminer toutes les entreprises concurrentes), nous avons fondé la BQTA (*Belgium Quality Translation Association*) affiliée à l'EUATC (*European Union of Associations of Translation Companies*) qui regroupe aussi bien les innombrables entreprises monolocalisées que les rares sociétés multinationalisées (et glocalisées comme Eurologos, mon entreprise). Cet amalgame a été dénoncé irrévocablement en 2010, entre autres, dans mon livre publié en ligne sur notre site web (www.eurologos.com) avec le titre et le sous-titre *Les services multilingues trahis par le monocalisme. L'honneur de l'industrie des langues sauvé par le « glocalisme »*, en trois langues : anglais, français et italien (d'autres langues vont s'ajouter). J'ai consacré beaucoup de mes énergies et de ressources économiques de l'entreprise pour les activités associatives, désormais depuis plus de vingt ans. Mais chaque entrepreneur doit le mettre en compte : cela fait partie intégrante de son propre travail.

Par ailleurs, la défense de l'éthique professionnelle est même configurable à l'intérieur du positionnement marketing actif de l'entreprise.

Mais, alors, à combien d'associations participez-vous ?

En tant qu'entrepreneur catholique, je participe à la CDO (Compagnies des Œuvres) qui est une association internationale d'entreprises car elle est conduite par la direction de Communion et Libération (présente dans plus de 70 pays).

D'un point de vue de l'associationnisme professionnel, mon entreprise et moi-même sommes actuellement dans une position d'attente et de préparation. Nous venons de présenter nos démissions à l'association BQTA que nous avons fondée il y a presque vingt ans. Le livre écrit en 2010 et publié en ligne explique, en plus de 70 chapitres, les raisons du scandale d'être membre d'une association qui ne peut pas garantir structurellement ce qu'il annonce dans son titre : la qualité multilingue. Les innombrables « boîtes aux lettres » – c'est comme ça qu'on les appelle dans la profession – ne peuvent pas garantir la qualité d'une langue étrangère étant donné qu'elles sont des entreprises monolocalisées dans un seul pays. En effet, on ne peut pas garantir la qualité d'une langue ou d'un géostyle si on ne dispose d'autant de sièges opérationnels, sous sa propre marque, situés dans les pays des langues cibles. Tout simplement.

Nous travaillons à la création d'une nouvelle association mondiale constituée exclusivement de sociétés multinationalisées et glocalisées. Outre la FIT des traducteurs indépendants et l'EUATC des boîtes aux lettres monolocalisées, on devrait avoir la troisième association des acteurs des services de la Communication multilingue : celle mondiale des entreprises locales (qui justement n'existe pas encore). Et ceci sans qu'on essaye d'éliminer les autres avec d'odieuses et intolérables pratiques corporatistes, illibérales et liberticides.

On pourrait, on devrait, même établir des relations fraternelles, une fois que toutes les identités sont bien établies.

Mais comment peut-on reconnaître une association corporatiste vu que tout l'associationnisme professionnel est conçu sur la défense des intérêts des associés ?

Là on touche un problème central de l'économie et de la conception fraternelle (ou charitable) de l'associationnisme. Il y a deux positions politiques extrêmes qui se situent symétriquement sur le plan culturel, comprenant dans ce mot les solutions de la liberté et de la justice.

La première position poursuit exclusivement l'intérêt de l'individu ou de son parti, de son secteur.

La deuxième position, par contre, privilégie l'intérêt dit des autres dans l'abnégation même personnelle.

On pourrait dire que tandis que la première position est toujours inacceptable car non socialement praticable, égoïste et fatalement belliqueuse ou violente, la deuxième ne peut – en réalité – qu'être envisagée dans une démarche altruiste et personnelle de sanctification...

L'Église, en effet, dans toute sa doctrine sociale, propose le fameux « bien commun », dans lequel l'intérêt de la personne (donc même de son propre secteur) est obtempéré par celui des autres.

Une association qui ne se préoccupe pas du bien commun devient fatalement corporatiste.

Dans le cas présenté, l'attitude était également agressive et violente contre les concurrents...

Par ailleurs, le temps a voulu – avec la globalisation des marchés – que la démonstration soit faite de la nécessité non seulement d'entreprises monocalisées mais également, et surtout, de sociétés multinationalisées (et glocalisées).

Le corporatisme, d'ailleurs, est toujours régressif et même contre l'innovation.

3.17 – La philanthropie des immenses fortunes et la charité de chacun

Quel est votre véritable jugement sur la philanthropie par rapport à la charité ?

J'en parle dans le livre et je crois que la philanthropie américaine ne peut qu'impressionner profondément : lorsqu'on constate que les plus riches du monde, de Bill Gates à Berlusconi, créent des fondations pour offrir en bienfaisance jusqu'à plus de 90 % de leurs richesses pour aider les démunis de la Terre, tout le monde ne peut qu'être frappé dans ses préjugés. Moi-même, l'été dernier en assistant au Meeting de Rimini, de Communion et Libération (et de la Compagnie des Œuvres)⁵¹ j'y ai été frappé par une déclaration d'un conférencier, responsable d'une œuvre de charité, qui se résumait à peu près comme ceci : « Il faut en finir avec l'idée que la charité chrétienne, comme la philanthropie plutôt anglo-saxonne et protestante, doivent rester anonymes pour éviter la gloriole de la générosité publique. Même la charité, qui se fonde sur la vérité et sur le partage avec l'assisté de la même grâce salvatrice, doit afficher publiquement – humblement et sans ostentation, naturellement – la nature de sa pratique qui est toujours ecclésiale et missionnaire ». C'est à partir de là que j'ai commencé à dire – comme témoignage – que ma famille personnelle porte aussi assistance à six enfants de l'AVSI (une association missionnaire de CL), deux au Burundi, en Afrique, deux au Brésil et deux en Birmanie, en Asie : le fameux « soutien à distance » jusqu'à leur majorité. À ce propos, il faudrait une grande révolution culturelle des pratiques occidentales en la matière.

Toujours sur ce thème de la charité, précisez mieux votre pensée par rapport aux problèmes de la justice sociale.

À vrai dire, la doctrine sociale de l'Église, encore très peu connue, est déjà très claire et « ma pensée » n'a qu'à s'y aligner et bien l'assumer. Certes, il faut bien écouter et mettre en pratique le Magistère, par exemple, du pape Ratzinger qui s'est exprimé – comme toujours – copieusement sur le sujet et d'une manière sans équivoque. La tradition de l'Église, à partir du pape Paul VI, a déclaré que « la plus haute forme de charité est la politique ». Et ceci non pour alimenter encore davantage l'engouement pour le parasitisme professionnel des innombrables candidats accueillis (au moins pour le double du nécessaire, dans presque tous les pays) à cette « carrière publique » très privilégiée d'un point de vue économique et normatif. L'articulation sur le plan social et politique d'une pratique vraiment charitable est constituée, tout d'abord, par la priorité intouchable – non négociable – qu'il faut toujours attribuer à la liberté plutôt qu'à la justice. Rien qu'à bien appliquer – si on ose dire – ce simple principe, on peut disposer ainsi d'une valeur opérationnelle centrale à la charité et à la politique.

⁵¹ Le Meeting à Rimini (Italie) est la plus importante manifestation catholique au monde qui rassemble chaque année, durant une semaine en fin août, plus de 700.000 participations et une centaine de rencontres-conférences tenues par les plus grands leaders en éducation, économie politique, culture, théologie, musicologie, social, assistance et toute autre discipline.

3.18 – La beauté est gagnante sur le nihilisme. Mais avec le travail

Il faudrait revenir sur votre concept de beauté de travail présenté même comme une arme absolue contre le nihilisme.

Non, ce n'est pas « mon » idée de beauté du travail : il suffit d'entendre les innombrables témoignages – non seulement des petits entrepreneurs – qui parlent de leurs activités en disant « je travaille tout le temps et j'en ai pas l'impression ». Il faut d'abord aimer son propre travail. Tout au début, je n'aimais pas cette activité qui me semblait absurde : elle prétendait être omnisciente et fondée sur la « perfection » d'écriture individuelle rapide... Et puis, j'ai commencé à renverser cette vision, et j'ai alors compris ce que je devais faire : utiliser les Mémoires de traduction (qui avaient été commercialisées il y a une vingtaine d'années), ainsi j'avais résolu le problème de ma prétendue omniscience ; quant à la perfection immédiate de l'écriture individuelle à laquelle personne ne pouvait naturellement prétendre, la solution se trouvait dans les équipes de travail de révision et, surtout, dans le glocalisme. Pour bien le comprendre et l'organiser, il a fallu des années. C'est ainsi que mon travail devenait beau. Il y a plusieurs livres analytiques et descriptifs, en différentes langues, sur les sites web en ligne de mes sociétés que l'on peut consulter gratuitement...

Oui, d'accord, mais comment cette beauté peut combattre et gagner contre le nihilisme ?

Ce n'est pas magique, naturellement. C'est du travail. Toujours du travail. La beauté s'affirme toute seule, c'est vrai. Mais très souvent le nihilisme obscurcit même la véritable beauté : il la cache, la déforme, la mystifie. Il faut travailler pour montrer la véritable beauté.

J'avais lu, au début des années 70, un double livret de poche intitulé « Savoir voir » : il montrait tout simplement les peintures, les sculptures, les architectures de tous les temps dans toute leur beauté. Une sorte de grammaire laïque de base du beau. Pour l'instant, mon grand problème est de communiquer la beauté que mon groupe d'entreprises a tout de même réussi à produire avec et dans ses services. C'est mon travail. C'est pour cette raison que les petits entrepreneurs qui se taisent, se trompent.

On peut lire dans votre trimestriel en six langues, intitulé Glocal, et en ligne sur votre site web depuis neuf ans, que votre groupe mondial est en train de sponsoriser la réalisation de plusieurs CD pour un nouvel enregistrement des 32 Sonates de Beethoven. Pourquoi ?

Les circonstances ont fait – mais les spiritualistes ajouteraient justement que le « Seigneur l'a voulu... » – que je connais à Bruxelles mon cousin argentin – jamais rencontré auparavant – fils de mon oncle émigré dans l'ancien Eldorado de l'Amérique du Sud, où des millions d'Italiens et d'Européens s'étaient rendus à partir du début du XXe siècle. Selon une tradition de famille bien vivante et enracinée dans la musique, ce cousin qui s'appelle Delle Vigne, du nom de ma mère, avait déjà donné un concert de piano à l'âge de huit ans au Colon, le plus grand et célèbre théâtre de Buenos Aires. Par la suite, il a eu des maîtres comme Arrau et Tchiffra, deux des plus grands pianistes du siècle passé et il est devenu un grand concertiste dans le monde entier (www.aquilesdellevigne.net). En 2008-2009, il s'attela à enregistrer la plus grande œuvre de Beethoven, les 32 Sonates : mon Groupe Eurologos sponsorise ainsi toute l'opération qui va durer quelques années. Nous distribuons aux clients et aux *stakeholders* les CD (nous en sommes au quatrième) pour montrer deux choses : tout d'abord, promouvoir une initiative de grande culture et qualité ; et puis pour associer la production intrinsèquement internationale d'Eurologos à l'excellence et à l'universalité de la plus belle musique jamais composée : tout comme nos activités, si on peut dire.

La plus prestigieuse des publicités est justement le sponsoring de la production artistique : la beauté mariée au travail entrepreneurial. En d'autres termes, deux entreprises d'excellence réunies dans un seul but. Battre le nihilisme avec la beauté...

3.19 – L'université, la globalisation du monde, la destruction de la Tour de Babel et le dessein intelligent de Dieu

Une chose fascine dans votre récit : le fait qu'un tout petit entrepreneur ait pu se mettre à la tête d'un groupe d'entreprises de services culturels multinationalisées – glocalisées, comme vous dites – sur quatre continents et, de surcroît, sans avoir jamais fréquenté l'université.

On devrait également remercier la globalisation économique tant décriée. Chacun de mes franchisés dans le monde pourrait raconter une histoire, la sienne, même plus intéressante.

Quant au « titre d'études légales universitaires », un grand jour dans la civilisation moderne sera celui où on l'abolira. Cela ne sert à rien et ne fait que de grands dégâts. Ce qui est vraiment fascinant, plutôt, est l'histoire de l'humanité qui accomplit, dans ce petit exemple de glocalisation, un immense cycle de son devenir global. En effet, après la destruction de la Tour de Babel à cause de sa tendance incestueuse sur le plan culturel et linguistique, Dieu est aujourd'hui en train de montrer aux hommes la grandiose intelligence de son plan. Ayant compris et « assujetti » toutes les régions du monde dans la diaspora consécutive au terrassement de leur Tour (autant grande dans sa gloriole arrogante que petite dans sa projectualité de ne parler qu'une seule langue et de ne cultiver qu'une seule et misérable culture) les hommes se recherchent pour se rencontrer, pour se parler, pour s'échanger leurs œuvres... Dieu, avec son geste « répressif », a fait sortir les hommes de la paresse insignifiante de leur Tour pour les diversifier dans une profusion de richesses dans les expressions culturelles et matérielles qui sont considérées apparemment comme le problème planétaire de notre ère. Ma petite entreprise glocal, Eurologos, n'en est qu'un minuscule échantillon.

Mais, tout de même, c'est Dieu qui commet un acte de destruction violente !

Seulement le misérabilisme du soi disant *politically correct*, excusez-moi, peut juger de la sorte. On sait que toute l'histoire de la culture, de l'esprit, est pavée d'actes violents qui sont plutôt la réaction modérée, la plus modérée que possible, à la violence des hommes qui se rebiffent contre leur destin ontologique. Comme d'habitude, les hommes ont tendance à remplacer, dans leur jugement, les effets par les causes. Et, puis, la culture – on le sait – est toujours le fruit de la répression de la nature qui, comme le disait le grand poète italien Leopardi, est parfois ou souvent « marraine ».

Expliquez, aussi rapidement que possible, ce que vous appelez le franchising.

À vrai dire, les Américains en parlent depuis 1848, l'année du Manifeste du Parti communiste de Karl Marx : son succès d'opinion a été moindre par rapport à l'acte de fondation théorique du communisme, mais il y a survécu. En effet, le franchising est actuellement la forme commerciale la plus répandue au monde. Elle est idéale pour permettre aux petites entreprises de faire face à la globalisation des marchés. Et, surtout, elle constitue la forme de fonctionnement sociétaire qui permet à tout entrepreneur de le rester complètement, à la tête et dans la propriété de sa propre entreprise (petite ou même grande). De surcroît, le franchising permet également une pédagogie de l'entrepreneuriat : un intrapreneur, c'est-à-dire un apprenti entrepreneur, peut commencer une carrière dans sa petite entreprise en se faisant guider par le franchiseur. Pour tous les aspects techniques et constitutifs de la franchise, vous pouvez consulter, par exemple, le site internet de mon groupe...

3.20 – Vertu salvatrice ou perfectionnisme factuel

Vos jugements sur les spiritualistes, sur certains prêtres qui utilisent leurs prêches pour la poursuite des pauvres et l'éreintement des entrepreneurs vont vous créer des ennemis...

En ce qui concerne les spiritualistes, je n'en retire pratiquement rien. Quant aux prêtres, j'avoue que je cultive toujours une grande tendresse à leur égard. Peu importe s'ils sont de gauche et s'ils interprètent l'Évangile comme un succédané du Manifeste du parti communiste. Il faut savoir que, lorsque j'avais sept, huit ans, ma tante et ma mère m'amenaient parfois à l'église de saint François, à Lanciano – ma ville natale – où a eu lieu un « miracle eucharistique ». Vers l'an 700, un moine avait douté, lors de la célébration de la messe, que l'hostie était « chair » et que le vin était du « véritable sang » : le mystère liturgique de la transsubstantiation.

Aussitôt, l'hostie s'est transformée en vrai chair et la coupe de vin en sang réel ; j'en étais, à chaque visite dans l'église en plein centre ville, très impressionné et encore aujourd'hui je suis très ému lorsque le prêtre procède à ce passage essentiel de la liturgie.

Lui seul, totalement consacré, peut le faire.

Une toute dernière question, que je voulais vous poser dès le début. Ne pensez-vous pas que l'effort de vous cultiver, de devenir un excellent entrepreneur et, à la fois, un bon chrétien n'ait pas pu entraver la réussite totale de votre vie ?

Tout d'abord, je pense être à peine cultivé et, assurément, d'une manière très insuffisante. D'un point de vue de « l'excellent entrepreneur », on peut dire que je suis tout juste un petit entrepreneur moderne. Et un relativement « bon chrétien », comme vous dites, il faut avouer que j'essaye de le devenir en fréquentant les sacrements et en suivant les enseignements de l'Église (insuffisamment, mais assez régulièrement) : je constate que, comme tout le monde (et même plus), je suis un pécheur : j'appartiens au Mystère du péché originel.

Mais le problème que vous posez devrait être renversé : c'est dans le but d'être un bon chrétien, que je deviens à présent un entrepreneur et un homme libre donc suffisamment cultivé. Ne fut-ce que pour me défendre des innombrables attaques du nihilisme au quotidien.

Mais, tout vient du mot liberté.

« Celle-ci est la parole la plus sacrée – répétait souvent don Giussani – que l'Église et l'éducation chrétienne nous ont habitués à considérer et à vénérer. C'est la parole qui vient tout juste après la parole Dieu »⁵².

Si je pensais un seul instant que le christianisme pouvait « entraver », comme vous dites, « la réussite totale de ma vie », je déciderais de ne pas être chrétien.

Par ailleurs, le christianisme n'est pas la perfection ou ce que l'on appelle la « réussite » de notre monde. De même, on pourrait parler de ce livre qui devrait être bien amélioré, perfectionné, nettoyé, structuré, contextualisé, référencié, bref réécrit comme un prof qui doit publier correctement pour faire une carrière académique. Moi, je n'en ai même pas le temps, je suis un petit entrepreneur, heureusement.

⁵² Luigi Giussani, *L'io, il potere, le opere*, Marietti Editore, Milano (IT), 2000, p.100.

Index des noms

Alexandre le Grand	p. 9
Woody Allen	p. 46
Aristote	pp. 49, 50
Claudio Arrau	p. 66
AVSI	pp. 44, 65
Britannicus	p. 43
Benoît XVI	pp. 9, 13, 17, 19, 21, 39, 43, 47, 50, 55
Silvio Berlusconi	p. 64
Georges Bernanos	pp. 10, 27, 35
Tim Berners-Lee	p. 3, 30
Tony Blair	pp. 24, 35
Dietrich Bonhoeffer	p. 33
BQTA	p. 63, 64
Gordon Brown	p. 24
Cyril Brun	p. 50
David Cameron	p. 24
Julián Carrón	p. 50
Censis	p. 42
Jules César	p. 43
CGIL	p. 37
Confindustria	p. 37
Gilbert Keith Chesterton	p. 20
Noam Chomsky	p. 58
Chrysler	p. 37
CISL	p. 35
Paul Claudel	p. 27
Compagnie des Œuvres (CDO)	pp. 34, 38, 42, 45, 52, 64
Communione e Liberazione (CL)	pp. 34, 42, 44, 50, 64
Leonardo da Vinci	p. 44
Eugenio Dal Pane	p. 35
Nicolas de Chamfort	p. 51
Carlo De Matteo	p. 19
Paolo Del Debbio	p. 26
Aquiles Delle Vigne	p. 66
Albert Einstein	p. 16
Boris Eltsine	p. 35
Friedrich Engels	p. 33
Alain Etchegoyen	p. 44
EUATC	p. 63, 64
Cornelio Fabro	p. 49
Fiat	pp. 36-37
Gianfranco Fini	p. 24
FIT	p. 64
Jean-René Fourtou	p. 20
Milton Friedman	p. 31
Eugenio Garin	p. 34
Bill Gates	p. 64
Luigi Giussani	pp. 25, 31, 34, 42, 50, 56, 57, 60, 67
Mikhaïl Gorbatchev	p. 61
Johannes Gutenberg	p. 4
Georg Wilhelm Friedrich Hegel	p. 33
Ernest Hemingway	p. 21
Hérode	p. 40
Adolf Hitler	p. 35
Thomas Hobbes	pp. 20, 44, 55
Jean-Paul II	pp. 9, 34, 47, 56
Jésus	pp. 33, 39, 40, 46, 50, 59

Maamar Kadhafi	p. 54
Emmanuel Kant	p. 14
Karl Kautsky	p. 33
Jacques Lacan	p. 42
Léon XIII	pp. 12, 34
Giacomo Leopardi	p. 66
Thérèse de Lisieux	p. 50
André Malraux	p. 32
Mammon	pp. 9, 46
Mao Tse Tung	p. 61
Sergio Marchionne	p. 37
Karl Marx	pp. 26, 33, 66
Mathusalem	pp. 21, 22, 30
Gianfranco Miglio	p. 13
François Mitterrand	pp. 21, 35
Wolfgang Amadeus Mozart	p. 16
John Henry Newman	p. 15
Friedrich Nietzsche	p. 25
Michael Novac	pp. 15, 55
Wilfried Pareto	p. 38
Paul VI	pp. 12, 46
Charles Péguy	p. 51
Pablo Picasso	p. 26
Pie XI	p. 12
Elizabeth Pinchot	p. 14
Giffort Pinchot	p. 14
Raghuram Rajan	p. 40
Joseph Ratzinger	pp. 17, 23, 34, 65
Ronald Reagan	pp. 35, 61
Michel Rocard	p. 39
Antonio Rosmini	p. 15
Saint-Augustin	p. 42
Saint-Benoît	p. 43
Saint-François	p. 65
Saint-Jean	pp. 15, 33, 50
Saint-Jérôme	p. 3
Saint-Joseph	p. 61
Saint-Luc	pp. 39, 50
Saint-Marc	p. 50
Saint-Mathieu	pp. 37, 39, 50
Saint-Thomas d'Aquin	p. 11
Sainte-Marie	p. 61
Bernhard Scholz	p. 38
Michel Schooyans	p. 19
Giuseppe Siri	pp. 7, 58
Small Business Act	pp. 38, 61
Joseph Staline	p. 35
Tour de Babel	pp. 7, 31, 66
Toyota	p. 36
Traces	p. 27
Pierre Theillard de Chardin	p. 25
UIL	p. 35
Uniapac	p. 22
Ludwig van Beethoven	pp. 58, 66
Anne-Marie Van Passen	p. 34
Giuseppe Verdi	p. 58
Raffaello Vignali	pp. 50, 61
Giorgio Vittadini	pp. 26, 27
Richard Wagner	p. 58
Max Weber	p. 34
Luigi Zingale	p. 40

Bibliographie



- Luca Antonini, *Sussidiarietà fiscale*, Guerini e Associati, Milano, 2007, (IT)
- Hans U. von Balthasar, Joseph Ratzinger, *Perché sono ancora cristiano, Perché sono ancora nella Chiesa*, Queriniana, Brescia, 2006, (IT)
- Hans U. von Balthasar, *Solo l'amore è credibile*, Classici Borla, Roma, 2006, (IT)
- Benoît XVI, *Caritas in Veritate*, Libreria editrice vaticana, Città del Vaticano, 2009, (IT)
- Marco Boglione, *Piano piano che ho fretta*, Itaca, Castel Bolognese, 2010, (IT)
- Dietrich Bonhoeffer, *Memoria e fedeltà*, 22 Edizioni Qiqajon, Comunità di Bose, 1979, (IT)
- Bob Briner, *Gesù come manager*, Oscar Mondadori, Milano, 2010, (IT)
- Cyril Brun, *Pour une spiritualité sociale chrétienne*, Tempora, Perpignan, 2007, (FR)
- Christian Byk, *Le mythe bioéthique*, Bassano, Paris, 1992, (FR)
- Louis-Jean Calvet, *L'Europe et ses langues*, Essai Plon, Bruxelles, 1993, (BE)
- Massimo Camisasca, *Il vento di Dio*, Piemme, Milano, 2007, (IT)
- Giorgio Campanini, *La dottrina sociale della Chiesa, Le acquisizioni e le nuove sfide*, EDB, Bologna, 2007, (IT)
- Bernardo Caprotti, *Falce e carrello*, Marsilio, Venezia, 2007, (IT)
- Catéchisme de l'église catholique*, Fidélité, Paris, 2005, (FR)
- André Chouraqui, *La Bible*, DDB, Genève, 2003, (FR)
- Charles Clark, *Comment être créatif dans le travail*, Dunod, Paris, 1986, (FR)
- Jean Comby, *L'histoire de l'église*, Paris, 2003, (FR)
- Conseil pontifical de la justice et de la paix, *Compendium de Doctrine sociale de l'Église*, Librerie Vaticaine, Rome, 2004, (IT)
- Federico Costantini, Cornelio Fabro, *Il problema della libertà*, Forum, Udine, 2007, (IT)
- Stéphane Courtois, *Du passé faisons table rase !*, Robert Laffont, Paris, 2002, (FR)
- Philippe d'Iribarne, *La logique de l'honneur*, Éditions du Seuil, Paris, 1998, (FR)
- Eugenio Dal Pane, *L'Impresa possibile, l'ideale alla prova*, Itaca, Castel Bolognese, 2010, (IT)
- Godfried Danneels, *Confidences d'un cardinal*, Racine, Bruxelles, 2009, (BE)
- Carlo de Matteo, *Contro l'azienda etica*, Basic Edizioni, Torino, 2010, (IT)
- Karlheinz Deschner, *La politica dei papi nel XX secolo*, Edizioni Ariele, Milano, 2009, (IT)
- Giuseppe Dossetti, *La costituzione come ideologia politica*, Ares, Milano, 2009, (IT)
- Peter Drucker, *Les entrepreneurs*, Hachette, Paris, 1985, (FR)
- Bruno Ducoli, *Un anno con la parola di Dio*, Convento San Tommaso, Gargnano, 2006 (IT)
- Cornelio Fabro, *Riflessioni sulla libertà*, Edivi, Rimini, 1999, (IT)

- Fare Impresa*, brochure, CDO, Milano, 2010, (IT)
- Alain Finkielkraut, *Nous autres, modernes*, Ellipses, Paris, 2005, (FR)
- Maurice Gaidon, *Un évêque français entre crise et renouveau de l'église*, Éditions de l'Emmanuel, Paris, 2007, (FR)
- Luis Garza, *Dio e il mio lavoro*, Edizioni ART, Roma, 2009, (IT)
- George Gilder, *L'esprit d'entreprise*, Fayard, Paris, 1985, (FR)
- Luigi Giussani, *Il movimento di Comunione e Liberazione*, Jaka Book, Milano, 1986, (IT)
- Luigi Giussani, *Le sens religieux*, Fayard, Paris, 1988, (FR)
- Luigi Giussani, *Il senso di Dio e l'uomo moderno*, Biblioteca universale Rizzoli, Milano, 1996, (IT)
- Luigi Giussani, *L'avvenimento cristiano*, Biblioteca universale Rizzoli, 1998, Milano, (IT)
- Luigi Giussani, *Vivendo nella carne*, Biblioteca universale Rizzoli, Milano, 1998, (IT)
- Luigi Giussani, *La conscience religieuse de l'homme moderne*, Cerf, Paris, 1999, (FR)
- Luigi Giussani, *L'io, il potere, le opere*, Marietti, Milano, 2000, (IT)
- Luigi Giussani, *Avvenimento di libertà*, Marietti, Milano, 2000, (IT)
- Luigi Giussani, *Perché la Chiesa*, Rizzoli, Milano, 2003, (IT)
- Luigi Giussani, *La libertà di Dio*, Marietti, Milano, 2005, (IT)
- Luigi Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris, 2006, (IT)
- Luigi Giussani, *Le risque éducatif*, Nouvelle cité, Domaine d'Army, 2006, (FR)
- Luigi Giussani, *La familiarità con Cristo*, San Paolo, Milano, 2008, (IT)
- Girolamo Grillo, *Dottrina sociale della Chiesa*, Marietti, Milano, 2001, (IT)
- Martin Gross, *Les psychocrates*, Robert Laffont, Paris, 1979, (FR)
- Romano Guardini, *Una morale per vita*, Morcelliana, Brescia, 2009, (IT)
- Jean Guittou, *Dieu et la science*, Grasset, Paris, 1991, (FR)
- Joseph Höffner, *La mia dottrina sociale cristiana*, San Paolo, Milano, 1995, (IT)
- Massimo Introvigne, Piermarco Ferraresi, *Il papa e Joe l'idraulico*, Fede & Cultura, Verno, 2009, (IT)
- Antonio Intiglietta, *Una realtà si racconta*, Guerini e Associati, Milano, 2007, (IT)
- La valeur des valeurs*, brochure, Uniapac, Bruxelles, 2008, (BE)
- François Laurent, *Valoriser votre communication*, Les Éditions d'Organisation, Paris, 1991, (FR)
- Mario Mauro, *Guerra ai cristiani*, Lindau, Torino, 2010, (IT)
- McDonald Daniel, *Dottrina sociale della Chiesa*, Il pozzo di Giacobbe, Trapani, 2010, (IT)
- Luigi Negri, *False accuse alla Chiesa*, Piemme, Casale Monferrato, 1997, (IT)
- Luigi Negri, *Controstoria*, Cantagalli, Milano, 2000, (IT)
- Luigi Negri, *Ripensare la modernità*, Cantagalli, Siena, 2003, (IT)
- Jacob Neusner, *Il Talmud*, San Paolo, Milano, 2009, (IT)
- John Henry Newman, *L'identità cristiana*, Cerf, Paris, 2006, (FR)
- John Henry Newman, *Le renoncement chrétien*, Cerf, Paris, 2007, (FR)
- Michael Novac, *L'impresa come vocazione*, Rubbettino, Soveria Mannelli, 2000, (IT)
- Giampiero Pizzol, *Giuseppe il falegname*, Itaca, Castel Bolognese, 1997, (IT)
- Karl Rahner, *Sulla teologia della morte*, Morcelliana, Brescia 1958, (IT)
- Karl Rahner, *Chi è tuo fratello ?*, Messaggero Padova, Brescia, 2006, (IT)
- Josef Ratzinger, *L'Europe, ses fondements, aujourd'hui et demain*, Éditions saint-Augustin, Saint-Maurice 2005, (FR)
- Joseph Ratzinger, *Opera Omnia, Teologia della liturgia*, Libreria editrice vaticana, Città del Vaticano 2010, (IT)
- Joseph Ratzinger, *Gesù di Nazaret*, Rizzoli, Milano 2007, (IT)
- Père René-Luc, *Dieu en plein cœur*, Presses de la Renaissance, Paris, 2004, (FR)
- Paul Ricoeur, *La logica di Gesù*, Edizioni Qiqajon, Comunità di Bose, 2009, (IT)
- Antonio Rosmini, *Ragione e libertà*, Edizioni Ares, Milano, 2010, (IT)
- Robert Salomon C., Kristine R. Hanson, *La morale en affaires clé de la réussite*, Les Éditions d'Organisation, Paris, 1985, (FR)
- Sant'Agostino, *Confessioni*, Rizzoli editore, Milano, 1958, (IT)
- Lyman Tower Sargent, *Les idéologies politiques contemporaines*, Economica, Paris 1987, (FR)
- Michel Schooyans, *La dérive totalitaire du libéralisme*, Ed. Universitaires, Paris, 1991, (FR)
- Michel Schooyans, *Les idoles de la modernité*, Lethielleux, Paris, 2010, (FR).
- Michel Schooyans, *Pour relever les défis du monde moderne*, Presses de la Renaissance, 2004, Québec (CA)
- Angelo Scola, *Morte e libertà*, Cantagalli, Siena 2005, (IT)
- Angelo Scola, *La dottrina sociale della Chiesa: risorsa per una società plurale*, V&P, 2007, (IT)
- Angelo Scola, *Una nuova laicità*, Marsilio, Venezia, 2007, (IT)
- Pietro Scoppola, *La coscienza e il potere*, Editori Laterza, Roma, 2007, (IT)
- Paul F. Smets, *Entreprises, levez-vous*, Goemaere, Bruxelles, 1982, (BE)
- Sussidiarietà ed educazione*, Rapporto sulla sussidiarietà 2006, Mondadori, Milano, 2007, (IT)
- Dionigi Tettamanzi, *Cristiani in politica*, Magistero dell'Arcivescovo, Milano, 2010, (IT)
- Jósef Tischner, *Etica della solidarietà e del lavoro*, Itaca, Castel Bolognese, 2010, (IT)
- Franco Troiano, *Destra, sinistra o centro ? Sopra. Dialogo tra un piccolo imprenditore liberista e un giovane disoccupato statalista*, TCG Éd., Bruxelles, 1994, (BE)
- Tommaso d'Aquino, *I vizi capitali*, (introduzione, traduzione e note di Umberto Galeazzi), BUR, Milano, 2009, (IT)
- Gaetano Troina, *L'impresa sostenibile*, Guerini e Associati, Milano, 2010, (IT)

- Francesco Ventorino, *Dalla parte della ragione*, Itaca, Castel Bolognese, 1997, (IT)
Raffaello Vignali, *Eppur si muove*, Guerini e Associati, Milano, 2006, (IT)
André Vingt-Trois, *Les signes que Dieu nous donne*, Parole et silence, Paris, 2007, (FR)
Giorgio Vittadini (a cura di), *Liberi di scegliere*, Etas, Parma, 2002, (IT)
Giorgio Vittadini (a cura di), *Un « io » per lo sviluppo*, BUR, Milano, 2005 (IT)
Giorgio Vittadini, *Capitale umano*, Guerini e Associati, Milano, 2006, (IT)
Giorgio Vittadini, *Che cosa è la sussidiarietà*, Guerini e Associati, Milano, 2007, (IT)
Giorgio Vittadini, *La ragione esigenza di infinito*, Mondadori, Milano, 2007, (IT)